

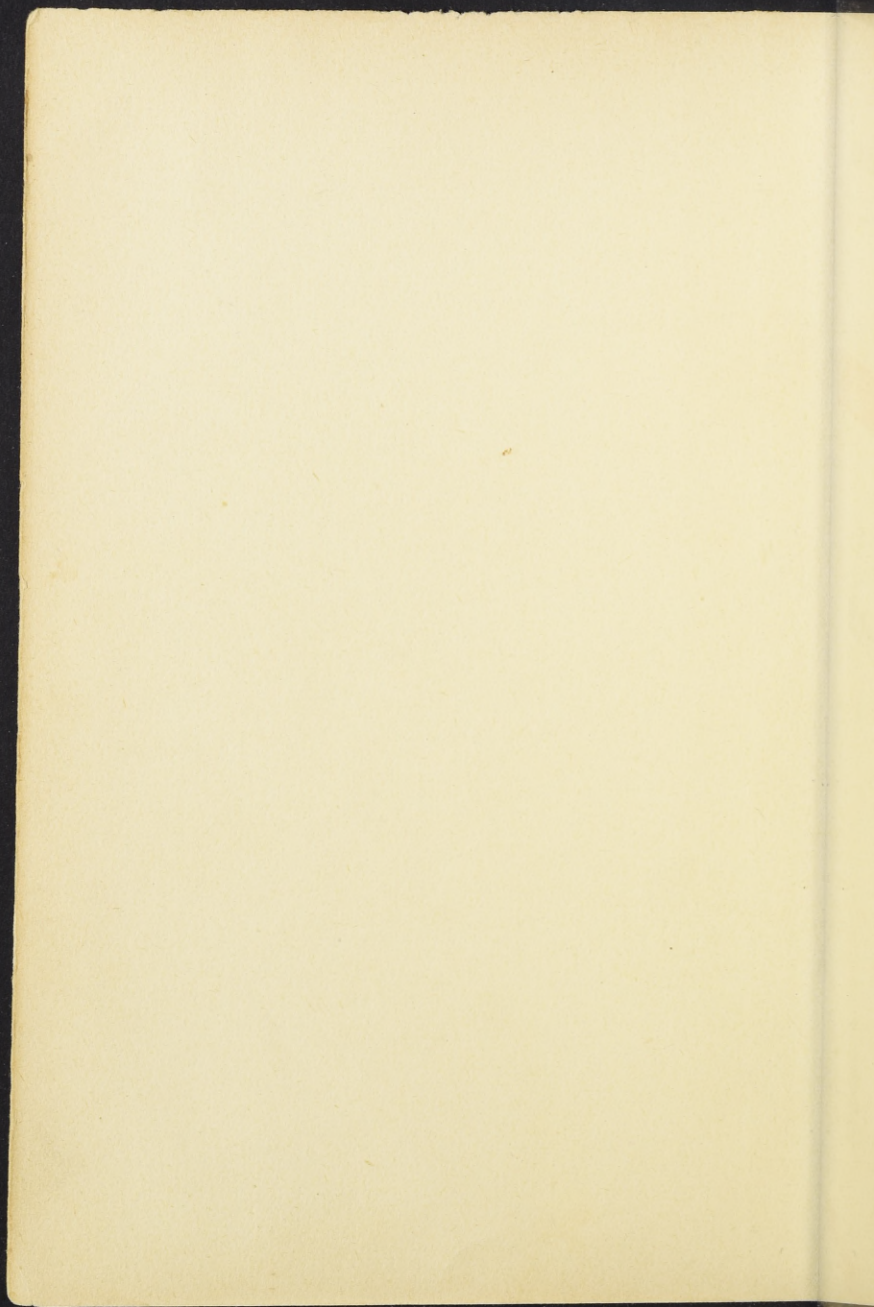


GE Biblioth. pub. et univ.



1061640230

ARC
513124



Zs 273/3

25^e mille

ROMAIN ROLLAND

L'ÂME ENCHANTÉE

III

MÈRE ET FILS

★



AM

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, R. CYGHENS, 22 — PARIS



L'AME ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

- I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte.
— V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Mai-
son. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nou-
velle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).
Édition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).
Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin,
impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition de Luxe* in-4° (19×27) sur Japon,

Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur, de Gabriel BELOT.

L'ÂME ENCHANTÉE. I — Annette et Sylvie, 1 vol. — II — L'Été, 1 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (St-Louis, Aert, Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES-FLEURIES, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de
MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON :

Michel-Ange, 1 vol. — CLAUDE AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol.

— DE BOCCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant
Lulli et Scarlatti*, in-8 (épuisé).

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des
notices, par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

L'ÂME ENCHANTÉE

III

MÈRE ET FILS

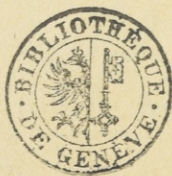


ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

Zs 273/3

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ :
SEIZE CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58 × 80
SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE I A 60
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J



*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright 1927 by Albin Michel.*

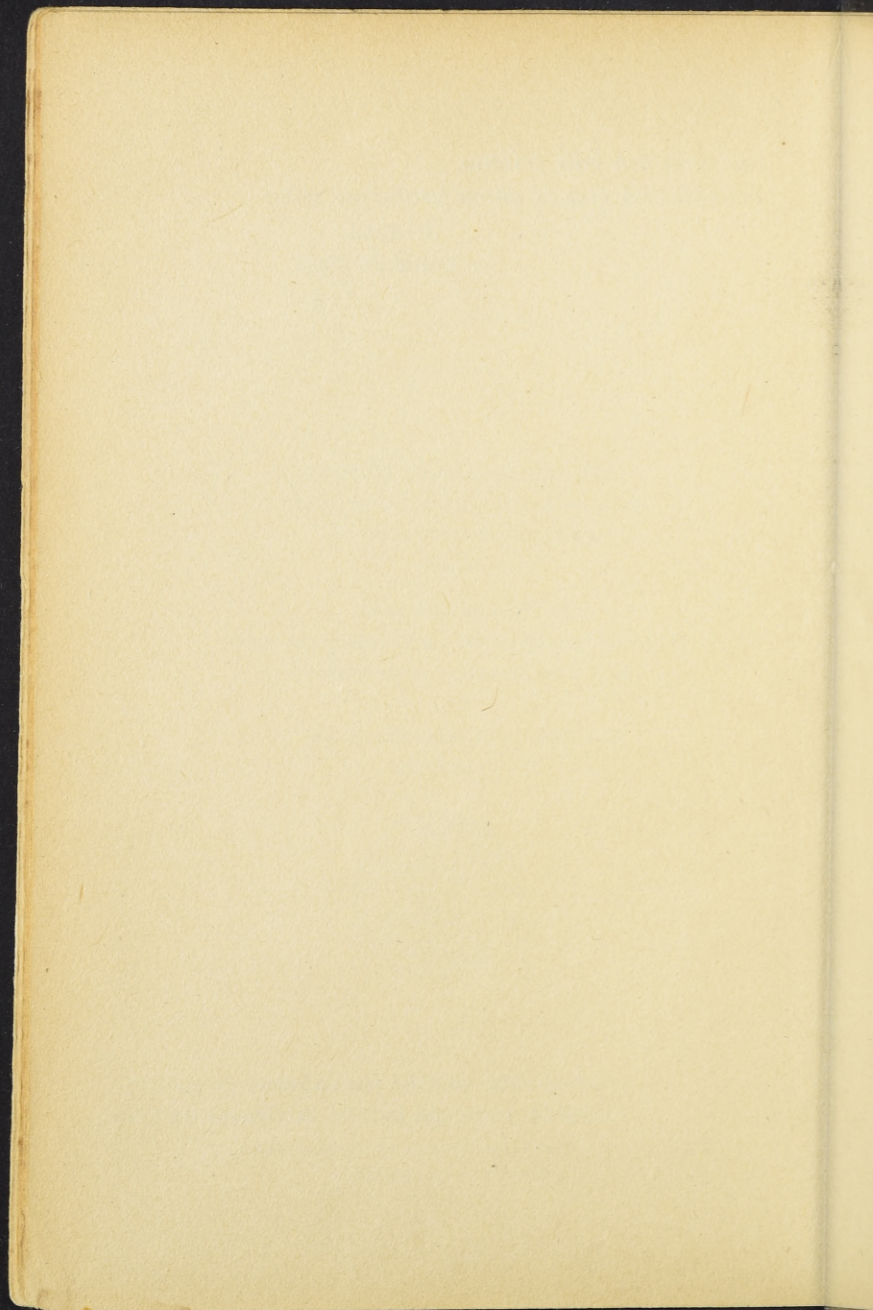
*Pax enim non belli privatio,
Sed virtus est, quæ ex animi fortitudine oritur.*

SPINOZA.

Traité Politique

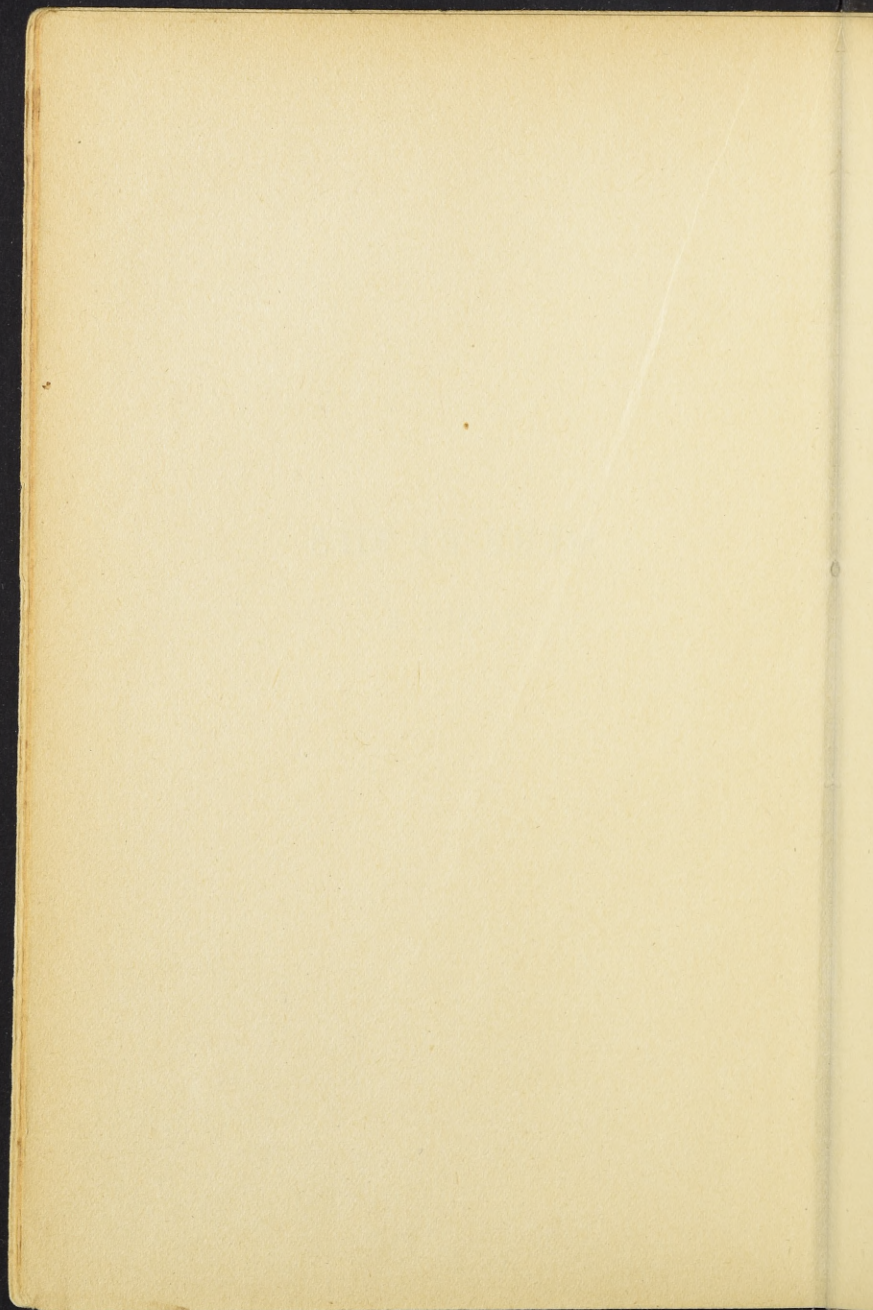
V. 4

Car la paix, ce n'est pas l'absence de guerre,
C'est la vertu qui naît de la vigueur de l'âme.

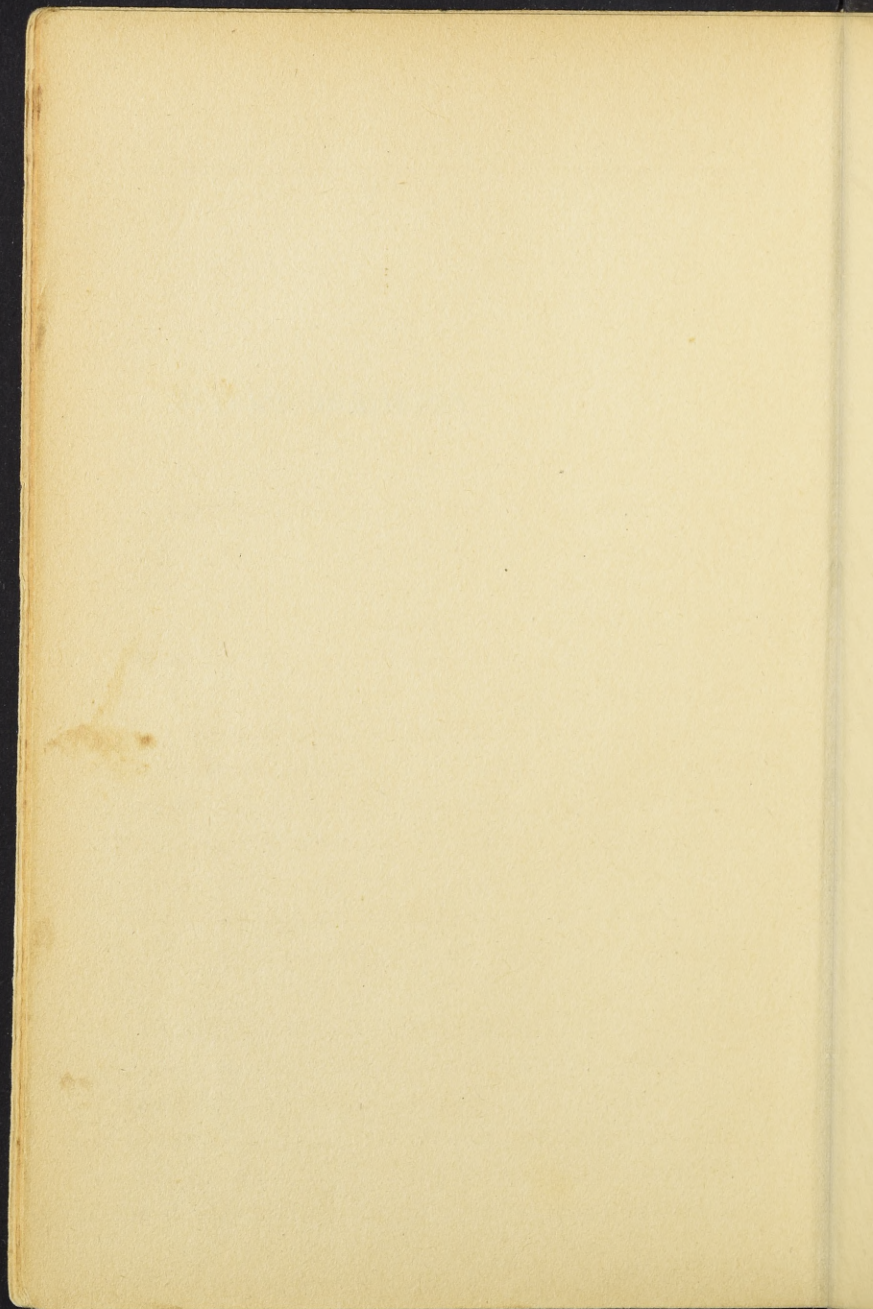


MÈRE ET FILS

TOME I



PREMIÈRE PARTIE



M È R E E T F I L S

La guerre n'était pas pour effrayer Annette. Elle pensait :

— « Tout est guerre... »

La guerre sous le masque...

— « ...Je n'ai point peur de te voir, à visage découvert. »

Tous les siens sont, comme elle, de ceux qui reçoivent l'événement avec le moins de révolte. Elle, par cet acquiescement fataliste qu'elle a cueilli sous la lumière de sa récente épreuve :

— « Je suis prête. Advienne que pourra !... »

Sylvie, sa sœur, par une attente secrète, dont elle réprime à peine le cri d'impatience :

— « Enfin !... »

Enfin ! Le cours monotone des jours s'élargit. Va s'élargir le cercle des amours et des haines...

Son fils, Marc, dans un sombre enthousiasme dont il n'exprime rien ; mais le décèlent la fièvre de ses mains et ses yeux... Il est donc apparu, le tragique idéal, que redoutait sa faiblesse, mais

qu'invoquait en lui la voix d'instincts obscurs, que la jeunesse n'avoue pas, l'appel aux forces enchaînées, qui gisent sous l'ennui d'une époque dépouillée de ses raisons de vivre !... Il voit partir ses aînés, dans une ivresse d'action et de sacrifice, dont le flot roulera bien des boues, avant qu'il soit longtemps ; mais en ces premiers jours, la source en reste pure, — autant qu'elle peut l'être chez des adolescents, dont l'âme est polluée de troubles éléments. Penché sur le courant, Marc, du bout de la langue, lape ceux-ci et celle-là : — la pureté brûlante de cette immolation, et le limon, au fond. Il envie et redoute le demain qu'ils vont mordre... Quand il lève les yeux, il rencontre ceux de sa mère. Leurs regards se détournent. Ils se sont compris, assez pour ne pas vouloir se laisser comprendre davantage. Mais ils savent qu'ils marchent tous deux sous la même nuée.

Le seul qui ne participât point à l'exaltation, était le mari de Sylvie, Léopold : il était le seul du groupe, qui partit. Il avait calculé que sa classe, une des plus anciennes de la territoriale, ne serait pas prise immédiatement, que les appels s'échelonnaient par tranches. Il n'avait point de hâte. Mais un pressentiment lui soufflait que la guerre en aurait plus que lui, et qu'elle ne l'oublierait pas. Elle se souvint de lui plus vite

encore qu'il ne pensait. Il était de Cambrai. Il se trouva aux avant-postes. Pour un homme de son âge, c'était là un honneur dont il se fût passé. Il fit bonne figure cependant, au départ. Il le fallait bien ! Sylvie était héroïque ; et il y avait peu de pitié à attendre des yeux de ces autres femmes. Chacune avait son homme, son mari, son amant, son fils, son frère, qui partait. Qu'ils partissent tous ensemble donnait à l'anormal un semblant de régularité. Le trouble eût été pour elles que l'un d'eux discutât. Aucun ne s'y risqua. Léopold n'y songea point. Non moins que l'ordre d'appel, l'acceptation des siens était catégorique. Et ce petit loup, Marc, qui, d'un regard soupçonneux, jalousement épiait sa faiblesse !... Il crâna. Pour le souper d'adieu, le bon gros trinqua avec tout l'atelier. Il avait le cœur lourd, pourtant, de le quitter. Mais, pour ses intérêts, il pouvait être sûr que Sylvie saurait les bien garder. Le reste !... le mieux était peut-être de ne pas y penser... Elle était une Lucrèce, pour l'instant... Sacrée femme !... Il lui mouilla la joue de sa larme, en la quittant. Elle dit :

— Ce sera une promenade. Quel magnifique été ! Prends garde de t'enrhumer !

Annette l'embrassa. (C'était autant de gagné !) Elle avait pitié de lui. Mais elle ne le montra point, pour ne pas l'affaiblir... « N'est-ce pas ? Puisqu'il le faut !... » Et le regard qui quêtait ne

trouva dans le regard affectueux de la grande
sœur que l'inflexible :

— Il faut.

Un mur. Nulle issue qu'en avant.

Il partit.

La maison, du haut en bas, comme une ruche, dégorgeait son essaim. Pas un de ses rayons, qui n'offrît son tribut. Chaque famille avait ses mâles à sacrifier.

En haut, dans les mansardes, ces deux ouvriers, pères de famille. Au cinquième, le fils de cette veuve, vieux garçon de trente-cinq ans. Sur le palier d'Annette, ce jeune employé de banque, nouvellement marié. Au-dessous, les deux fils de la famille du magistrat. Au-dessous, le fils unique du professeur de droit. Tout en bas, le fils du « bougniat », qui tenait le débit de vin, au rez-de-chaussée. Au total, huit guerriers, qui ne l'étaient point par leur volonté ; mais on ne la leur demandait point : l'État moderne décharge de la peine de vouloir ses libres citoyens. Et ils le trouvent très bien : c'est un souci de moins !

Du haut en bas de la maison, assentiment parfait. A une exception près (mais on ne la remarque point) : la jeune madame Chardonnet ;

la voisine d'Annette, cette nouvelle mariée : trop faible pour protester. Des autres, bien peu comprennent pourquoi leur liberté entière, leur droit de vivre, doivent être aliénés aux mains d'un maître occulte, qui va les sacrifier. Mais, à part un ou deux, ils n'essaient pas de comprendre : ils n'en ont pas besoin pour acquiescer ; ils sont tous élevés dans le consentement, d'avance. Mille qui consentent ensemble se passent de raisons. Ils n'ont qu'à se regarder faire, et à faire comme les autres. Tout le mécanisme d'esprit et de corps se déclenche, de soi-même, sans effort... Mon Dieu ! qu'il est facile de mener au marché le troupeau ! Il y suffit d'un berger borné et de quelques chiens. Plus les bêtes sont nombreuses, plus elles sont dociles à diriger, car elles forment masse, et les unités se fondent dans le total. Un peuple est une pâte de sang qui se coagule... Jusqu'aux heures fatales du grand ébranlement, où périodiquement se renouvellent les peuples et les saisons : alors, la rivière gelée, qui brise sa banquise, saccage la contrée, en la recouvrant de sa chair en fusion...

Ces hôtes de la maison ne se ressemblent point. Leur foi, leurs traditions, leur tempérament diffèrent. Chacune de ces cellules d'âmes, chacune de ces familles, a sa formule chimique. Mais chez toutes, l'acceptation est la même.

Tous, ils aiment leurs fils. Ainsi que les neuf dixièmes des familles françaises, ils ont tout bâti sur eux. A peine entrés dans la vie, dès vingt-cinq ou trente ans, ils reportent sur leurs enfants, au prix de sacrifices obscurs et quotidiens, leurs joies qu'ils n'ont pas eues, et leurs ambitions qu'ils ont renoncé à réaliser, de leurs mains. Et, au premier appel, ils les donnent, ces fils, sans récrimination...

M^{me} veuve Cailleux, au cinquième. Elle a près de soixante ans. Elle en avait trente-trois, et le garçon huit à neuf, quand le papa est mort. Depuis, ils ont vécu ensemble, sans se séparer. En une dizaine d'années, ils n'ont point, je crois, passé un jour entier, qui ne fût sous le même toit. On dirait un vieux ménage. Car, quoiqu'il n'ait pas atteint la quarantième année, Cailleux fils, Hector, a déjà l'air d'un fonctionnaire retraité ; et sa vie est finie, avant d'avoir commencé. Il ne se plaint pas de son sort. Il n'en voudrait point d'autre.

Le père était employé des postes. Le fils l'est, à son tour. D'une génération à l'autre, on n'a pas avancé, on se retrouve au même point. Mais se maintenir au même point, n'être pas retombé, sait-on quelle somme d'efforts, souvent, cela représente ? Qui ne perd point, il gagne, — quand on est faible et peu fortuné. Pour élever son fils, la mère, sans ressources, a dû servir comme

femme de journée. C'est pénible, pour qui a eu son chez-soi de petite bourgeoise. Elle n'a point récriminé. Maintenant, on est remonté à l'humble paradis perdu. Elle se repose en travaillant, mais pour soi et son fils ; elle a son chez-soi chez lui. Une bonne figure bovine du Berry, qu'on verrait mieux avec le bonnet blanc à ruches qu'avec le chapeau de dame que, le dimanche, elle perche sur sa tête grise au chignon clairsemé. Une grande bouche édentée, qui ne parle jamais fort, mais qui a pour son fils et pour ses connaissances un sourire affectueux et las. Le dos un peu voûté. Elle est la première levée ; et, le matin, elle apporte au fils le café au lait dans son lit. Quand il est au bureau, elle tient l'appartement, méticuleusement. Elle prépare les repas ; elle est bonne cuisinière, et lui, assez gourmand. Le soir, il lui répète ce qu'il a entendu dans la journée. Elle n'écoute pas très bien ; mais elle est heureuse de l'entendre. Elle va, le dimanche, à une messe du matin. Lui, non. C'est admis entre eux. Il n'est pas incrédule, mais il n'est pas croyant. La religion est une affaire de femmes. Elle s'en occupe pour les deux. Ils font, l'après-midi, un petit tour ensemble, mais ils vont rarement au delà du quartier. Il est vieux avant l'âge. Ils sont contents, sans frais, de bonheurs réduits, qui se répètent dans l'ordre accoutumé.

Leur union est si forte qu'il ne s'est point marié et ne se mariera point : il n'en sent pas le besoin. Pas d'amis, pas de femmes, presque pas de lectures : il ne s'ennuie jamais. Il a le même journal, que déjà lisait son père. Le journal a changé plusieurs fois d'opinion. Mais lui, n'a pas changé, il est toujours de l'opinion du journal. Peu de curiosité. Une vie automatique ; le meilleur est pour eux leurs entretiens monotones, ou, sans parler, le déroulement prévu des mêmes petits actes quotidiens et des rites. Ils sont sans passion, — hors leur intimité, qui est une chère habitude. Que rien ne la vienne troubler ! Changer le moins possible. Penser le moins possible. Ensemble, rester tranquilles...

Et ce modeste vœu ne leur est pas accordé. La guerre, l'ordre de départ, viennent les séparer. Elle soupire et se hâte de lui préparer ses effets. Ils ne protestent pas. Le plus fort a raison. La grande force a parlé.

Les Cailleux sont à l'étage au-dessus d'Annette. A l'étage au-dessous est la famille Bernardin. Père, mère, deux fils, deux filles. Catholiques, royalistes. Du Midi Aquitain.

Le père est magistrat : un petit homme corpulent, tassé, poilu comme un sanglier, la barbe courte et drue qui lui mange le visage ; il est vif

et sanguin, il cuit à l'étouffée. Car il est né campagnard et gaillard ; il suffoque dans la ville, et il crève son cuir. Il aime bien manger, il a le rire gaulois ; et la moindre contrariété fait fonder le vieux ragot, piétinant, boutoir baissé, dans des transports de rage, aussi brefs que violents ; ils sont coupés, soudain : il pense à sa fonction et à la confession ; au milieu d'un grognement, il se réprime et prend des manières onctueuses.

Des deux fils, le cadet, vingt-deux ans, vient d'entrer aux Chartes. Il s'est fait la petite barbe en pointe, le sourire mince et aigu, les yeux battus, le regard équivoque, de la fin du siècle XVI. C'est un très bon garçon, qui voudrait avoir l'air pervers d'un mignon de la troupe de M. d'Épernon. — L'autre fils, vingt-huit ans, la face pleine et rasée, la chevelure artistement rejetée en arrière et drapée par larges masses, des mèches comme des vagues, la tête à la Berryer, commence à s'illustrer comme avocat, dans les procès des « Camelots ». Quand le Roi sera de retour, il sera garde des sceaux.

Les trois femmes, mère et filles, évoluent au second plan. (Annette les connaîtra, plus tard.) Effacées, lisant peu, sortant peu, n'allant jamais au théâtre, mais souvent à l'église, elles occupent leur temps à des œuvres pieuses.

Les trois hommes ont reçu une solide et stricte

éducation classique... « Rome, l'unique objet... » Il leur serait plus facile de discourir en latin, que, sortis des frontières, de demander leur chemin en anglais ou allemand. Ils ne daignent. C'est aux barbares du Nord d'entendre notre langue. Ils vivent dans l'idéal du passé. Tous les trois, bons chrétiens, ils admirent sans réserves le paganisme de Maurras : il est si bon Romain ! Ils sont de gaie humeur, bons vivants, et ils ne détestent point, lorsqu'ils sont seuls, entre hommes, les histoires gaillardes. La famille réunie — les six — vont à la messe ; et c'est un spectacle tout à fait édifiant. Leur horizon est fermé, mais clairement dessiné : comme ces paysages de France, aux lignes nettes et bien coordonnées, dont le cercle de collines enferme depuis des siècles la vieille petite ville inchangée. La paroisse de Paris est aussi une ville de province. On n'a point de malveillance pour ce qui est hors des murs, à peine un peu d'ironie, sans connaître, *a priori* ; on l'ignore, on vit pour le petit cercle clos ; et au-dessus, il y a Dieu, le pan de ciel, où chantent, dans les tours blanches, les cloches de St-Sulpice.

Pendant, lorsque le gouvernement de la République réclame les deux fils, pour nourrir de leur chair les mitrailleuses de l'ennemi, aucun ne fait d'objection : « *la Gueuse* » est devenue sacrée. Les six ont de la peine ; mais ils ne la montrent

pas. Ils savent qu'il faut rendre à César ce qui est à César. Dieu n'est pas exigeant. Il se contente de l'âme. Il abandonne le corps. Et même, il n'émet plus de droits sur l'action. L'intention lui suffit. Et César en profite. Il a tout pris

Au second, M. Girerd, le professeur de droit, veuf depuis quelques années, habite avec son fils. Du Midi, lui aussi ; mais ce n'est pas du même. Protestant des Cévennes. Se croit libre-penseur : (illusion commune à plus d'un bonnet-carré de notre Université). Mais « *parpailloi* » dans l'âme, comme diraient (comme disent) les jeunes Bernardin, qui se gaussent en famille de son air engoncé et de sa mine de prédicant de Monsieur l'Amiral. Un très digne homme. Très strict sur les devoirs, et plein de préjugés moraux : (ce sont les pires, car ils sont sans pitié). Avec toute l'estime qu'il a pour ses voisins d'en haut, et la courtoisie un peu raide, mais parfaite, dont il ne se départ jamais, il leur rend, comme on dit, la monnaie de leur pièce. Malgré sa volonté sincère d'impartialité, le catholicisme lui paraît comme une tare, un vice de conformation, dont les plus honnêtes gens gardent toujours, quoi qu'ils fassent, les stigmates. Il y voit, sans hésiter, la cause du déclin des nations latines. Il est pourtant historien scrupuleux, qui se défend de la passion, dans

ce qu'il dit et écrit, au risque de paraître froid et ennuyeux : — il l'est, dans ses leçons, documentées, bourrées de références et épinglées de notes, qu'il nasille d'une voix monotone. Mais sa critique historique est, à son insu, faussée par des idées préconçues, qu'il ne remarque même pas, tant elles lui sont évidentes, et par son absence totale de plasticité, qui lui interdit de s'adapter aux diverses pensées. Cet homme qui a lu considérablement, qui a tout vu dans les livres, qui a beaucoup vu dans la vie, a gardé sous le poil gris un fond de candeur comique, attendrissante, — épouvantante : car elle autorise tous les fanatismes. Le sens moral, très haut. Le sens psychologique, atrophié. Ceux qui ne lui ressemblent pas, il ne les comprend pas. *Martin!*

Son fils est comme lui. Jeune docteur en Sorbonne, qui vient de soutenir, à trente ans, une thèse remarquable, cet historien voit le monde par la lunette des idées. Des siennes, bien entendu. Les verres auraient besoin d'être vérifiés par l'opticien. Il ne s'en est jamais avisé. Pour lui, comme pour son père, « *au commencement* », n'est pas le fait. « *Au commencement, est le principe.* » La République est un principe. Les conquêtes de la Révolution première ont l'évidence d'un théorème. Et la guerre qui s'engage est la suite obligée de la démonstration. Elle doit établir

dans le monde la Démocratie et la Paix. Ils ne se disent pas que, cette paix, il serait peut-être plus sage de commencer par la garder. Mais ils ne doutent point que ceux qui la rompent ne soient ces peuples arriérés, qui se refusent à voir et accepter la vérité. Il faut donc, pour le bien du monde et leur bien propre, les y forcer.

Ces deux hommes, père et fils, — on dirait frère aîné et jeune frère — qui se ressemblent et qui s'aiment, grands et droits, maigres et fiers, vivent enveloppés d'une idéologie qui ne laisse point, de l'épaisseur d'un ongle, pénétrer le doute. Leur science est, en toute honnêteté, au service de leur foi démocratique. Ils n'en ont pas conscience. Leur conscience, c'est leur foi. Ils croient. Ils croient. Ils croiraient sur le bûcher. (Sur le bûcher, il y sera, le fils, dans la tranchée ! Et le père y sera, de cœur saignant, avec lui)... Ils croient... Et ces hommes se réclament de la libre-pensée !...

Le jeune Girerd est fiancé à Lydia Murisier : une charmante, vaillante fille, d'une riche famille de Genève, qui s'est éprise de lui, et qu'il aime religieusement. L'amour de Lydia n'est peut-être pas religieux, il est même très profane ; mais afin de lui ressembler, il s'efforce de l'être, de même que ses riantes yeux bleus tâchent à se faire sérieux. Profane elle le serait, Lydia, du

fond de sa nature, qui ne demande à la vie que les bonheurs naturels, la terre, l'air et l'eau, et toutes les saisons, la santé, le soleil, l'amour du bien-aimé, — si le bien-aimé ne cherchait le bonheur de la vie hors la vie, dans les idées. Alors, elle s'étudie à l'y chercher, avec lui. Et tout ainsi, docilement, cette petite Helvétè qui, seule, n'eût point eu de raison pour prendre parti dans la querelle des nations, apprend par cœur le catéchisme français républicain, Révolution de l'an I et Droits de l'Homme armé, — la foi de son fiancé... Ah ! si elle s'écoutait, comme elle l'emporterait dans ses bras, à l'abri de la mêlée ! Que cette guerre l'opprime ! Qu'elle est loin de sa pensée !... Mais elle se le reproche, puisque le bien-aimé voit et juge autrement : elle est faible, elle a tort. Pour être digne de lui, elle doit se fermer les yeux, et voir par ses yeux à lui... O mon amour, je veux croire, puisque tu crois, je crois...

Elle se refuse à croire, — la seule de la maison, — Clarisse Chardonnet, la voisine d'Annette, sur le même palier. Non, non, son amour à elle n'est pas de ceux qui se sacrifient, qui sacrifient l'aimé à la fausse foi de l'aimé !... Ce n'est pas vrai, d'ailleurs ! De foi, il n'en a pas : il n'a que le respect humain, la peur de l'opinion. C'est un employé de banque, médiocre, gentil garçon,

joli garçon, fines moustaches blondes, yeux pâles, un peu fade. Les affaires du monde, la banque, la politique, — avouons-le ! la patrie — lui sont indifférentes, totalement, absolument. La seule affaire au monde, pour lui, est cette petite femme qu'il a prise (ou si c'est elle ?) il y a trois mois. Quels mois !... Ils n'en ont pas assez. Les doigts leur tremblent, quand ils évoquent, entrelacés, les nuits passées. Comme elle le tient, cette passionnée !... Une petite ouvrière de Paris, qui l'adore comme un dieu, un dieu qui est à elle; son bien, son jouet, son chat, son animal familier, son âme, si elle en a une, ses entrailles, son tout, sa propriété !... Elle est une brunette maigre, frêle, fiévreuse, des yeux veloutés, des lèvres comme un fil rouge dans le visage blême, qu'elle s'applique à farder ; par la passion tout le sang est sucé. — Et lui, complaisamment, il se laisse adorer ; il n'est pas étonné ; il s'abandonne à la dévorante ; et chacun est proie, à son tour. Aucun ne songe que le jeu doit finir. La vie n'a pas un autre sens...

Mais quand la guerre vient le chercher, il se lève sans protester. Ce n'est point gai, et il n'est point brave. Il en pleurerait, de ce qu'il quitte, et de ce qu'il va trouver. Mais il craint d'être ridicule et méprisé, s'il laissait voir sa faiblesse. Aimer trop n'est pas d'un homme. — Elle a bien compris Elle lui crie :

— Lâche ! Lâche !

Et elle sanglote.

Il se rebiffe et ricane, vexé :

— « Lâche », c'est bien le mot, en vérité, pour l'homme qui va faire le héros ! « *Mourir pour la patrie !* »...

Elle le supplie de ne pas continuer. Ce mot de mort la terrifie. Elle lui demande pardon. Il a beau jeu pour étaler sa forfanterie patriotique ; c'est un moyen de se donner du cœur. Et elle n'ose plus protester ; elle est trop seule, elle ne peut pas dire ce qu'elle pense : le monde entier (ce n'est rien !) et lui (c'est tout !) diraient que c'est une hérésie. Mais elle sait bien que, dans le secret, tout bas, il pense comme elle, le malheureux !... « *Mourir pour la patrie !*... » Non, non, pour la galerie !... Les hommes sont lâches ! Ils n'ont pas le cœur de défendre leur bonheur. Les malheureux ! Les malheureux !... Elle essuie ses yeux. On est en scène. Il faut sourire, puisqu'il le veut. On pleurera dans la coulisse... « Oui, toi aussi !... Tu ne me trompes pas. Tu as, comme moi, la mort au cœur. O lâche, lâche, pourquoi pars-tu ? »

Et lui qui lit dans sa pensée pense tout haut :

— Que peut-on faire ?

Mais elle est femme et passionnée. Elle n'entend pas. Elle n'entend pas ce qui la gêne...

— Ce qu'il faut faire ? Il faut rester.

Il hausse l'épaule, découragé.

Ah ! Le monde entier est contre elle !... Le monde est contre lui, aussi. Mais elle lui en veut, à lui ! Il donne raison au monde. Il se soumet. Pourquoi ?...

Ils se soumettent aussi, les deux ouvriers des mansardes : Perret (sellerie-maroquinerie) et Peltier (monteur-électricien). Ils étaient prêts à marcher contre la guerre. Mais puisqu'on ne marche pas contre, il faut bien marcher avec. Un autre choix n'est pas laissé. Socialistes ils sont, partis de la même conviction. Mais d'où l'on part, l'on s'éloigne. Et ils ne sont pas tous deux à la même étape.

Perret croyait, dur comme fer, il y a huit jours encore, qu'il n'y aurait plus de guerre :

— Tout ça, c'est des foutaises de journaux, et du bluff de ces joueurs de poker, ministres et diplomates autour de leur tapis vert. Et d'ailleurs, si ces maquignons de peuples nous em..., on les mettra au pas. Nous sommes un peu là ! Nous, de l'Internationale, Jaurès, Vaillant, et Guesde, Renaudel, Viviani, et tous les syndicats. La division de fer. Et tous les camarades de l'autre côté du mur, ceux de l'Allemagne... Ecoute un peu, Peltier ! Déjà, ces jours derniers, nous (les nôtres) et

eux, on s'est rencontrés, tout est organisé, le mot d'ordre est donné. Et si jamais les bougres se risquaient à la mobilisation, la mobilisation, c'est nous qui la ferions, des bras croisés !...

Mais Peltier ricane et siffote de côté, dans sa barbe, et il dit à Perret :

— Tu es jeune, camarade !

Perret se fâche. Il a ses trente-sept ans passés ; et trente-sept à la peine, ça en vaut bien cinquante des jeans-qui-ne-foutent-rien. Mais Peltier, tranquillement, lui réplique :

— Justement ! Tu as trop peiné, tu n'as pas eu le temps de penser.

Et comme Perret proteste, en lui servant tout chaud l'article qu'il vient de lire dans le dernier numéro de son journal, — le seul qui mente selon la pente de son entendement, — Peltier hausse l'épaule, et dit, d'un air lassé :

— Quand il s'agit de parler !... Mais quand il s'agit d'agir !... Ils se défilent tous.

Ils se sont tous « défilés ». Jaurès une fois abattu, comme un taureau, d'un coup, par le lâche *mataador* qui se cache derrière le volet, il y a eu ce grand cortège dans Paris atterré, cette sombre fête funèbre, ces discours, ces discours, cette pluie de discours sur celui qui ne pouvait plus parler. Et ils étaient tous là, ceux qui pleuraient l'homme couché, et ceux qui pensaient :

— Il est mieux, là-dedans...

Et le peuple qui attendait la parole vengeresse, le mot d'ordre qui rompt l'angoisse, l'éclair dans les ténèbres. Et, de toutes ces bouches qui dégorgeaient leur mortuaire éloquence, rien n'est sorti que la mort et le reniement. Ils ont dit :

— Nous jurons que Jaurès sera vengé.

Et la phrase du serment n'était point terminée que déjà ils l'avaient trahi : ils se faisaient les pourvoyeurs de la guerre, qui l'a assassiné. Ils disaient au peuple :

— Allez tuer ! Faisons l'Union Sacrée sur le corps de nos frères !

Et ceux d'Allemagne ont dit de même.

Le peuple s'est tu, désorienté. Et puis, après un moment, il s'est mis à clamer, et il a emboîté le pas. Raisonner seul, n'est pas son affaire. Puisque ceux qu'il a chargés de raisonner à sa place, ses guides, le mènent à la guerre, c'est qu'il lui faut y aller. Et Perret, maintenant, se persuade qu'il va servir la cause du peuple et l'Internationale. Après la guerre, l'âge d'or !... Faut se dorer la pilule !

Mais Peltier, désabusé, dit :

— Va-t'en voir s'ils viennent ! La cause du peuple, j'en ai soupé. Je vais tâcher de servir la mienne. Le tout est de faire comme eux — (il

pense aux grands requins du socialisme, qui l'ont lâché) : — s'arranger...

Peltier s'arrangera...

Du haut en bas de la maison, l'esprit est sans violence. On en veut aux Allemands d'être les agresseurs : (ils le sont, c'est entendu ! Cela ne se discute point.) On n'aime pas la guerre, on y va, résolu à leur donner une leçon. Et, du fond de la douleur, qui se replie, muette, les dents serrées, la conscience du sacrifice éveille l'enthousiasme. Mais la haine n'est pas née.

On n'en trouverait traces, peut-être, que chez Ravoussat (Numa), le « *Marchand de bois et Débit de vin* », d'en bas. Ce gros homme dépoitraillé, qui traîne ses pieds goutteux dans des chaussons tachés, parle beaucoup des Boches en crachant des injures, et il envie Clovis, son fils, d'aller leur trouver la panse, à ces saucisses. Et le garçon se réjouit : une partie de plaisir ! Il goûtera là-bas de la bière et des Gretchen. On rit. On crie... Mais je lis tes inquiétudes, que tu étouffes à coups de gueuloir, gros homme, et ta colère des risques auxquels tu es forcé d'exposer ton fils, ton fils unique...

— S'il était !... S'ils allaient !... Nom de Dieu !... S'ils allaient me l'abîmer !...

N'importe ! Dans l'ensemble, l'atmosphère de la maison est digne, sans fureur, sans faiblesse

pleine d'une religieuse et virile acceptation. On montre sa confiance, comme un arc, tendue vers le Dieu inconnu. Les troubles que l'on a, on les garde pour soi.

Ai-je tout visité ? Dans mon tour du logis n'ai-je oublié personne ?

— Ah ! si fait. Au cinquième, dans le petit appartement à côté des Cailleux, ce jeune écrivain, Joséphin Clapier, vingt-neuf ans, cardiaque, réformé. Il se terre. Son instinct l'avertit de ne pas trop se montrer. Pour l'instant, on le plaint. Mais la pitié est un prêt, dont il est prudent de ne pas abuser. Et Clapier est prudent. Sa conscience n'est pas tranquille... Il y a cet œil, en bas : Brochon, que je passais... Cependant, il est malaisé de passer sans le voir : le mari de la concierge. Il est agent de police. Celui-là ne part pas, on a besoin de son œil et de ses poings ; le devoir le retient attaché au rivage. Il n'en est que plus guerrier ; il veille sur les suspects, sur l'ennemi de l'arrière. Mais il couve sa maison, d'un regard paternel ; elle est d'un bon esprit, elle lui fait honneur. Il a pour ses locataires des indulgences spéciales. Toutefois, le devoir avant tout ! Il a l'œil sur Clapier. Clapier est pacifiste.

Cette fois, c'est bien tout, je termine ma revue,

par le chien de la maison. Je suis entré partout, — excepté au premier. Le premier est fermé. Le premier est sacré. Il est au propriétaire. Et M. et M^{me} Pognon, riches, âgés, ennuyés, sont partis en vacances. Ils ont touché leurs loyers en juillet. Ils reviendront en octobre... Un trimestre qui passe...

Et un million de vies.

Ils sont partis, les huit guerriers. Et ceux qui restent retiennent leur souffle, pour entendre au loin leurs pas. Les rues bruissent. Mais sur les cœurs, dans la maison, pèse, la nuit, un silence tragique.

Annette est calme. Elle n'y a point de mérite, n'ayant rien à risquer. Elle le sait, et elle en est humiliée. Si elle était homme, nul doute qu'elle ne parte, sans hésiter ! — Serait-elle aussi ferme, si son fils avait cinq ans de plus ?... Qui sait ? Elle dirait que cette pensée lui fait injure. Une rougeur au front, de colère contre soi, elle est femme à regretter qu'elle ne puisse jeter, avec soi, dans le jeu, tout ce qu'elle aime... Regretter, oui, peut-être... Mais le jeter ?... Vraiment ?... Elle en est sûre ?... Ayons l'air de le croire ! Si on la démentait, elle froncerait son sourcil de Junon courroucée. — Mais quand le jeune garçon vient à passer près d'elle, il faut qu'elle se réprime,

pour ne pas l'étreindre dans ses bras passionnés. Elle l'a. Elle le tient...

Quelques possibilités d'action qui dorment en sa nature, elle n'a pas à agir. Elle — (son fils et elle) — elle est, pour un temps, à l'abri. Le sort lui a accordé le répit d'observer. Elle le met à profit. Son regard est libre. Aucune idéologie ne le trouble. Les problèmes de guerre et de paix, jusqu'à cette heure, ne l'ont point occupée. Depuis près de quinze ans, elle est prise tout entière par le conflit le plus proche : le combat pour le pain, et par le plus brûlant : le combat avec soi-même. C'est là qu'est la vraie guerre ; elle reprend tous les jours ; et les trêves qu'elle consent sont des chiffons de papier. Quant à celle du dehors, la politique des États a passé loin d'Annette. La Troisième République, ou plutôt — (car ce veule régime, tout comme son partenaire, le loquace Empereur, n'a jamais voulu oui, sans vouloir aussi non, alternativement, prônant la poudre sèche et le sec olivier) — la fortune de l'Europe, dont l'Europe ne fut pas digne, a maintenu quarante ans (les quarante ans d'Annette) une paix non troublée, où la guerre ne fut vue de toute une génération que lointaine, estompée, sous son aspect de décor, ou d'idée, — spectacle romantique, ou thème à discussion morale et métaphysique.

Tranquillement imbue de son éducation scientifique officielle, des temps où la relativité n'avait pas encore tout fait chanceler, Annette est habituée à accepter ce qui est, comme un ordre de phénomènes, qui est une fois donné, et que régissent des lois. La guerre fait partie des lois de la nature. Il ne lui est pas venu sérieusement à l'idée de nier les lois de la nature, ou de s'y opposer. Elles ne ressortissent pas au cœur, ni même à la raison ; mais elles commandent celle-ci et celui-là : on doit les accepter. Annette accepte la guerre, comme elle accepte la mort, comme elle accepte la vie. De toutes les nécessités qu'on a reçues de la nature, avec le don énigmatique et sauvage de la vie, la guerre n'est pas la plus absurde, ni, peut-être, la plus cruelle.

Et quant à la patrie, le sentiment d'Annette n'a rien d'exceptionnel ; il n'est pas très brûlant, mais elle ne le met pas en question. Elle n'y a jamais songé, dans la vie courante, pour en faire parade, ou pour l'examiner. Lui aussi est un fait.

Or, à cette première heure où la guerre, comme le marteau de l'horloge sur la cloche, vient le faire sonner, il paraît à Annette que c'est une partie d'elle-même, une vaste province engourdie, qui s'éveille. Et sa première impression est d'en être élargie. Elle était comprimée dans la cage de son individualisme. Elle s'échappe et détend ses mem-

bres ankylosés. Elle sort du sommeil de son isolement. Elle est un peuple...

Et tous les mouvements d'un peuple se font sentir en elle. Dès le premier instant, elle a conscience sourde qu'une grande porte de l'Ame, qui, à l'ordinaire, reste fermée, — le temple de Janus — s'ouvre !... La nature sans voiles, les forces qui se montrent à nu... Que va-t-elle voir ? Qui va surgir ?... Quoi que ce soit, elle est prête, elle attend, elle se trouve dans son élément.

La plupart de ces âmes qui l'entourent ne sont point faites pour cette vie torride. Elles fermentent. La première semaine d'août n'est point passée que la fièvre les gagne. Elle travaille ces organismes sans défense. La peau se marbre des poussées du sang vicié par l'afflux soudain de germes âcres et pestilents. Les malades se taisent, absorbés. Ils s'enferment en chambre. L'éruption couve.

Annette est calme. Elle est la seule, dans son milieu, à ne pas se trouver désaxée ; elle serait plutôt « normalisée ». C'est effrayant à dire : elle respire à l'aise. Elle est sans doute comme ces femmes — ses mères — du temps des Grandes Invasions. Lorsque les vagues de l'ennemi venaient battre les palissades de leur cité roulante, elles montaient sur leurs chariots, pour concourir à la défense. Et leurs seins nus respiraient mieux, au vaste souffle de la plaine. D'un lent et large

battement, leur cœur aspirait la lutte, l'embrun des flots ennemis à l'assaut ; et par delà, elles embrassaient les champs ravagés, où les roues de leurs chars s'étaient gravées, et l'horizon, le cercle sombre des forêts, les lignes souples des collines, et la coupole du libre ciel, qui attend les âmes libres.

Annette, sur le chariot, regarde et reconnaît :

— ...C'est ainsi...

Comme dit l'Inde :

— « *Et cela, c'est toi, mon enfant.* »

Le cirque du monde est rempli par l'Âme envahissante. Elle se reconnaît en lui... Moi, ces âmes enfiévrées... Moi, ces forces cachées, ces démons mis à nu, ces sacrifices, ces cruautés, ces enthousiasmes, ces violences... Moi, ces puissances maudites et sacrées, qui vont sortir du fond...

Ce qui est en les autres est en moi. Je me cachais. Je me découvre. Je n'étais jusqu'ici qu'une ombre de ce que je suis. Jusqu'ici, je vivais le rêve dans mes jours ; et le réel était dans mes rêves refoulés. Le voici, le réel ! Le monde en guerre... Moi...

Comment exprimer par des mots l'indicible qui gonfle, comme le moût dans la cuve aux vendanges, le silence et le songe de cette âme de Bacchante ? Ce bouillonnement qui monte, qu'elle observe, qu'elle hume — et ce calme vertige... Un drame terrible se joue ; elle en est une actrice. Mais le moment n'est pas venu encore pour elle d'entrer

en scène ; elle est prête, mais elle n'est pas prise ; elle peut contempler le torrent de l'action. Elle aspire ce moment unique. Penchée sur le courant, son regard y chavire ; mais elle se retient au bord , attendant la réplique, qui lui dira :

— A ton tour ! Jette-toi !

Le torrent gronde et se gonfle. Les barrages sont rompus. C'est l'inondation... La déroute, les massacres et les villes en flammes. En quinze jours, l'humanité d'Occident a replongé, de quinze siècles, au fond. Et voici, comme aux anciens temps, les tourbillons de peuples, arrachés de leur sol, qui refluent devant l'invasion...

L'interminable exode des réfugiés du Nord s'abattait sur Paris, ainsi qu'une pluie de cendres, avant-coureur des laves. Jour après jour, la gare du Nord versait, comme un égout, leur flot lamentable. Boueux et harassés, ils s'entassaient par gros paquets sordides, aux abords de la place de Strasbourg.

Annette, sans travail, et dévorée du besoin de dépenser sa force inactive, traversait ces troupeaux humains, ces amas de lassitudes, que secouaient des accès de clameurs et de gestes heurtés. Et son cœur bondissait, d'indignation et de pitié. Parmi cette multitude d'infortunes anonymes,

où elle perdait pied, il lui fallait saisir un être, sur qui fixer ses prunelles de myope et son aide passionnée.

Dans le hall de la gare, elle vit, à peine entrée, au creux d'un renforcement du mur entre deux piliers, — elle choisit (l'instinct choisit) un groupe : deux figures, — un homme étendu, une femme assise à terre, qui lui tenait la tête sur ses genoux. Epuisés, ils s'étaient, aussitôt débarqués, abattus près de l'entrée. La vague des passants buttait contre la femme assise, qui faisait un rempart au gisant. Elle se laissait piétiner. Elle n'avait d'yeux que pour la face aux paupières fermées. Annette s'arrêta et, l'abritant de son corps, se pencha pour la considérer. Elle ne voyait que la nuque, le cou d'un blanc laiteux, robuste, une crinière rousse, épaisse, tachée de crasse, comme de coulées de suie, et les mains qui serraient les joues creuses de l'homme étendu. Un homme ? Un jeune garçon, de dix-huit à vingt ans, à bout de souffle. Et d'abord, Annette crut qu'il venait d'expirer. Elle entendait la femme, une voix lourde et ardente, qui tumultueusement répétait :

— Ne meurs pas ! Je ne veux pas !...

Et les mains marbrées de boue et de meurtrissures palpaient les yeux, les joues, la bouche du masque immobile. Annette lui prit l'épaule. Elle ne se retourna pas. Annette, agenouillée près

d'elle, lui écarta les doigts, pour tâter le visage du garçon. La femme ne parut point remarquer sa présence. Annette dit :

— Mais il vit ! Il faut le sauver.

Alors, l'autre s'agrippa, et cria :

— Sauve-le moi !

Visage contre visage, Annette vit une face criblée de taches de rousseur, aux vigoureux méplats, où frappaient d'abord la bouche charnue et le nez court, dont la ligne formait, avec l'avancement des lèvres, comme un mufle. Laide : le front bas, l'ossature des joues et les maxillaires forts. Mais cette bouche exigeante, et cette masse de cheveux roux qui lui faisaient le crâne comme une tour posée sur le front étroit. On ne voyait qu'après, les yeux, larges et bleus, — des yeux flamands, — de chair.

Annette demanda :

— Mais il n'est point blessé ?

Elle souffla :

— Nous avons marché, des jours, des jours. Il est *forcé*.

— D'où venez-vous ?

— De C..... Tout au Nord. Ils sont venus, ils ont brûlé. J'ai tué... Au mur de la ferme, j'ai décroché le fusil. Et de derrière la haie, j'ai tiré sur le premier... Nous nous sommes sauvés. Dès qu'on s'arrêtait de courir, pour halener, on en-

tendait leurs pieds, derrière, galoper. Ils viennent comme un rouleau. Tout le fond du ciel est noir... Une barre de grêle qui monte... Nous courons, nous courons... Il tombe... Je l'ai porté.

— Qui est-il ?

— Il est mon frère.

— Il faut sortir de cette poussière. On marche sur nous. Debout ! Avez-vous, à Paris, quelqu'un de connaissance ?

— Je ne connais rien. Et je n'ai rien. Tout est détruit. Nous avons fui sans un argent, sans un vêtement que ceux qui nous collent au corps.

Annette n'hésita point :

— Je vous emmène.

— Où ?

— Chez moi.

Elles prirent l'homme étendu, la sœur par les épaules, Annette par les jambes. Toutes deux étaient robustes, et le corps amaigri ne pesait guère. Elles trouvèrent, sur la place, une civière ; un vieil ouvrier et un gamin s'offrirent à la porter. La sœur s'obstinait à tenir la main du frère ; elle gênait les porteurs et se heurtait aux passants. Annette lui prit le bras et l'emboîta sous le sien. Aux oscillations du brancard, elle sentait ces doigts qui se crispaient, et quand les porteurs déposaient, un instant, leur charge, la femme s'agenouillait auprès, sur le trottoir ; elle pas-

sait ses mains sur le visage du frère, avec un flot de paroles rudes et caressantes, où se mêlaient au français des mots flamands.

On atteignit la maison. Annette les installa dans sa salle à manger. La famille Bernardin prêta le lit d'un fils. On fit une autre couchette, sur le plancher, avec le matelas d'Annette. Le malade n'avait pas repris connaissance ; il fut déshabillé ; un médecin, demandé. Avant qu'il arrivât, la sœur, qui refusait de se reposer, s'affaissa terrassée ; et, pour quinze heures entières, le sommeil l'engloutit.

Ce fut Annette qui veilla.

Ses regards se portaient de l'un à l'autre masques : l'un, creux et creusé, comme si on le voyait se vider de sa vie ; — l'autre, violent, tuméfié, la bouche grande ouverte, qui respirait de la gorge ; il en sortait, par coups de vent, des mots incohérents. Annette s'assoupissait, dans le silence de la nuit, gardant ces deux sommeils : le sommeil de la mort, et celui de la folie. Et elle tressaillait, se demandant pourquoi elle venait d'introduire sous le toit de la maison une torche hallucinée.

D'un appartement à l'autre, avant cette heure, les relations étaient nulles. Tout au plus savait-on les noms de ses voisins immédiats. Les premières semaines de guerre rapprochèrent les distances. Ces petites provinces, entr'ouvrant leurs barrières d'octroi, s'allièrent en la nation commune. Leurs espoirs et leurs craintes se trouvaient, pour une fois, confondus. On ne passait plus sans se voir, quand on se frôlait dans l'escalier. On apprenait à se regarder en face, et on se découvrait. Quelques mots s'échangèrent. L'individualisme ombrageux n'opposait plus sa réserve d'amour-propre aux questions soucieuses ; on partageait ses nouvelles de ceux qui étaient partis, et de la grande parente menacée, la patrie. Aux heures d'attente du courrier, un petit groupe se formait, au bas de l'escalier ; les inquiétudes isolées se réchauffaient dans la confiance mutuelle. L'esprit complaisant, qui sait aussi bien se créer qu'oublier

à propos ses préjugés, tacitement laissait tomber, pour un temps, ceux dont la grille lui avait servi à parquer les voisins. — M. Girerd faisait maintenant société avec M. Bernardin. Et Mesdames Bernardin, pieuses personnes, aimables mais timorées, répondaient aux avances d'Annette, avec un sourire obligeant : elles avaient décidé de ne plus se rappeler — jusqu'à nouvel ordre — leurs doutes à l'égard de la voisine énigmatique et de sa maternité, peut-être, irrégulière... On n'était pas devenus plus proches, ni plus tolérants ; on n'acceptait rien de plus, aujourd'hui qu'hier. Mais ce qu'on n'acceptait point, on feignait de l'ignorer.

Seule, la petite M^{me} Chardonnet s'enfermait dans sa peine ; et elle se refusait à voir le regard affectueux de Lydia Murisier, qui lisait son tourment et offrait d'y mêler le sien, avec son espérance.

Ils étaient tous, du haut en bas, les passagers du même bateau ; et le typhon venait. Le danger les égalisait... Que la terre tout entière n'est-elle menacée ! (Elle le sera)... On verrait tous les peuples, enfin, contre la Nature, devenir l'humanité !... Mais il faut deux conditions : l'une, qu'à aucun la chance ne soit ouverte d'échapper sans les autres ; — la seconde, qu'à tous une chance demeure d'échapper au danger : car s'il n'en était plus, l'homme abdiquerait. — Ces conditions ne

sont jamais réunies longtemps. Elles l'étaient, en ce temps.

La grande ruée allemande venait battre presque aux portes de Paris. Le gouvernement avait décampé. Tous ceux de la maison exprimaient leur mépris indigné pour la fuite à Bordeaux. Sylvie était enragée. Elle rappelait ses grand-mères, quand le roi Louis avait pris la poudre d'escampette. Il n'eût pas fait bon tomber sous ses ciseaux, pour nos héros du Château-Margaux ! Mais ce serait une dette à régler plus tard. On avait des soucis plus urgents. Tante et neveu, Marc et Sylvie, bêchaient, brouettaient, aux travaux de terrassement, que Gallieni ordonnait, pour occuper la fièvre de Paris. Point de panique. On attendait, escomptant le mieux, prêts au pire. Marc caressait dans sa poche son fameux revolver ; il était bien capable d'espérer l'entrée des Allemands à Paris, pour l'essayer. Annette, aux mains brûlantes, tranquille en apparence, ne s'est mieux portée jamais ; elle sait ce que risquent elle et son fils, enfin !... Elle est soulagée. — Les autres sentent de même. Les angoisses des parents sont adoucies par la pensée qu'ils sont associés, un peu, aux dangers de leurs fils.

Lydia Murisier vient lire, chez Annette, les lettres de son fiancé. Les deux femmes se sont attirées, avant de s'être parlé. Annette a perçu

le chant secret de source dans la prairie. Et Lydia a lu dans le sourire attendri de la grande sœur qu'elle a la clef de cette musique, — elle seule dans la maison. Il lui est doux qu'on l'entende. Mais de ce chant du cœur, elles ne se disent rien. C'est défendu, dans ce bruit d'armes, d'écouter trop la mélodie des jours de paix, la flûte qui pleure le bonheur. Lydia lit les lettres de l'aimé, qui parle du devoir exalté des soldats de la Civilisation. Le jeune stoïque l'associe à son rayonnement glacé. L'amoureuse Lydia s'y baigne, avec une joie frissonnante. La chaleur de son sein fait fondre la neige des idées. Elle est encore enfant ; l'austère sacrifice se dore d'illusion ; l'héroïsme est, pour elle, encore à demi un jeu. Elle le sait dangereux, mais elle croit, elle veut croire à la protection d'un dieu — de son dieu — qui veille sur son amour. (Son dieu et son amour n'ont-ils pas même visage ?) Elle paraît confiante, heureuse, et elle rit de son bon rire de gorge, comme font les enfants. Et puis, soudain, elle pleure, et ne veut pas dire pourquoi. Et Annette a pitié. Elle la voit qui s'exalte avec des pensées qu'elle récite, ardemment, tout d'un trait, — jusqu'à ce qu'elle butte, en hésitant... (Ne s'est-elle pas trompée sur un mot ? Elle s'excuse du regard, avec un sourire confus et char-

mant). Et Annette aurait envie de la prendre dans ses bras et de lui dire :

— Petite fille, ce que tu dis n'est pas de toi. Appuie ton front contre ma bouche ! Quand tu te tais, j'entends ton cœur...

Mais il n'est pas bon qu'elle l'entende. Elle a raison. Qu'elle récite les mots appris, qui font l'oubli ! Les idées endorment le cœur.

Toute la maison en est grisée. L'exaltation atteint son faite, pendant les jours — les cinq jours — que se déchaîne la bataille des nations. Les instincts naturels de défense, d'entr'aide, de gloire, de sacrifice, prennent l'essor... Et c'est le jour, où, sur la place Notre-Dame, la foule implore la Pucelle. Et d'une galerie de la basilique, le cardinal jette au dehors le mot :

— Victoire !

Et tout s'arrête. L'essor se brise. L'âme retombe.

Depuis octobre, l'action piétine. Le danger suprême est passé. L'épine est pour longtemps enfoncée dans la chair, qui s'envenime. Il faut s'organiser pour vivre ainsi, des ans. Mais qui pourrait, d'un cœur ferme, envisager ces ans ? On se ment. On nous ment. Pour maintenir l'exaltation, on a recours aux moyens factices : la « gniole » de la presse, — ses leurres et ses atrocités. (Elles sont bien siennes : elle les accueille, elle les invente, avec une joie de cannibale.) Et le public, comme un ivrogne, est secoué, dans sa torpeur, par des sursauts de haine rouge.

La maison cuit dans son jus, de souffrance, d'irritation, d'impatience, d'ennui. L'hiver se traîne. La morbide fermentation des âmes apparaît, à la morne lumière.

Les deux réfugiés du Nord, Apolline et Alexis Quiercy, étaient restés chez Annette. Elle les

avait recueillis, pour quelques semaines, jusqu'à ce que le frère fût rétabli et qu'ils eussent trouvé un autre logement et un emploi. Mais ils n'en cherchaient pas. Ils estimaient naturel d'être recueillis chez Annette. Et ils ne se gênaient point. Ce qu'elle pouvait dépenser, ce n'était pas à eux de le compter ! Ils se regardaient comme des victimes, envers qui le reste de la France avait des dettes. Il arriva qu'Apolline se plaignît du logement : dans la salle à manger ils étaient à l'étroit. Elle n'allait pas jusqu'à réclamer à Annette sa chambre ; mais si on la lui eût donnée, elle eût tout juste dit : « Merci ! » Marc était exaspéré. Il avait pour cette femme une répulsion, qui le fascinait.

Hôtes étranges. Alexis passait une partie de ses journées, étendu. Apolline ne sortait guère ; et il n'était pas facile de les décider à aérer. Ils restaient enfermés, sans bouger. Alexis était de nature torpide ; et, de sa chasse à courre du mois d'août, il demeurait fourbu. Il avait les cheveux blonds, plantés bas et frisés, le front étroit et bombé, les yeux petits, bleus vagues, les lèvres gonflées, la bouche ouverte pour respirer. Il ressemblait à sa sœur ; mais elle était le mâle. Il parlait peu, s'absorbait dans une songerie vitreuse, ou broutait le rosaire, en tripotant un chapelet. Les prières sont un berceau, où se

balance l'esprit qui somnole. Le frère et la sœur étaient dévots, à leur façon. Dieu était à eux : ils y campaient, comme chez Annette : c'était aux autres de déloger. Inerte, mais tenace, Alexis s'incrustait. Il laissait le mouvement à Apolline.

Cette fille, en qui dormait une brutale énergie, la tenait étouffée, des heures, assise et courbée sur des travaux d'aiguille, où ses doigts impatients couraient avec justesse. Et tout à coup, elle jetait l'ouvrage à la volée, se levait, piétinait ; elle se mettait à marcher, marchait, marchait en rond, dans l'étroit espace entre le lit et la fenêtre ; elle s'arrêtait, pour montrer le poing à un ennemi absent ; elle parlait de lui crever les yeux avec ses ongles ; et elle parlait, parlait, d'une voix qui geignait, grondait, menaçait, rabâchait. A la fin, brusquement, elle se jetait sur le lit de son frère, et elle l'étreignait, avec un torrent de paroles passionnées. Il y mêlait les siennes, dolentes et monotones. Enfin, enfin ! se faisait le silence. La mort semblait dans la chambre...

Un pareil voisinage n'était pas reposant. Mais on n'osait pas trop se plaindre : on les plaignait ; il fallait tâcher d'être patients les uns pour les autres. Chacun souffrait. Ils avaient eu plus que leur part : avant de fuir, ils avaient vu brûler la maison avec la mère infirme, et fusiller le vieux domestique ; on comprenait que leur

esprit en restât ébranlé. Annette, indemne d'épreuves, se croyait tenue de supporter cette lourde présence. De tous elle était la seule avec qui Apolline consentit à frayer. Les rapports n'allaient pas loin. Cette nature déréglée passait sans transition de l'hostilité maussade à l'ébauche de sympathie, pour retomber au même point. A ces rares moments où elle se rapprochait, on eût dit qu'elle sentait dans la nature d'Annette quelques traits de parenté. Ce n'étaient point ceux qu'Annette avait plaisir à reconnaître ; elle en était gênée. Quand le rideau retombait entre elles, elle avait un soulagement. Mais ces contacts étaient rares ; Apolline, plus souvent, égoïste, s'enfonçait dans le marais de son âme trouble et violente. Une odeur de fièvre en montait. Le jeune chien en arrêt, Marc, l'avait humée avec dégoût, avec attrait. Il la haïssait et il l'épiait. Et cette atmosphère de passion méphitique pesait, les nuits sans sommeil, sur Annette.

On eût dit que, dessous les portes, filtrât, le long de l'escalier, une influence paludéenne. Sur le même palier, porte à porte avec Annette, Clarisse, enfermée, grelottait. Elle refusait de voir personne. Elle en voulait au monde entier. Il faisait froid et nuit en elle. Tout son sang était — semblait — arrêté. Elle se sentait comme une

écorce d'arbre gelé, qui devient pierre. A peine si remontait, par bouffées, le chaud, quand arrivaient les nouvelles de celui qui était parti. Elle les lisait, les yeux secs, le cœur figé : il lui avait volé, en la quittant, le soleil des nuits. Après avoir lu, elle froissait le papier et le gardait en boule dans son poing. Cependant, elle lui répondait une lettre brève et incolore, où rien ne perçait de ce qu'elle souffrait ni de ce qu'elle aurait voulu faire souffrir. Elle ne dissimulait point ; elle était de celles pour qui écrire ne semble fait que pour parler de ce qui est autour, — rien de ce qui est au fond ; — de ce qu'on fait, — rien de ce qu'on pense, rien de ce qu'on est. A elle-même, elle n'en parlait point. Pour converser avec son cœur, il faut sentir battre son cœur. Son cœur était crispé sous le gel. La souffrance même était raide. Et comme une barre, la rancune.

Mais, au printemps, la glace fondit. Un jour, Marc l'entendit rire. Elle allait et venait dans la chambre ; et se mirait. On la rencontra dans l'escalier. Elle sortait tard. Elle était mise avec goût : fille de Paris, elle avait l'instinct de la toilette ; la ligne de son corps gracile et ses mouvements étaient souples, comme d'une chatte : elle en avait le feu qui dort, et la froideur dans les yeux. Elle passait sans bruit ; elle évitait de s'arrêter ; elle saluait, d'un signe de tête ; si on lui parlait, elle

répondait avec réserve un mot poli, et s'éloignait ; elle entendait ne rien partager du mien, du tien :

— « Je vais mon chemin, allez le vôtre !... »

Elle était comme une étrangère. — On pardonne tout, plutôt que le refus de manger au même plat. La jeune femme fut cernée par la malveillance des pensées. Elle ne s'en soucia. Et l'on avait trop à faire que de surveiller ses pas. Un seul guettait ses rentrées dans la nuit ; et son imagination travaillait : — Marc. Lui toujours... Il est bien entouré ! A droite, à gauche de son lit, ces vierges folles. Leur corps qui brûle... Un vent de luxure souffle sur Paris. La luxure est sœur de la haine.

La haine peut être chaste, aussi. Elle était associée, chez la famille Bernardin, à l'Homme de Douleur. La « *Prière pour la Paix* », que le Saint-Père adressait à la chrétienté, était chamberée par l'État et par le clergé. Les deux compères étaient d'accord : il y avait urgence à tamiser la voix du Très-Haut. Les fidèles étaient en révolte. Le sang gallican bouillait dans les veines. Bernardin père, pieux, mais fougueux, fulminait contre le pape étranger. Heureusement, on avait en France de saints hommes pour camoufler le Verbe...

— « Saint-Père, Votre Sainteté nous enjoint

de prier pour la paix... Fort bien ! Nous allons l'expliquer... Votre volonté soit faite, — pourvu qu'elle soit la nôtre !... La paix, la paix, mes frères... »

— « La paix, c'est la victoire », répète docilement, après le cardinal-archevêque, la voûte de Notre-Dame.

Et les lambris dorés de la Madeleine :

— « La paix, Seigneur, la vraie, la vôtre — c'est-à-dire la nôtre — mais non pas l'autre, celle de l'ennemi que nous voulons tuer !... »

Il ne s'agit que de « définir !... »

A ce compte, les consciences chrétiennes se rasurent. La famille Bernardin se déclare bien satisfaite du pape et de ses bergers. Chez le vieux magistrat se mêle curieusement à l'édification la joie malicieuse d'avoir interprété, au rebours du vrai sens, un texte de la loi. Le front baissé devant l'autel, les yeux dévots, obstinés, un rire furtif vient de passer dans sa barbe rude...

— « Ça été du beau travail... *Fiat voluntas tua* !... Saint-Père, vous êtes joué... »

Et le père Sertillanges faisait pleurer d'extase les pauvres femmes qui voyaient le Christ « poilu », avec leurs fils, dans la tranchée de Gethsemani. Par une épouvantable transfiguration, le champ de carnage apparaissait aux yeux rougis, aux cœurs affolés, comme l'autel où, dans le calice de boue

et d'or, de la douleur et de la gloire, le sacrifice du sang divin est célébré.

Et la première qui le but, jusqu'à l'ivresse du désespoir, fut la jeune bouche, faite pour baiser, de Lydia Murisier.

Le bien-aimé était tombé. Dès les premiers jours de septembre. On fut longtemps à l'ignorer. Dans la confusion de ces troupeaux entre-choqués, qui fonçaient, reculaient, renfonçaient, tête baissée, le mur de chair, qui piétinaient la chair des morts, le temps manquait pour faire le compte. Lydia, confiante, lisait encore les lettres du vivant, lorsqu'avait disparu déjà, depuis quinze jours, toute trace de sa substance. La patrie était sauvée ; on ne pouvait imaginer que les sauveurs ne le fussent point. — En octobre, l'arrêt de mort tomba sur la maison. Sa cruauté ne laissait aucun doute. Le récit d'un compagnon disait le jour, l'heure et la place. L'arrêt tomba. Dans la maison, rien ne parut changé. M. Girerd s'était verrouillé. Sans le concierge qui savait tout, nul n'aurait su. Lydia avait passé comme une ombre ; elle était venue chez son beau-père ; elle habitait maintenant avec lui. Mais le logement semblait désert. On n'entendait aucun bruit. Annette longeait la porte, — descendant l'escalier. Le silence l'étreignait ; elle n'osait le rompre...

Elle frappa ; après une attente, Lydia ouvrit. Dans l'ombre du couloir on ne voyait pas ses traits. Les deux femmes, sans un mot, s'embrassèrent. Lydia pleurait en silence. Annette, sur sa joue, sentait couler l'eau des paupières brûlantes. Lydia la prit par la main et la mena dans sa chambre. C'était six heures du soir, on n'était éclairé que par la lumière d'une autre chambre. M. Girerd devait être là ; mais on n'entendait pas remuer. Annette et Lydia s'assirent ; elles se tenaient les mains, et parlaient à voix basse : Lydia dit :

— Je pars ce soir.

— Où allez-vous ?

— Je vais le retrouver.

Annette n'osait questionner.

— Où ?

— Où dort mon bien-aimé.

— Comment ?

— Oui, le lieu du combat est aujourd'hui dégagé.

— Mais comment pourrez-vous, parmi tous ces milliers ?...

— C'est lui qui m'indiquera. Je sais que je le retrouverai.

Annette eût voulu crier :

— N'allez pas ! N'allez pas !... Il est vivant en vous. N'allez pas le chercher, dans l'odeur des charniers !

Mais elle comprenait que Lydia n'était plus libre : Annette touchait ses mains, mais c'était le mort qui les tenait. Elle dit :

— Ma pauvre petite, est-ce que je ne pourrais pas vous accompagner ?

Lydia dit :

— Merci.

Et, montrant la porte éclairée :

— Mon père vient avec moi.

Elles se dirent adieu.

Le soir, Annette entendit descendre dans l'escalier le pas sans poids, le pas accablé, des deux partants.

Dix jours après, ils rentrèrent, discrètement, comme ils étaient sortis. Annette l'ignorait, lorsqu'entendant sonner, elle ouvrit, et qu'au seuil de la porte elle vit Lydia en deuil et son sourire navré. Il lui sembla voir Eurydice, qui revient sans Orphée. Elle l'étreignit et l'emporta presque dans sa chambre. Elle s'enferma. La petite fiancée avait hâte de raconter son voyage au pays des morts. Elle ne pleurait pas ; il y avait dans ses yeux une joie exaltée ; mais c'était encore plus déchirant. Elle murmurait :

— Je l'ai trouvé... Il m'a guidée... Nous errions dans les champs ruinés, parmi les tombes. Nous étions las et découragés... En arrivant près

d'un petit bois, c'était comme s'il m'avait dit : « Viens !... » Un petit bois de chênes nains... Il était plein de linges ensanglantés, de lettres et de loques... Un régiment y avait été cerné... J'allais. J'étais menée. Père disait : « A quoi bon ? C'est assez. Revenez ! » — Au pied d'un chêne, à l'écart, je me suis baissée, j'ai ramassé dans la mousse un chiffon de papier, j'ai regardé... Ma lettre ! La dernière qu'il ait ouverte !... Et son sang était dessus... J'ai baisé l'herbe, je m'y suis couchée, à la place où il s'était étendu ; c'était notre lit ; j'étais heureuse ; j'aurais voulu y dormir toujours. L'air était rempli d'héroïsme...

Elle avait un sourire d'extase désolée. Annette n'osait plus la regarder...

M. Girerd paraissait pétrifié. Inflexible, il avait repris son métier. Il ne causait avec personne. Mais, dans son cours, dans ses discours, dans des articles véhéments, il prêchait la croisade implacable, il s'acharnait, il tuait l'âme de l'ennemi, il la souffletait, il la retranchait de l'humanité. Dans la maison, chacun le saluait, mais l'évitait : son regard, quand il passait, semblait un blâme pour ceux qui vivaient encore. Ils se sentaient coupables envers lui. Et leur instinct, pour se trouver un bouc émissaire, ramassait en faisceau l'accusation diffuse et s'accordait pour en diriger

le coup vers l'homme de là-haut, — celui qui n'était pas parti.

Clapier (Joséphin), le cardiaque... Un mal de tire-au-flanc ! Le cœur d'un vrai Français est toujours assez bon pour mourir, en se battant... Mais il était de ces gens qui avaient attiré sur nous la guerre et l'invasion : — les pacifistes !...

Un garçon distingué, timide, bon écrivain, qui n'eût demandé qu'à vivre en paix, avec sa plume et ses bouquins. Chaque fois qu'il se penchait sur la cage de l'escalier, il respirait l'odeur du soupçon qui montait. Sur son passage, les portes s'entr'ouvraient, pour l'observer. Mais on feignait de ne pas voir, quand il saluait. Brochon, dans sa loge tapi, regardait d'un autre côté ; mais dans la rue, une fois sorti, Clapier trouvait Brochon qui suivait, à trente pas derrière son dos. Et, sur le palier de son étage, il lisait l'insulte goguenarde dans les yeux des femmes d'ouvriers...

Il en inventait plus de la moitié. Inventer, c'était son métier. Il avait l'imagination qui bourdonnait, comme un verre de bec Auer. Il s'affola. Il vivait seul ; et l'esthétisme ne suffit pas pour supporter longtemps l'isolement de la pensée. Il y faut un caractère. Cette denrée ne se trouve pas au fond de l'encrier. Encore que les beaux mots engagent à se bien tenir. Mais si l'on se tient

mal, les beaux mots engagent à mentir. Ils n'eurent pas trop de peine à adapter Clapier et son pacifisme à la tâche virile qu'exigeait d'eux le souffle féroce de la maison. Il s'enrôla dans la censure. Il fut officier décacheteur. Il n'était pas mauvais garçon. Il ne voulait de mal à personne. Mais comme les faibles, quand ils dévient, vont toujours plus loin que les forts, il fit du zèle, il exagéra. Il dénonça les menées du pacifisme. Il n'avait de cesse qu'il n'obligeât ses anciens compagnons à venir, comme lui, à Canossa. Un renégat est affamé de renier en compagnie. Malheur à qui lui résista ! Le bon garçon aux mains molles sentait lui pousser, au bout des doigts, les griffes de l'État. Son cœur poussif eut des battements du grand Corneille. Il fut Romain. Il était prêt à immoler — s'il en eût eu — les siens.

A ce prix, il conquiert les faveurs de Brochon. Mais il ne comprit jamais pourquoi de bons patriotes, comme Annette, quand elle le voit désormais, lui tournent le dos.

Annette était troublée. Elle avait perdu sa sûreté du début. A mesure que les jours, les mois passaient, le malaise s'accroissait. Elle avait peu de travail, trop de temps pour penser. Et elle percevait autour d'elle l'Esprit monstrueux, qui prenait possession de ces êtres, — des plus grossiers, des plus charmants. Tout était anormal, les vices et les vertus. L'amour exalté, l'héroïsme et la peur, la foi et l'égoïsme, et le total sacrifice, sentaient la maladie. Et la maladie gagnait, elle ne laissait personne indemne.

Annette en était d'autant plus impressionnée qu'elle n'attribuait pas au mal une cause accidentelle : elle ne songeait pas à inculper les volontés, les intrigues, les responsabilités ; elle ne connaissait pas *cette* guerre ; elle connaissait *la* guerre. Elle était à l'écart de ses combats, de ses conseils ; elle ne voyait pas la face de la Bête ; elle recevait au visage son souffle empoisonné. Plus que jamais la guerre lui apparaissait comme un fait

de nature — (la décomposition est naturelle, au même titre que l'intégration organique), — mais un fait pathologique, une peste de l'âme. Au lieu qu'on n'a point l'habitude d'étaler ses maladies, on exposait celle-ci, comme le Saint-Sacrement ; on la parait d'idéal et de Dieux, comme on pare de fleurs et d'or en papier la viande de boucher. Pas une de ces pensées, même des plus sincères, n'était pure de mensonge et de servilité envers le monstre, dont la lèpre les rongait. Annette en reconnaissait chez elle-même les symptômes. Elle aussi brûlait de ces passions de meurtre et d'immolation, — de tout ce que n'avouent point le cœur et les sens, et qu'auréole l'esprit, qui ment. Ses nuits étaient livrées à la vie lourde et criminelle des rêves.

Mais Annette, peut-être, s'il ne s'était agi que d'elle, n'aurait point réagi contre l'empoisonnement. Cet état lui était commun avec tous. Elle y avait part, comme aux dangers. Pourquoi l'eût-elle repoussé ? Elle l'eût subi, avec hauteur, avec dégoût, en s'interdisant seulement de se farder. Elle l'eût subi, si elle n'en eût vu les effets terrifiants sur celui qui lui était précieux, plus que la lumière de ses yeux.

Marc était atteint. Beaucoup plus que les grands, car sa chair était plus tendre. Rien ne lui

échappait de tout ce qui se passait, dans la maison et au dehors. Ses yeux et ses oreilles, son flair, son corps entier, pareil à une caisse de résonance, captaient les ondes nerveuses, qui rayonnaient de ces âmes chargées d'électricité. Il avait un instinct inquiétant, plus mûr que son intelligence, qui subodorait les drames troubles de la conscience.

Longtemps avant les autres, il avait lu sous la nuée fuligineuse, le destin de ses deux voisins, le frère et la sœur, — lu sans comprendre, mais lu au fond. Longtemps avant sa mère, il avait saisi la métamorphose qui s'opérait en Clarisse Char-donnet. Annette en restait encore au désespoir de la délaissée, quand il voyait la mue et le nouveau plumage. Il l'épiait à travers la cloison. Quand elle sortait, il était là, dans l'escalier, pour respirer son sillage musqué. Les moindres transformations dans sa mise et ses façons étaient enregistrées. Il eût été le mari ou l'amant, qu'il n'en eût pas été plus occupé. Ce n'était pas qu'il l'aimât. Mais une curiosité l'enfiévrant, qui n'était pas innocente. Ces âmes, ces corps de femmes... Voir ce qu'il y a dedans !... Il la devinait coupable, avant qu'elle ne le fût. Elle n'en était que plus attrayante. Il eût voulu la suivre — non ! — être en elle — Qu'est-ce qui se passe sous ce sein ?... Goûter ses désirs, ses tressaillements secrets, ses pensées défendues... Ses sens n'étaient encore qu'à

demi décidés... Garçon, ou fille ?... Et l'on ne sait pas encore si l'on voudrait la fille, pour l'être, ou pour la posséder.

Il rentrait, un soir, assez tard, avec sa mère. Il vit — il crut voir — dans la rue mal éclairée, les prunelles brillantes... Clarisse passait, escortée. Il eut un :

— Ah !

de surprise, et il baissa les yeux, par une pudeur bizarre, afin qu'elle ne pût savoir qu'il l'avait vue. Annette, qui avait entendu son exclamation, lui demanda pourquoi. Il se hâta de détourner l'attention. Il lui semblait qu'il eût le devoir de protéger Clarisse. Mais après, il se reprocha de n'avoir pas bien regardé. Était-ce elle ? Il n'était plus sûr. Il la dévorait... Elle ? Non. La femme inconnue.

Cette obsession gonflait ses nuits. Elle ruisseauait de cette maison, de l'atmosphère de cette ville en guerre, comme une terre en chaleur, sous le couvercle d'un ciel d'orage, chauffé à blanc. L'attente, l'inquiétude, l'ennui, le deuil, la mort, allumaient le désir. Clarisse n'était pas la seule de ces âmes possédées.

La fille de Perret ne rentre plus au logis ; le père n'est plus là pour veiller aux braconniers ; et, le gibier levé, la mère n'a rien su de mieux que crier et jeter la fille à la porte. Et de cela,

non plus, Marc n'a rien perdu. — Elle s'appelle Marceline. C'est presque comme si c'était lui... La gamine effrontée, avec son œil rieur qui regarde en dessous, ses paupières chiffonnées, son nez relevé du bout, son petit menton gras, ses lèvres d'aegipan qui avancent, aiguisées en bec d'anche !... Il voudrait bien en jouer ; mais la seule pensée de leur contact sur les siennes fait courir un frisson, de ses genoux aux épaules. Quand ils se rencontrent dans l'escalier, elle l'appelle par son prénom, et elle le dévisage, afin de le troubler. Et lui, qui se fait hardi, pour cacher son émoi, il l'appelle Perrette. Elle rit. Ils échangent des regards complices.

Peltier n'a pas de fille. Mais son honneur — s'il le met là — n'est pas moins écorné. Sa femme, belle commère, gaillarde et avisée, chausse des bas de soie et des bottines à vingt crans de lacets. Elle les a gagnés ; elle travaille à l'usine ; mais ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour... Que voici un proverbe bien fait pour ces temps guerriers ! Il est bon patriote. M^{me} Peltier aussi. Elle ne trompè son mari qu'avec des Alliés. Est-ce lui faire tort ? C'est combattre avec lui. Elle le dit, et elle rit. Cette verte Gauloise n'est sa dupe qu'à moitié. Mais, mon Dieu ! son pauvre homme ne s'en porte pas plus mal, si elle s'en porte mieux... Tant pis pour les absents ! Et

tant pis pour ce qui fut et pour ce qui viendra ! Le présent a grand « gousier ». Il prend tout, il veut tout, il est tout. — Il est *rien*. C'est le gouffre.

Marc y roule. Fou, qui s'inquiète de l'avenir ! L'avenir, il n'y en aura peut-être pas. Si tu comptes sur lui, tu seras volé. Prends ! Sers-toi sur-le-champ, n'attends pas qu'on te serve ! Tu as des dents, des mains, des yeux, un corps merveilleux, qui est plein d'yeux, comme la queue d'un paon, — qui prend la vie par tous les pores. Prends et prends !... Aime et connais, jouis et hais !...

Il courait dans Paris, manquait ses classes, févreux, curieux, désorbité. La guerre, la femme, l'ennemi, le désir, — Protée de flamme aux mille langues, que de boissons enivrantes à laper — jusqu'à l'écoeurement ! Que de sujets pour s'exalter — jusqu'à l'heure de retomber accablé, usé, pour la vie !... Il était bien difficile de surveiller le poulain lâché. Chacun était en proie à ses pensées. Annette fut longtemps avant de se méfier. Dans son malaise qui grandissait, elle ne pouvait rester, les mains oisives. Elle n'avait plus de leçons pour s'occuper. Austèrement, les familles bourgeoises économisaient sur leur budget, en supprimant le gagne-pain des institutrices, — ces inutiles ! Annette prit, quelques semaines, un service de nuit, en suppléance, dans une ambulance de Paris.

Marc en profita. Il décampa, rôda, le cœur battant, flairant, plus occupé de voir que de goûter, trop inexpérimenté pour oser, trop orgueilleux pour s'exposer à être moqué, en trahissant son ignorance, — sans s'arrêter, les jambes lasses, la bouche sèche, le feu dans les paumes, allant, venant et revenant, tournant autour... Il n'aurait pas tardé à être happé si, pour sa chance, dès la seconde nuit qu'il battait les fourrés, dans un bar équivoque, parmi une société qui n'était point pour lui, une main, une petite main ferme ne lui eût agrippé l'épaule ; et une voix mi-fâchée, mi-rieuse, lui dit :

— Mais qu'est-ce que tu fiches ici ?

Sylvie, sa tante... Mais elle, qu'y faisait-elle ? Comme il ne manquait pas d'aplomb, il le lui demanda :

— Et toi ?

Elle éclata de rire, l'appela : « Galopin ! » et, lui emprisonnant le bras sous son aisselle, elle lui dit :

— Tu me fais perdre ma soirée. Mais le devoir avant tout ! Je te tiens, je te ramène.

Il protesta en vain. Toutefois, elle consentit à le promener un peu, avant de rentrer. Tante et neveu, bec à bec, se décochèrent des sarcasmes. Elle comprenait bien que le jeune animal eût envie de courir, mais elle avait assez de bon sens pour savoir les dangers d'une précoce liberté...

— Est-ce que tu crois que tu es à toi, petit veau de lait, que tu peux disposer de toi ? Halte-là ! Tu es notre bien. Tu appartiens à ta mère. Objet de musée. A mettre sous clef.

Elle bouffonnait, en le grondant. Et lui, de révolte, il piaffait. Pas libre, lui ? Pourquoi donc elle ?

— Parce que je suis mariée, mon bel ami !

Cette audace lui coupa le fil. Elle le regardait, ironique. Il voulut se fâcher, et il rit :

— C'est bon, je suis pris ! Mais toi aussi, je t'ai prise.

Elle rit. Ils étaient de moitié dans le délit. Du doigt, de l'œil, ils se menacèrent. Elle le ramena au logis. Mais elle ne le trahit point à Annette. Elle se méfiait de l'austérité de sa sœur aînée et de son sérieux. Au fond de soi, elle pensait :

— On n'empêche pas le ruisseau de rouler. Posez une pierre devant : il n'en saute que mieux.

Et brusquement, Annette ouvrit les yeux. Elle vit qu'il ne faisait pas bon laisser le petit seul, au nid. Elle renonça à son emploi. Le dégoût l'avait prise, de cette ruée de femmes vers l'homme blessé, l'amour qui se mêle à la pitié, l'amour dans le sang, l'amour du sang !...

— Ne fais point la fière ! Tu l'as senti...

De toutes les hypocrisies, la plus fauve. La

bête humaine civilisée assaisonne ses instincts féroces d'une odeur de mensonge. Elle la respira dans son petit. Il la portait dans ses vêtements, dans ses cheveux, dans le duvet tendre de son corps... Que l'odeur de mort n'eût pas le temps de l'imbiber jusqu'au cœur !

Ce n'était pas seulement ce trouble éveil de la puberté qui l'effarait, cet assaut des sens, cet égarement de petit faune, qu'il ne pouvait dissimuler. Une mère qui connaît la vie attend cette heure ; et si elle ne la voit pas venir sans émoi, elle ne s'étonne pas ; elle veille en silence et attend — avec tristesse, avec orgueil, avec pitié — elle attend que le jeune mâle ait franchi l'épreuve nécessaire, qui brise la gaîne et qui achève de le séparer du corps maternel. Mais cette heure qui, dans les temps calmes, peut sonner comme un bel *angélus* de midi dans la campagne, par un jour d'avril amoureux, — avait de rauques battements dans la tempête de ces peuples délirants.

Un soir, lasse du labeur et des courses d'un jour, Annette s'était assise au Luxembourg. Son fils vint à passer, avec des compagnons de lycée. Ils s'arrêtèrent pour discuter, au milieu d'une allée. Un bouquet d'arbres les séparait du banc d'où Annette, invisible, assistait. Elle entendit son fils, sa voix ardente et railleuse qui

célébraient les temps proches, où l'on rendrait à la Bochie deux yeux pour un, et pour une dent, toute la gueule. Ces gamins reniflaient d'avance la curée, la sueur et le sang de la bête éventrée ; ils jouaient les hommes forts, sans scrupules inutiles, sans faiblesses. Marc, fanfaron de crimes, disait :

— Les Boches ont violé, égorgé, brûlé : ils ont bien fait ! Nous ferons mieux. La guerre est la guerre. Ce sera la fête. Naturellement, dans nos journaux, nous parlerons pour les idiots, de la civilisation. Nous civiliserons.

On l'approuvait. Il était fier de son succès. Ils n'en finissaient pas de se poulécher de leurs exploits, « des femmes, des filles qu'ils féconderaient — (ça, c'est dommage !) — du noble sperme des Français ! »... Ces polissons ne savaient pas ce qu'ils disaient. Ils étaient hommes. Les hommes non plus ne savent pas le mal qu'ils font. Mais ils le font.

Annette fut souffletée. L'outrage qui jaillissait de la bouche rieuse de son gamin, elle le reçut au cœur — au ventre... « *Feri ventrem !..* » — Voilà celui qu'elle avait engendré ! Ce louveteau ! « Il ne savait pas... » Quand il saurait, ne serait-il point pire ?... Comment l'arracher à l'appel immonde de la Forêt ?

Et un autre jour, elle l'entendit, cette fois, en

face, qui se divertissait sans pudeur de ces maquilleurs de la paix et de la guerre, des hommes de Dieu et du Droit. Ses yeux aigus n'avaient rien perdu de l'héroïque hypocrisie des Girerd et des Bernardin, qui, pour gagner la partie engagée, trichaient avec la Croix et avec l'Idée. Il n'y avait jamais cru ; il ne croyait à rien (pour l'instant !) Ces enfants avaient pris l'écoeurement des mots, des mots, que remuaient les grandes bouches, les langues pâteuses de leurs aînés : la Justice et la République, le bon Dieu, des mots, des mots... clercs ou laïcs, de la même farine...

— ...*Ah ! le bon billet !...* On ne me le « fait » pas !...

Au lieu de s'en indigner, Marc riait aux éclats. Il trouvait la bouffonnerie bonne, il était de jeu. L'idéalisme et la religion sont excellents comme poudre aux yeux, gaz asphyxiants. Le plus fort est le plus fourbe...

— Vivent nous ! Nous ne manquons pas de prédicateurs et de professeurs, de charlatans de l'Église, de la presse, du Parlement !... Fait beau mentir « pour Dieu, pour le czar, pour la Patrie ! » (*Michel Strogoff*). De toutes les inventions de l'homme, la plus belle, c'est les bons Dieux !...

Ce Machiavel de collège étalait avec forfanterie son cynisme qui s'amusait. Annette s'indigna

Garder le calme eût valu mieux. Mais il touchait au plus sensible. Elle s'emporta, cria :

— Assez !

Marc s'étonna :

— Pourquoi ?

— On ne joue pas avec ces choses-là !

L'autre, narquois :

— On ne fait que ça !

— On meurt pour ça !

— Ah ! j'oubliais que tu es du temps où on les gobait. Je te demande pardon.

— Je ne te le donne pas, dit Annette, dont la violence montait. Cesse tes ironies !

— C'est ma façon d'être sérieux, dit Marc.

Il avait le regard mauvais, un sourire pincé au coin des lèvres. Il continua :

— Et je te ferai observer que je rends hommage à ces *choses-là*.

(Il soulignait.)

— C'est ce que je ne te pardonne pas, dit Annette. Ces *choses*, leur Dieu, leur foi, je n'y crois pas. C'est un malheur. Mais je respecte ceux qui y croient. Et quand je les vois qui rusent et trichent avec leur foi, — cette foi que je n'ai pas, je serais prête à la défendre ; je souffre pour elle.

Marc dit :

— Tu as du temps à perdre. Il est plus pratique de se servir d'elle. Elle est une force, comme la

de bêtise humaine. Employons-la ! Employons-les !
Il faut que tout serve à la victoire. On a bien le
droit de l'utiliser, — puisque je n'y crois pas !

Annette, la tête baissée, avança le front vers
lui, le regarda dans les yeux, et lui dit :

— Ne me force pas à te mépriser !

Marc recula d'un pas.

Elle restait, les yeux irrités et le front en avant ;
elle était bien encore la Junon génisse, prête à
foncer, l'Annette des jours passés. Ses narines
se fronçaient. Elle dit, avec rudesse :

— Je peux beaucoup supporter : les sept
péchés, les vices, et même la cruauté. Mais une
chose, mais une, je ne pardonne pas : l'hypo-
crisie. Jouer une croyance que l'on n'a pas, mentir
à soi et aux idées, faire le Tartuffe de la foi, —
mieux vaudrait n'être jamais né ! Le jour où je
te verrais t'y dégrader, je te secouerais de moi,
comme la boue de mes souliers. Si laid, si bas
que tu sois, sois vrai ! J'aime mieux te haïr que
te mépriser.

Marc se taisait, suffoqué. Tous deux tremblaient
d'emportement. La dure parole avait cinglé sur
ses deux joues. Il eût voulu répliquer, cingler à
son tour : il avait le souffle rentré. Il ne s'attendait
pas à cet ouragan. La mère, le fils, se dévisageaient
en ennemis. Mais le regard du fils plia, malgré
lui ; ses yeux se baissèrent, pour cacher les pleurs

de rage qu'il refoulait ; il affectait de ricaner ; toute sa force il la tendait, pour qu'elle ne vît pas sa faiblesse. — Elle le quitta brusquement. Il grinça des dents. Il l'eût tuée !...

La parole, comme un fer rouge, avait marqué. Annette, à peine sortie, regrettait sa violence. Elle croyait pourtant s'en être rendue maîtresse. Mais, depuis quelques mois, l'orage s'amassait ; et elle sentait que cette explosion ne serait pas la dernière. Ses paroles, maintenant, lui parurent odieuses. Leur brutalité lui fit honte, presque autant qu'à lui. Elle essaya de se faire pardonner. Quand ils se retrouvèrent ensemble, elle se montra familière et tendre, comme si tout était oublié.

Mais lui, n'oubliait pas. Il la tint à distance. Il se jugeait insulté. Pour se venger, il affecta, puisqu'elle aimait que l'on fût franc, de dire et de faire tout ce qui pouvait la blesser...

— (« Ah ! tu aimes mieux la cruauté ?... »)

Il dit, il laissa traîner à dessein sur sa table, — lettres ou notes pour son « Journal » — des choses atroces sur la guerre et sur l'ennemi, ou des propos licencieux. Il guettait l'effet sur le visage de sa mère. Annette souffrait, éventait son jeu, se contenait ; mais un moment venait, où elle éclatait. Il triomphait. Il disait :

— Je suis vrai.

Une nuit, pendant le sommeil de sa mère, il

découcha. Il ne rentra qu'à midi sonnant, pour le repas. Annette avait eu le temps de passer par tous les degrés de l'inquiétude, de la colère et de la peine. Quand il parut, elle ne dit rien. Ils déjeunèrent. Marc, surpris, soulagé, pensait :

— Elle est matée.

Annette rompit le silence :

— Tu t'es sauvé, cette nuit, comme un voleur. J'avais confiance en toi. Je l'ai perdue. Ce n'est pas la première fois que tu en abuses. Je le sais maintenant. Je ne veux pas m'abaisser, t'abaisser, à te surveiller, jour et nuit. Tu ruserais, et cela te rendrait plus fourbe. Je t'emmènerai d'ici. Ici, je ne peux te défendre. L'air est malade. Tu n'es pas assez fort pour résister. Tout ce que tu dis et fais, depuis plusieurs mois, montre que tu prends toutes les contagions. Tu partiras avec moi.

— Pour aller où ?

— En province. Je demande un posté dans un collège.

Marc cria :

— Non !

Il n'avait plus sa belle assurance. Il ne voulait pas quitter Paris. Il consentit à prier sa mère. Il posa la main sur sa main, pressant, câlin :

— Ne le demande pas !

— C'est déjà fait.

Il retira sa main, furieux de s'être humilié pour rien. Annette déjà faiblissait. La moindre marque de tendresse avait raison d'elle.

Elle dit :

— Si tu me promettais...

Il l'interrompit sèchement :

— Je ne promettrai rien. D'abord, tu ne me crois pas ; tu viens de le dire : tu crois que je te tromperais... Je te tromperai si peu que je te le dis en face : je recommencerais. Tu n'as pas le droit de m'empêcher.

— Vraiment ! dit Annette, je n'ai pas le droit de veiller sur tes nuits ?

— Personne moins que toi n'est qualifiée !... Mes nuits, ma vie, sont à moi !

Un mot terrible était sorti. L'avait-il compris ? Annette pâlit. Marc aussi. Leur violence à tous deux dépassait leur pensée. Mais elle ne dépassait peut-être pas les méchancetés obscures et sauvages de l'instinct, qui sait les coups qu'il porte, et les porte, d'une main sûre. Ce sont des passes d'armes, foudroyantes et muettes ; la main frappe, avant que le cerveau ait calculé ; et, par une convention tacite, aucun ne dit :

— Touché !

Mais le coup a porté, et l'âme s'envenime.

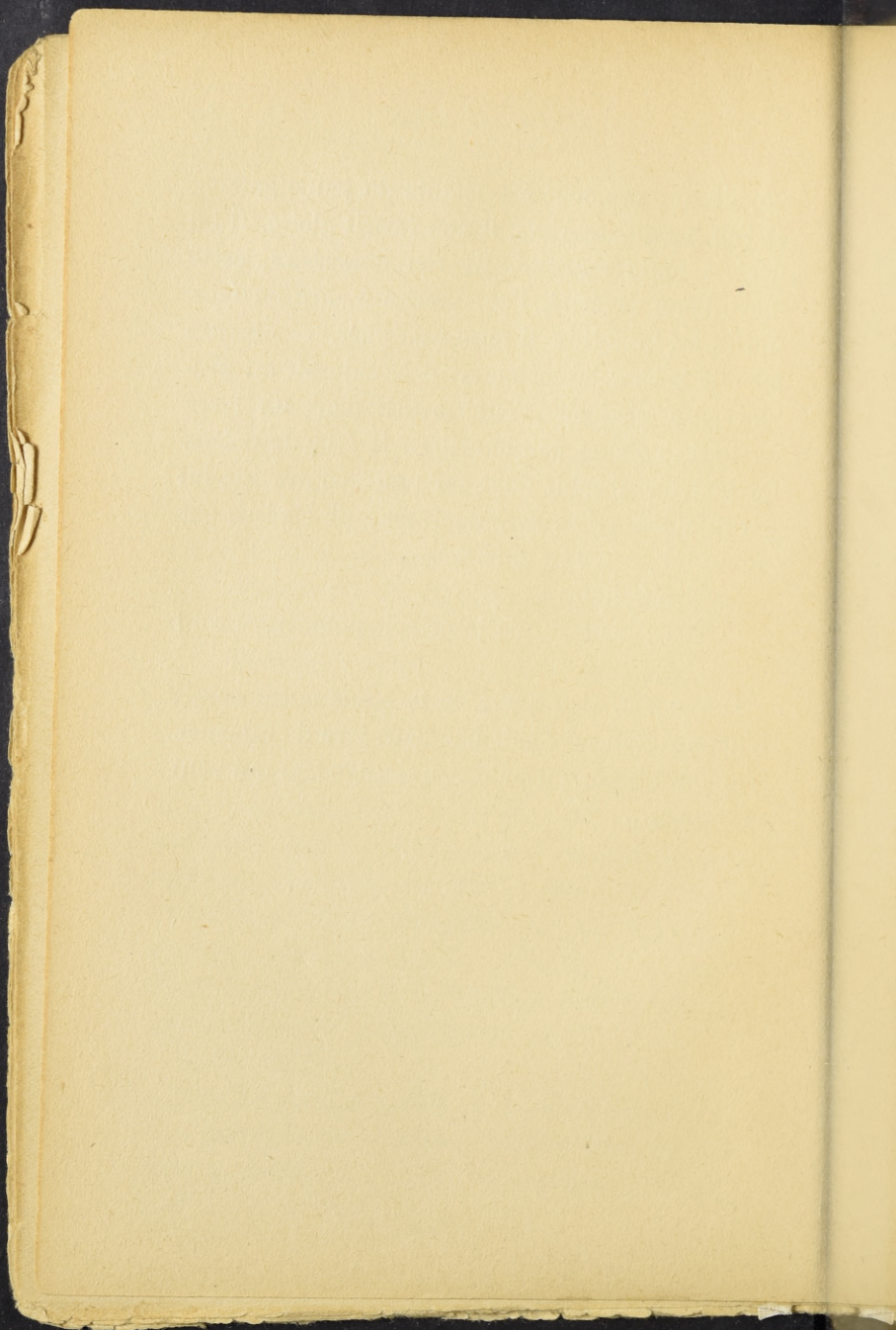
A partir de ce moment, chaque mot de discussion ne fit qu'accroître les distances. Annette

voyait trop crûment les défauts du jeune garçon, et l'en humiliait. Alors, il s'en faisait gloire. Il lui déniait toute autorité. Ce ton impérieux, cette mortifiante sévérité, l'eût poussé à dire ou faire toutes les insanités. Il refusa de plier. — Annette lui mit le marché en main: il la suivrait en province, ou bien elle l'enfermerait dans un lycée de Paris, comme pensionnaire. Il cria de colère. Ce pouvoir absolu, dont on usait contre lui, lui parut abominable. Et, de fureur, il choisit, par animosité — d'être enfermé.

— Que préfères-tu ?

— Tout, pourvu que je ne sois point avec toi !

Dur adieu. Il y avait de la haine entre eux...
L'amour était au fond. L'amour, ivre de rancune.
L'amour blessé, qui souffre, qui saigne, et qui veut se venger...



DEUXIÈME PARTIE



L'Université, décimée, recourait aux femmes. Annette, munie de ses deux diplômes de licence, était nommée à un collège de garçons, dans une ville du Centre.

Elle partit, aux premiers jours d'octobre 1915.

Que doux était l'automne ! Aux longs arrêts du train parmi les champs, on entendait les grives qui flûtaient dans les vignes ; et les calmes rivières cheminaient par les prés, semblant porter à la main leur longue traîne, bordée de feuilles d'or. Annette connaissait le pays et les gens, leur parler nonchalant, où passe à fleur d'eau l'ironie. Il lui sembla être délivrée de l'Ame empestée, qu'elle avait fuie. Elle se reprochait de ne pas en avoir arraché son fils.

Mais elle ne tarda pas à la retrouver. Sur ces grasses provinces, qui somnoient, s'allongeait l'ombre de la nuée. A ce moment, se livraient en Artois et en Champagne de furieux combats. On ramenait à l'arrière, des convois de prisonniers.

En passant à une gare, Annette vit, près de la station, une foule qui se pressait, à grand vacarme, autour de palissades encerclant un chantier. On y avait parqué, pour quelques heures ou quelques jours, comme un bétail, un troupeau d'Allemands qu'on charriait depuis près d'une semaine, sans trop savoir où et quand on arriverait : car on avait mieux à penser. Toute la population de la petite ville s'était ruée, hommes, femmes, enfants, pour voir les bêtes dans leur cage. On eût dit un cirque de passage. Spectacle gratuit. Les prisonniers, brisés de fatigue, s'étaient affalés sur le gravier ; la plupart, muets, insensibles, promenaient de mornes yeux sur le cercle d'yeux goguenards, qui les épiaient entre les fentes de la clôture ; des gueules joviales leur lançaient des jets de salive. Quelques-uns avaient la fièvre ; ils étaient des chiens battus, honteux, haineux, peureux, qui tremblent. Les nuits de froid et de pluies avaient amené la dysenterie. Dans un coin de l'enclos, en belle vue, sur un fumier, ils se soulageaient. A chaque fois, l'énorme rire des spectateurs rugissait. On entendait glapir les femmes, et les cris aigus des enfants. Se tapant les cuisses, roulant les hanches, contorsionnés, ils étalaient, béantes, leurs mandibules, dans les transports de leur allégresse. Ce n'était pas méchanceté. Totale absence d'humanité. L'animal s'amusait...

Le rire d'une foule en goguette est toujours bestial. Celui-là l'était jusqu'à l'effroi. Des deux côtés de la palissade, il ne restait plus que le gorille. L'homme a disparu.

En remontant dans son wagon, Annette fixait, avec un dégoût halluciné, les gueules velues de ses voisins, et sur ses bras le duvet blond.

Cette hantise la poursuivit, les premiers temps, au vieux collège où elle allait enseigner, dans une fosse de Jardin des Plantes... « Jardin des Plantes ! » quelle ironie ! La moindre touffe avait été extirpée de la terre jaune et raboteuse, comme le désert de Tolède. Dans la cour longue, où l'on entrait par une lunette de guillotine, et qu'étranglaient quatre murs de prison, aux yeux chassieux, un arbre unique, un vieux platane, chétif, malingre, et tortu, s'obstinait ; les ongles de ces petits animaux en avaient arraché l'écorce : pas une feuille n'était restée, à portée des griffes, et le tronc était labouré de ruades. On eût dit que grands et petits conspirassent pour arracher la vie. L'État l'arrache aux petits des hommes ; et ils se vengent sur la nature. Détruire ! Détruire !... La paix s'en charge, comme la guerre. C'est la moitié de l'éducation.

De l'autre côté de l'un des quatre murs, coulait un ru empesté par des tanneries. La fétidité fade s'insinuait à l'intérieur des classes humides, où le

petit bétail, parqué, puait. Leurs narines étaient calfatées. Ils étaient là une douzaine — vingt au plus — qui se tortillaient sur les bancs durs, dans l'atmosphère jaune de suie, qui filtrait par les vitres verdâtres de la cour fumante des brouillards de fin d'automne. Un poêle de fonte, bourré à blanc, ronflait (le bois abondait, au pays) : quand on était près de suffoquer, on ouvrait la porte (la fenêtre ne s'ouvrait jamais) ; le brouillard entrait, et l'odeur des peaux, — des peaux qu'on tanne. On la trouvait rafraîchissante, après celle des peaux vivantes.

Mais une femme, si habitués que soient ses sens aux raffinements, aux odeurs saines de la propreté, sait s'adapter, plus facilement qu'un homme, aux plus repoussantes nécessités. On le voit bien, devant les maladies : ses yeux, ses doigts, n'ont point de dégoût. L'odorat d'Annette accepta. Elle respira l'odeur de bauge, comme les autres, sans froncer le nez. Mais ce qu'elle eut plus de peine à accepter, ce fut l'odeur des âmes. L'esprit en elle était moins souple que les sens.

Ce n'était pourtant plus l'Âme enfiévrée par les passions, — la lutte, la haine, les tourments. Elle l'avait fuie... Eh bien ! elle aurait dû être satisfaite ! Elle trouvait ici l'indifférence.

La molle terre n'a point souffert. Elle somnole, grasse et mûre, dans la vallée, comme en un lit de plumes que le corps a creusé, tête posée sur le coussin de ses collines, pour mieux ronfler, et sans rêver à l'au-delà de l'oreiller. Terre apaisée, race modérée, d'esprit pratique, point tourmenté. Dieu n'y est point mort pour tous les hommes. Ce n'est point pour elle qu'est crucifiée l'humanité.

Annette la connaît, d'enfance ; le sang paternel en est sorti. Elle en goûtait, jadis, la reposante immobilité. Mais aujourd'hui ?... Elle en enviait la santé. Mais aujourd'hui ?...

Le mot de Tolstoy lui revient en mémoire. Mais ce n'est pas seulement des femmes qu'il est vrai : — « L'être qui n'a point souffert, celui qui jamais ne fut malade, le peuple sain, trop sain,

toujours sain, — mais c'est un monstre !... » Vivre est mourir, chaque jour, et, chaque jour, lutter. Cette province meurt, mais elle ne lutte pas. Elle coule béatement, comme ses rivières sans rides, au ras des rives et des jours, dans son bon sens égoïste et narquois.

Pourtant, il fut un temps où elle brûla, cette terre. Cette vieille ville bourguignonne, aux trois fières églises, tours et flèches gothiques, en pierre blanche bronzée et rongée par le temps comme une armure rouillée, qui dressent leur silhouette de chevaliers du Christ, au-dessus du serpent du fleuve qui s'allonge, — leurs rangées de statues de saints décapités, les caillots de sang noirci de leurs vitraux troués, — leurs trésors de cathédrale, les tapisseries d'Haroun et les orfèvreries massives des empereurs Charles, fils de Charles, pères de Charles, — les ruines de leurs tours pointues et de leurs murs d'enceinte, de l'âge des Anglais, — tout atteste la vie forte d'autrefois, le sang rouge, la crosse d'or des grands évêques, et les luttes épiques, le Duc, le Roi — les rois (quel est le vrai ?) — et le passage de la Pucelle...

Maintenant, les rues sont dépeuplées. Entre les murs des maisons bourgeoises, aux portes étroites surélevées d'une marche, bien fermées, on entend de loin sonner sur le vieux pavé un pas nonchalant qui vient, — et, dans le ciel, les cris

des freux, dont le vol lourd encercle d'une auréole noire les cloches de la cathédrale.

La race meurt. Elle est heureuse. La place ne lui manque. La terre est savoureuse, l'appétit satisfait, les ambitions bornées. Tous les aventureux sont, d'une génération à l'autre, partis à la conquête de Paris. Ceux qui restent trouvent qu'on est mieux pour s'étendre. Le lit est vide : on peut s'y retourner. La guerre le rendra plus large encore. Elle prend les fils. Mais non pas tous. L'imagination n'est pas assez vive pour trop s'inquiéter d'avance. Et le sens pratique évalue les profits. La vie facile, le bien manger, le cinéma et le café, le clairon de la caserne pour l'idéal, et les foires de bestiaux pour le positif. On est jovial, on ne s'affecte point du va-et-vient des nouvelles, avance, recul : on n'est point dupe. On dit des Russes, qui toujours détalent devant les Allemands :

— Eh bien, mais, ces gars-là, s'ils continuent, ils vont prendre le Transsibérien, et nous revenir par l'Amérique !...

Le bien-être a émoussé les angles, la dureté, la cruauté... (Stop !... Attention, frère ! il ne faut pas trop s'y fier !...)

Il fait silence. Il fait sommeil. Annette, n'es-tu point à l'aise ? N'est-ce point la paix que tu cherchais ?

— La paix ?... Je ne sais. La paix ?... Peut-être. Mais ce n'est point la mienne. Mais la paix n'est point là...

*« Car la paix n'est point l'absence de guerre.
C'est la vertu qui naît de la vigueur de l'âme. »*

Et la paix engourdie de la vieille province, calfeutrée dans le cercle de ses coteaux de vignes et de champs, bien calée au Centre de la France, — où le canon de la guerre ne résonne qu'assourdi — d'où le flot des armées se détourne, comme d'un massif immuable un fleuve en ses circuits, — (juste qu'à deux ans plus tard, quand les Américains viendront y installer un camp, dont le mouvement distraira un moment, et ennuiera bientôt l'ennui ensommeillé des habitants) — cette paix a l'odeur de ces classes de collège, où, porte et fenêtre closes, et le poêle ronflant, corps et âmes des petits hommes mijotent dans leur jus.

Ils sont, aux trois quarts, fils de petits bourgeois, ou de gros paysans, maîtres-fermiers des environs, — quelques-uns (par classe, deux ou trois), de notables, vieille bourgeoisie de robe, ou fils de fonctionnaires, l'élite de l'endroit. On les reconnaît assez vite, bien que sur tous soit posé le vernis de sournoiserie, qu'imposent aux figures l'éducation de collègue et l'entente tacite en face du professeur, — bien qu'aussi ces museaux, si différents qu'ils soient, tous portent empreint le pouce du sculpteur qui a modelé la race dans la glaise du pays. Il est le même qui tailla les images dans la pierre de leurs églises. On les reconnaît. Leur hure pourrait, sans dommage, dans les niches, être replacée sur les épaules des saints (quels saints !) décapités. Ils sont authentiquement les petits-neveux de leur cathédrale. C'est consolant. « *Petit bonhomme vit encore !...* » Mais c'est aussi, pas très rassurant. Car, entre nous, les saints des cathédrales sont quelquefois de fiers

chenapans. Ou de saintes-nitouches. — Les deux espèces, Annette les a dans son enclos. Mais atténuées. Le vieux vin a trop de bouteille.

Et d'abord, ce qui la frappe en ces figures de garçonnets, à l'âge ingrat, ossues, maflues, irrégulières, taillées à la serpe, poussées de travers, ce sont deux traits : rudesse et ruse. Ils sont du terroir. Le long nez Valois, qui dévie, les yeux, petits, brillants, bridés, les plis précoces aux tempes quand ils rient, et la gueule de renardeau, canines jaunes, qui avance de côté, pour rigoler, ou pour ronger — une gomme, les ongles, ou une boulette de papier... Annette, dans sa chaire, se voit chasseur en face de terriers. Chasseur, ou chasse ? D'eux ou d'elle, qui sera le gibier ? Ils et elle se guettent. Il faut avoir le doigt toujours sur la gâchette. Gare au premier qui baisse les yeux !

C'est eux. — Après un premier examen, dévisagement, ricanements, bourdonnements, coups de coude à défoncer les côtes, les paupières sont descendues. Mais l'œil est tapi, à l'affût. Et c'est encore pis ! On ne peut l'atteindre, et il vous tient ; il ne laisse rien passer de vos mouvements, sans les souligner d'une grimace, qui se communique à l'autre bout de la classe, comme un sans-fil. Ils ont l'air immobiles, innocents (aux deux sens) ; mais leurs jambes se tortillent sous la

table, leurs pieds râclent le plancher, leurs mains farfouillent au fond de leurs poches, ou sur la cuisse du voisin, leur œil clignote, et sous leur joue, leur langue pointe et fait des bosses. Ils ne voient rien, mais ils voient tout. Si l'attention du maître, une seconde, se détend, on sent monter de toute la classe un frémissement.

Tout cela, c'est monnaie courante, pour les professeurs ; et bien qu'Annette en soit à ses débuts — (car elle n'a, jusqu'à présent, pratiqué que des leçons particulières) — elle se trouve d'aplomb, dès les premiers pas ; elle a dans le sang l'instinct du gouvernement. Elle a beau rêver : au moindre choc qui l'avertit du danger, elle est armée, et ces petits loups et ces petits renards, qui, escomptant sa distraction, rampent vers elle, la gueule ouverte de côté, restent en arrêt devant le feu qui s'allume dans l'œil impérieux... Ils comptaient pourtant bien s'amuser de cette femme qu'on leur a donnée pour berger !...

La femme, pour ces petits mâles, a sa place marquée à la maison et au comptoir. Là, elle gouverne : on voit sa tête (elle l'a bonne), et quelquefois le plat de ses mains (elle les a lestes !)
— Mais si elle sort, ce qui intéresse, c'est le bas du corps. Comme ils la flairent !... Ils ne savent rien, pour la plupart, — si peu que rien. — Très

peu ont fait leurs premières armes. Mais pas un ne voudrait passer pour ignorant. Et comme ils en parlent, ces petits manants ! Si les femmes se doutaient de ce qui se dit d'elles, dans ces haras d'adolescents, — d'elles, de toutes celles que peut attraper et palper leur imagination excitée, dans le cercle étroit de leurs journées, — des sœurs, des femmes mariées ou non, maîtresses ou servantes, de tout ce qui porte jupe, fût-ce la jupe de Dieu ! La mère seule, est, par une trêve tacite, à peu près, — pas toujours — épargnée. Et quand une se présente, qui n'a d'attaches avec aucun, qu'aucun homme ne protège (possède : rien pour rien !) mari, ou fils, ou frère, — l'étrangère, c'est la proie. L'esprit s'en donne, et les propos !

Oui, mais la proie, quand c'est Annette, est un rude morceau. Qui commence ? Et par où ?

L'étrange femelle !... Tandis qu'ils goguenardent derrière leurs pattes, en fouillant des yeux, elle a un regard précis, dur ou railleur, qui leur cloue la gaudriole au bec ; ils en restent pantois, quand elle leur dit, avec un éclair diabolique :

— Maintenant, Pillois, essuie ta bouche ! ça ne sent pas bon !

Il demande quoi ?

— Ce que tu viens de dire.

Il proteste qu'il n'a rien dit, qu'il a parlé trop bas pour qu'elle l'entendît.

— J'ai lu dessus... Allez dehors, quand vous voudrez vous soulager ! Si je ne puis rien sur vos pensées, je veux qu'au moins vos bouches restent propres.

Ils sont cloués. Pour un instant. Où a-t-elle pris cette audace du ton et du regard, ces répliques qui tombent comme une claque ? Sans impatience, d'une main juste, qui maintenant caresse tranquillement ses blonds sourcils... Le cercle se reforme autour d'elle, des yeux qui guignent. Elle se sent explorée, de l'oreille au talon ; elle leur fait face et, sans arrêt, par des questions qui tombent, à gauche, à droite, inattendues, elle tient en haleine ces pensées. Elle sait trop ce qui bourdonne sous les petits crânes désœuvrés, l'essaim de mouches qui sortent du mur de glycine, au printemps. Elle sait... Si elle ne sait pas ils se chargeront de le lui apprendre.

Le gros Changnois, le fils d'un marchand de chevaux, quinze ans, mais il en paraît dix-sept, trapu, massif, le cuir de la face criblé de taches de rousseur, le crâne carré, le poil blond pâle et ras comme d'un cochon, les mains énormes aux ongles rongés *rasibus* jusqu'aux racines, rude et matois, rigoleur, querelleur, — quand il chuchote, on entend son creux, comme une grosse mouche au fond d'un pot, — il lorgne Annette, il apprécie ses formes et ses appas, il claque de

la langue en connaisseur, il a parié, « mon vieux ! » qu'il lui ferait une déclaration. Quand elle lui parle, il roule des yeux de carpe. Elle fait rire à ses dépens. Alors, il a juré, vexé, qu'il se paierait la tête de la gonzesse ! Il s'est arrangé pour se faire surprendre, tandis qu'il dessinait des *graf-fiti*. Et maintenant, il attend l'effet. L'air impassible ; mais son gilet tremble, il rit dans son ventre. Et les autres chienneaux, prévenus, en jappent d'avance, les yeux fixés sur la victime, son front, ses yeux, et ses doigts longs, qui tiennent la feuille de papier. Elle n'a point bronché. Elle replie le papier. Elle achève la dictée commencée ; et Changnois, ricanant, écrit comme les autres.

Quand c'est fini, elle dit :

— Changnois, vous retournerez, pour quelques semaines, à la ferme de Monsieur votre père. Vous êtes malade, ici. Votre place est aux champs, parmi vos chevaux.

Changnois ne rit plus. Son derrière n'a pas envie de refaire connaissance avec le pied de son père. Il proteste, il discute. Mais elle est inflexible :

— Allons, filez, mon garçon ! Votre box est trop étroit, ici. Là-bas, vous serez au large, et l'on vous étrillera. Tenez, voici votre passe, pour M. le Censeur !

Elle inscrit sur la feuille :

— « A renvoyer au foyer. Réformé. »

Elle dit à la classe, qui en demeure bouche bée :

— Mes garçons, vous perdez votre peine. Vous voulez m'intimider, parce que je suis femme. Vous retardez de quelques siècles. Les femmes ont part aujourd'hui aux travaux des hommes. Elles les remplacent à la peine. La vie des hommes est leur vie. Elles ne baissent pas les yeux devant... Vous voulez faire les hommes ? Point d'impatience ! Cette ambition est à la portée du plus borné. Toute la question est de savoir si vous serez des hommes sensés, capables dans votre métier. Nous sommes ici pour vous y aider. Mais si vous ne voulez pas, nous ne vous y forcerons pas. Franc jeu ! C'est pour vous. Oui ou non, voulez-vous ?... Eh bien, alors, marchez !

Après quelques essais, ils se convainquent qu'ils ne sont pas les plus forts. Alors, sans qu'on le dise, un traité est signé. Sans doute, il faut toujours que les frontières restent gardées. Autrement, le traité ne serait qu'un chiffon de papier. Elles le sont. Par-dessus, s'organisent des relations normales. Ils ne discutent plus la force établie. Et leur coalition n'ayant plus d'objet, ils se montrent, comme ils sont entre eux, au naturel, — désunis. Au milieu de la tribu, Annette commence à distinguer les individualités. Il y en a quelques-unes, pas beaucoup, — trois ou quatre, sur

le total de six classes, — qui attirent sa sympathie ; mais il ne faut pas la montrer. Ce sont de petits garçons d'une pâte plus délicate, qui réfléchissent un peu ; on voit des pensées plus fines leur rosir sous la peau ; ils sont sensibles à un mot qu'on leur dit, une attention, un regard ; presque toujours, ils sont suspects aux autres, ou persécutés. Leur aristocratie relative attire l'hostilité naturelle de la tribu ; et puisqu'ils sont sensibles, c'est pour qu'on les fasse souffrir. Il ne ferait pas bon leur témoigner une préférence : ils la paieraient. Et pis, ils l'exploiteraient ; ces petits comédiens, si l'on s'intéresse à eux, ils se croient intéressants, ils veulent l'être, et leur nature est faussée ; ils sont, malgré tout, de l'espèce des autres, cyniques naïvement et roués. Annette doit se contraindre à l'impersonnalité... Qu'elle aurait besoin d'en prendre un dans ses bras, — à défaut de celui qui lui manque !... Marc absent est toujours là. Elle le cherche en chacun. Elle le compare. Et bien qu'elle n'en trouve aucun, cette mère ! qui le vaille, elle tâche de se tromper, elle l'imagine à leur place, devant elle, elle le voit ; elle lit en eux, afin de lire en lui. Ce sont, faute de mieux, des miroirs, pas trop déformants du fils perdu, du fils prodigue, qui reviendra. Que reflètent-ils ?...

Hélas ! Ils reflètent les grands. Leur idéal ne va pas plus loin qu'à être ce que sont leurs devanciers,

d'une génération, (cela s'appelle : « devancer », cette force du passé, qui marche à reculons !...) S'ils avaient, en naissant, des linéaments propres, dès avant d'entrer au collège, on les distingue à peine : ils sont marqués du cachet de leurs propriétaires — les pères — qui sont eux-mêmes timbrés de celui de la parenté et de la communauté. Ils ne s'appartiennent plus. Ils sont à la Force anonyme qui a, depuis des siècles, rassemblé en cités ces chiens de prairies, répétant les mêmes gestes et les mêmes aboiements, rebâtissant pareilles les mêmes huttes de pensée. Le collège est l'atelier qui enseigne le doigté de la machine à penser. Que peut, pour les affranchir, une initiative isolée ? Il faudrait leur enseigner, d'abord, à ne plus chausser les pensées des grands. Or, ils mettent leur orgueil à se camoufler en grands. Moins ils pensent par eux-mêmes, plus ils sont heureux et fiers. — Et, mon Dieu ! avec les grands, il n'en va pas autrement. Ils s'épanouissent, quand ils ont abdiqué leur jugement personnel (cet encombrement !) dans la pensée en gros, dans l'opinion de masse, qu'elle se nomme École, Académie, Église, État, Patrie, — ou qu'elle ne se nomme pas, et qu'elle soit l'Espèce, — ce monstre aux yeux sans lumière, auquel on attribue une sagesse providentielle, et qui rampe au hasard, plongeant sa trompe gloutonne,

dans la vase du marais, d'où il sortit un jour, et qui l'engloutira... (Tant de milliers d'espèces, déjà, y ont sombré !... Quoi ! n'arriverons-nous pas à racheter la nôtre ?...)

Des feux-follets luisent au-dessus du marais. On a l'illusion de les voir, un instant, briller dans les yeux de quelques-uns de ces petits... Annette cherche à les saisir... Que pensent-ils de la vie ? Que pensent-ils de la mort ? Cette guerre, ces tempêtes, qui viennent battre contre la porte des collines, là-bas, à l'horizon, — qu'est-ce qui en retentit dessous ces petits fronts boutonés ?

Il ne retentit rien que des *taratata*, des claironnades, des pétarades, et des images d'*Illustration*, — un spectacle lointain et qui, prolongé, ennuie : on est blasé !.. Leurs billes et leurs paris les intéressent davantage. Ou leurs intrigues de classes. Et, quand ils sont plus grands, les affaires, gains et pertes, de la maison.

Cependant, ils ont des parents là-bas, dans les tranchées. Plusieurs ont été frappés. Ne pensent-ils pas à eux ?

Sans émoi. Plutôt pour s'en vanter. Ils sont des héros par procuration. Les nouvelles qui arrivent du front sont préalablement filtrées. Ils en voient les misères sous un angle comique. Boudin dit, en se roulant :

— Mon vieux ! mon frère, là-bas, il dit qu'ils en ont jusqu'au bec, dans la merde.

Corveau dit qu'on saigne les Boches avec des couteaux. Il montre comment on fait. Il a vu tuer le cochon.

Ils se racontent, avec des yeux farceurs, les effets des obus. Les clochers, les arbres, les tripes et les têtes, voltigent dans leur pensée, comme des jouets barbares. Ils s'arrêtent au décor. Oui, la chair et le sang, ils l'imaginent, ils y ont même ce plaisir, que trouvent les garçons à patouiller dans la saleté... Mais le cri de l'âme dessous, il n'en est pas question.

Ceux qui reviennent de là-bas ne font rien pour l'éveiller. Le frère aîné de Corveau est en permission. Il conte à ces gamins :

— « J'avais un bon copain qui se faisait des rentes, en vendant les fusées des obus non éclatés. Il était, pour les dévisser, malin de ses dix doigts comme un singe ; il allait les cueillir, à peine refroidis. Je lui disais :

— Méfie-toi !

Il répondait :

— Ça me connaît !

Un jour, je le suivais à vingt pas, en me garant derrière un arbre :

— Laisse ça ! que je lui crie, ça pourrait mal finir...

Il me riposte :

— Eh ! foireux !...

Vlan ! l'obus lui pète au nez... Ce qu'il a pris, le frère !... Il n'en est rien resté... »

Il se tordait de rire. Et les gosses avec lui. Annette écoutait, stupéfiée. Qu'y avait-il sous ce rire ? Le souvenir d'une bonne farce ? Une excitation nerveuse ?... N'y avait-il rien, dessous ?

Elle prit le rieur à part. Elle lui dit :

— Enfin, Corveau, là-bas, est-ce vraiment si plaisant ?

Il la regarda et essaya de blaguer encore. Mais elle ne riait pas. Alors, il dit :

— Pour dire le vrai, ça n'est pas beau.

Et, au bout d'un instant, il déversa des confidences amères. Annette lui demanda :

— Mais pourquoi ne le dites-vous pas ?

Il fit un geste découragé :

— On ne peut pas. Ils ne comprendraient pas... Et puis, ils ne voudraient pas... Et puis, à quoi ça sert ? On ne peut rien.

— Parce qu'on ne veut rien.

— Ce n'est pas à nous, de vouloir.

— Et qui donc, sinon vous ?

Il fut interloqué :

— Mais les autres, les chefs.

Inutile de poursuivre, de lui rappeler :

— Ces chefs, c'est par vous qu'ils sont. C'est vous qui les nommez...

Le soir même, Annette l'entendit qui recommençait ses hâbleries. Il en avait besoin. Ce n'était pas les autres qu'il voulait tromper, c'était lui.

Si ceux-là ne sont pas capables de voir et de vouloir la vérité, comment l'attendre de ceux à qui l'épreuve est épargnée, — de ces enfants ?

Ils ne connaissent pas les choses. Ils sont la proie des mots. Pourvu que les mots ronflent, ils ne regardent pas au sens. Annette leur a demandé d'écrire leur idéal de vie. Bran veut être officier ; un de ses grands-oncles le fut. Il écrit fièrement :

— « Le fleuve ne remonte-t-il pas toujours à sa source ? »

Ils crânent avec la guerre. Les plus âgés, ceux qui, si elle dure encore une ou deux années, ont chance d'être appelés, répètent les fanfaronnades qu'ils ont entendu clamer par quelques vieux fantoches :

— « Les balles, ça vous traverse, mais ça ne fait pas de mal !... Debout, les morts !... »

L'héroïsme futur les dispense de l'effort présent. Ils n'en « fichent plus un coup. » Ils disent :

— Après la guerre, on n'aura plus la peine de s'esquinter. Ce sont les Boches qui paieront... Mon vieux, on les attellera... Et ahi donc !... Mon père a dit qu'il en achèterait une demi

douzaine, et qu'il leur clouterait aux pieds (les carnes !) des fers-à-chevaux... Hu Hau !...

Les plus lettrés, les fils du président et de l'avoué, se gargarisent du pindarisme des journaux. Lavedan est Corneille, et Capus est Hugo. Les autres en restent aux images truquées des petits illustrés.

Annette tente une épreuve. Elle jette un coup de sonde. Elle leur lit un chapitre de *Guerre et Paix*, — la mort du petit Petia, — les belles pages trempées de la brume d'octobre et des rêves du jeune arbre, qui ne se réveillera pas...

« C'était un jour d'automne, doux et pluvieux ; le ciel et l'horizon se fondaient en une teinte unique d'un gris terne. Quelques grosses gouttes tombaient... »

D'abord, ils écoutent mal. Ils ricanent des noms russes. Celui du petit héros a le don de les jeter dans une crise de gaieté. Puis, peu à peu, l'essaim de mouches se fixe au bord du bol ; ils se taisent, ils font taire les bavards ; un seul qui gonfle ses joues, chaque fois que revient le nom, persiste jusqu'au bout dans la même ineptie. Les autres restent en arrêt... — Quand c'est fini, il y a ceux qui bâillent. Il y a ceux qui se rattrapent de leur immobilité par un branle-bas bruyant. Il y a ceux qui, gênés, mécontents, chicanent, font les connaisseurs :

— « Les Russes, ils sont mabouls !... »

Il y a ceux qui, sans pouvoir s'expliquer, disent :

— « C'est épatant... »

Il y a ceux qui ne disent rien. Ce sont ceux qui sont touchés. Mais jusqu'où, et comment ? Il est difficile de le savoir. On n'en tirerait point une seule parole du cœur.

Annette couve du regard un petit auditeur, un blondin, maigriot, au nez long, aux traits fins, bien peigné, à la poitrine étroite, qui toussote et regarde d'un autre côté. Il est intelligent, timide, pas très franc, comme les enfants qui se savent faibles et qui ont peur de se livrer. Elle soupçonne en lui le tressaillement de l'âme. Pendant la lecture, quand elle levait les yeux du livre, elle rencontrait ceux de l'enfant oppressé, qui se hâtait de repiquer le nez dans ses papiers. Ce petit est capable de penser parfois à la souffrance, parce qu'il est lui-même maladif et nerveux ; l'égoïsme est souvent la clef de la pitié. Qui souffre pour soi a chances de s'éveiller à la souffrance des autres.

Annette le retient après la classe. Elle lui demande s'il aime Petia, ce jeune frère. Il est rouge, il est troublé. Elle évoque de nouveau le rêve de la dernière nuit de l'enfant poétique. Comme c'était beau la vie ! la puissante vie fragile ! La vie qui aurait été ! la vie qui ne sera pas !...

Est-ce qu'il a compris ? — Il hoche la tête, en détournant les yeux. Mais elle les a vus : la lumière a brillé...

— As-tu jamais pensé, si une fois, tu étais à la place de Petia ?

Il proteste :

— Oh ! moi, je ne partirai pas. Je ne suis pas bien portant. On m'a dit que je resterais à l'arrière.

Il est soulagé et fier de sa mauvaise santé.

— Et les autres ? Tes camarades ?

Cela lui est égal ! Il se hâte de chercher dans sa mémoire les phrases qu'il faut penser. « *Mourir pour la patrie...* » Les autres peuvent se faire tuer. Il est remis d'aplomb. La lumière est soufflée...

Qui sait ?

Annette est injuste. Elle ne voit pas les raisons d'espérer. — Elles ne manquent point.

Ce peuple de bonnes gens, égoïstes, ruminants, a bien le droit de faire un somme. Il marche depuis longtemps. Il a fait les Croisades et la Guerre de Cent ans. Cela ne le rajeunit pas, mais est garant de sa race. Il a tant vu, tant agi, tant subi, tant pâti !... Et il rit ! C'est merveille... Qui rit vit, et n'est point près de renoncer à la vie...

Dans ce monde malcontent de ce qui est, ce qui est le satisfait. Point haineux, point envieux du voisin, convaincu qu'il n'est rien de mieux que chez soi, rien de plus beau que d'y rester ; répugnant à la guerre, habitué à ses aises, quarante-cinq ans de tranquillité... Et du jour au lendemain, il prend le harnois de bataille, sans rechigner !... Qu'ils sont dociles, ces discuteurs ! Ils sont prêts à tout sacrifier, — sans emballer — parce que « cela se fait » : « cela s'est

toujours fait... » — Selon l'angle d'où on les regarde, ils sont absurdes, et ils sont émouvants. Leur fonds d'acceptation bonhomme, indifférent, a son néant ; mais sa grandeur, autant.

Quant aux enfants, qu'en savons-nous ? Ce qui se montre n'est qu'un jeu. Le vrai travail se fait au fond. Les yeux des maîtres et des parents ne voient pas plus loin que la jeune écorce. Vous ne connaissez de l'enfant que ce qui le fait nommer tel. Vous ne voyez pas l'Être éternel, qui n'a point d'âge, dont le feu couve dans les retraites de chaque âme, grande ou petite. Vous ne pouvez jamais savoir si le feu ne jaillira pas... Confiance !... Patience !...

Mais Annette n'en avait pas.

Elle était comme un nageur robuste, qui veut traverser un fleuve, et va contre le courant. Ou comme ces migrants, qui foncent contre le vent.

Quand elle sentait autour d'elle, à Paris, l'odeur de fièvre, elle aërait ; elle opposait la volonté du calme. — Quand elle voit ici l'épaisse indifférence, elle entend monter l'appel de la souffrance.

Elle est inquiète. Si elle est mécontente des autres, c'est qu'elle l'est de soi. Ils sont ce qu'ils doivent être, ils sont selon leur nature. Mais elle, est-elle selon la sienne ? Que fait-elle ici ? Depuis un an, elle s'est livrée aux destins qui emportent

son peuple. Elle y trouvait d'abord une jouissance violente ; bientôt, une habitude. Maintenant, une lassitude. Une force intérieure, cachée, lointaine, en elle proteste. Elle ne la distingue pas bien, elle en souffre confusément ; elle se sent coupable envers elle. Et ce remords obscur pèse sur tout ce qu'elle voit, sur ce petit monde qui borne son horizon, — cette humanité en miniature. Elle voit les tares d'hommes sur ces visages d'enfants. Elle voit leurs destinées, leur médiocre avenir, le cul-de-sac de la vie. Elle voit son propre fils perdu dans cette foule anonyme, dans cette fourmilière qui coule comme un flot et ne sait où elle va. Elle se voit elle-même, une fourmi ouvrière, sans enfants, qui accomplit sans joie sa tâche mécanique. Il lui semble que ces enfants sont tous — même le sien — sortis d'une reine monstrueuse et obtuse, la Nature... Elle a la bouche mauvaise et l'âme asséchée.

Tout lui manque. Ce n'est pas seul son fils qui lui manque cruellement. — C'est elle-même.

Et elle manque à son fils. — Mais cela, il n'en conviendra point.

Il s'était séparé d'elle, enragé qu'elle l'eût déserté, mis en geôle, bouclé... Bouclé !... On allait voir !...

Quatre semaines, il resta sans lui écrire. Elle lui écrivit une fois, deux fois, trois fois, maternelle et sévère d'abord, laissant entendre que s'il voulait s'amender elle lui pardonnerait — (pardonnez ! lui pardonner, à lui !... C'était lui qui ne pardonnait pas !...) — puis, fâchée de ce qu'il n'écrivait point, inquiète enfin, se tourmentant... Il serrait les dents. Il ne se décida à répondre que lorsque Sylvie, à qui Annette demandait des nouvelles du petit, vint au parloir le relancer. Alors, il s'ingénia à lui confectionner un chef-d'œuvre de sécheresse. Pas un mot de reproche ou de plainte. Aucune amertume. (C'eût été livrer un peu de son cœur !) Une froide politesse. Un *pensum*, auquel il feignit de s'astreindre, désormais, ponctuellement, tous les quinze jours, et

qui ne laissait rien savoir de lui et de sa vie que l'extérieur, — dépouillé de tout accent personnel, de saveur, de couleur. Vainement, Annette insistait, demandait des détails. Elle comprenait bien qu'il voulait lui faire sentir sa rancune. Tantôt elle s'efforçait de le désarmer, tantôt elle s'étudiait à la même inflexibilité. Mais venait toujours le moment où l'amour refoulé faisait irruption. Le petit guettait ces heures, et il en triomphait. Elle s'en repentait, après. Car il n'en écrivait que sur un mode plus terne et plus détaché. Maintenant, elle n'ouvrait plus ses lettres qu'avec une souffrance de ce qu'elle allait lire. Et malgré tout, l'espoir. Et toujours, la déception. Elle se lassait de souffrir et d'attendre. Le jour venu d'écrire (il ne répondait qu'après, lettre pour lettre), elle reculait d'un jour, puis de deux, puis de trois... Et puis, une de ces explosions de reproches et d'amour, qu'elle ne pouvait maîtriser... Et puis, elle se tut, un mois... Puisqu'il ne s'en souciait pas !...

De son silence d'un mois, il fut presque malade. Il avait beau faire l'homme fort et dédaigner ses lettres. Comme il les attendait ! Ce n'était pas seulement son orgueil qui savourait la vengeance de se dire :

— Elle ne peut se passer de moi !...

Ces effluves d'amour, que le vent lui apportait des campagnes lointaines, il ne pouvait plus s'en

passer, maintenant. Tant qu'ils lui étaient arrivés régulièrement, au jour dit, il feignait de les recevoir, avec indifférence, comme son dû. Quand ils commencèrent à s'espacer, il reconnut leur manque ; l'impatience s'alluma ; avec elle, le désir. Lorsqu'ils entraient enfin, avec la lettre attendue, il en jouissait brutalement... Bien entendu, il refusait de le reconnaître !... (Tricheur !...) Il aimait mieux en attribuer le plaisir à l'orgueil, qui se disait, insolent :

— Une fois de plus, je l'ai « eue » !...

Mais lorsqu'elle n'écrivit plus, il lui fallut bien s'avouer l'humiliante vérité : « Il avait besoin d'elle... » S'avouer ? Non ! Non !... « Je ne sais rien, je n'ai rien à avouer... »

La nuit, il rêvait d'elle. Des rêves où elle revenait sans cesse, jamais tendre, jamais aimante, mais hautaine, dure, sarcastique, le blessant, l'humiliant... Il se réveillait, la détestant, brûlant avec fureur... de quoi ?... De lui dire des choses cruelles, de la tenir sous ses mains, de la faire souffrir, de se venger... Mais le contact de ses mains le faisait tressaouter. Il chassait l'image... L'image revenait... Cette belle bouche méprisante... Il cherchait à l'outrager dans son souvenir. Il pensait à la vie libre qu'elle avait pu mener, et qu'elle lui défendait... Il voyait aussi en rêve d'autres femmes qui ne lui ressemblaient aucunement, ni de traits, ni de façons, ni d'âge, — et que pourtant il identifiait à

elle, sans discussion: ce qui lui permettait de satisfaire sur elle, dans l'abîme sans lumière, ses sentiments refoulés, — l'hydre aux cent têtes...

Quels mois !... Fiévreux et ligoté, dans ce parc à bestiaux !... Enfermé !...

Enfermés, ces pensées et ces jeunes corps en feu ! La prison, — la pension — est pour eux plus dangereuse encore que la rue. L'ennui déprave l'esprit. L'anxiété, l'attente, la luxure, la crainte, la cruauté, travaillent ces petits animaux. La nuée de soufre qui pèse sur la Ville assiégée alourdit leurs cerveaux, empoisonne leurs membres. Elle couve les dortoirs en sueur, où la surveillance s'est relâchée. Le pion a donné l'exemple. Il sort, une nuit sur trois, avec la connivence du porte-clefs. Le surveillant-général ronfle dans une chambre à côté. Pourvu que tout se passe en silence, la galère jusqu'à l'aube est déchaînée. Marc écoute, étouffe, se sauve, écoeuré. Il saute, par une fenêtre, dans le jardin de la pension — de la prison...

Nuit sombre. Quatre murs. En haut, ciel opaque. Un rayon de projecteur passe et fouille

les ténèbres... Marc a passé dans une autre prison...

Il s'approche du mur qui longe la rue déserte. Maisons éteintes. Tout dort dans ce quartier bourgeois, loin du centre et du bruit. Beaucoup des habitants ont fui Paris. Marc se penche... Trop haut ! Il risque de se casser les jambes. Une rage le pousse à s'évader, quand même. Le voilà à cheval sur la crête ! Il se suspend par les mains, et cherche avec ses pieds une fente où s'accrocher... Dans la rue il entend venir des pas ; il essaie de remonter... Trop tard ! On l'a aperçu. Dans l'ombre au-dessous, une voix lui demande :

— Tu veux sauter ?

Il questionne :

— Qui êtes-vous ?

Mais déjà deux mains, au bout des bras levés, lui ont empoigné les pieds, et la voix dit :

— Vas-y ! Je te tiens !...

Il se trouve dans la rue, les pieds sur le trottoir. Autour, les murs des maisons mornes. Et la nuit, au-dessus... Une troisième prison. C'est comme en un cauchemar. Une boîte à compartiments. On sort, on rentre, on passe de l'un à l'autre ; mais le grand couvercle du dessus reste rabattu...

Un inconnu est contre lui, et le tâte. Ils sont presque de même taille. Une allumette craque, et

la flamme un instant éclaire les deux visages. C'est un jeune ouvrier, guère plus âgé que Marc. Imberbe, le teint gris, les traits fins, l'expression aiguë, sous les paupières bridées des prunelles mobiles, un regard curieux qui fuit, qui palpe, mais qui ne se pose pas, un sourire équivoque au coin des lèvres pâles... La nuit est retombée entre eux. Mais ils se sont bien vus. L'autre pelote le bras de Marc, et lui dit :

— Où vas-tu ?

Marc dit :

— Je ne sais pas.

— Alors, viens avec moi !

Marc hésite. Son instinct l'avertit. Il sait les dangers de la jungle. Il ne sait rien de l'autre ; mais il flaire que l'autre est de la jungle. Le cœur lui bat. Mais la curiosité l'emporte sur la peur. Et puis, s'il n'est pas brave encore, il est téméraire. (La bravoure s'apprend plus tard, lorsqu'on est en état de peser ses forces, ou sa faiblesse, qu'il n'a pas éprouvées.) Il est curieux de risquer. — Il dégage son bras de la main qui le serre ; et de ses deux mains, à son tour, tenant l'autre, mais à distance, il dit :

— Allons !

sans demander où.

Toute la nuit, ils courent. Ainsi que leurs mains

d'abord, leurs esprits se sont tâtés. Gauchement, un peu rudes. Ils ont peur l'un de l'autre ; mais ils ne savent pas que l'autre a peur. — Non point la peur physique. Le premier contact l'a presque dissipée, chez Marc. Elle reparait par bouffées, quand ils marchent en silence, côte à côte. Marc touche dans sa poche son couteau, — arme inoffensive qu'il ne saurait pas manier. Ils se hâtent de parler. La parole les rassure.

En plein jour, ils auraient été lents à s'approcher. Mais la nuit dans ces rues en deuil, où les lumières sont voilées, comme pour un catafalque, les différences s'effacent, ils sont du même troupeau. Les mêmes désirs les poussent. Les mêmes dangers les menacent. Fatigués de marcher, ou plutôt, parce qu'ils veulent, avant d'aller plus loin, s'étudier, ils s'asseyent sur un banc d'une place obscure.

Il se nomme Casimir. Il roule une cigarette, et il l'offre à Marc. Marc qui n'aime point à fumer, et qui est dégoûté, prend et fume... O honte ! il n'a rien dans ses poches, ni tabac, ni argent : comment fera-t-il tout à l'heure?... Cette préoccupation l'empêche d'écouter. Mais il entend quand même ; et sa curiosité le reprend. Confiance pour confiance ! Ils se racontent l'un à l'autre...

Ouvrier électricien. Il travaille dans une usine

de guerre. Le chiffre de ce qu'il gagne par jour écrase le petit bourgeois, qui ne possède rien, qui ne gagne rien, qui n'est capable de rien que de dépenser. Casimir n'abuse pas de sa supériorité ; il la connaît depuis longtemps ; peut-être l'échangerait-il contre cette infériorité bourgeoise, qu'il méprise et envie, depuis qu'il est né. Mais, cette nuit, il ne pense pas au mépris ni à l'envie. L'attrait est plus fort. Ce visage entrevu tout à l'heure, ce monde humain inconnu... Il l'est aussi, pour Marc. Ils aspirent à s'explorer. Les barrières sont levées. Marc ne vient-il pas de s'évader de sa classe ? (Quelle est sa classe, à cet enfant sans père ?) Entre eux, égalité.

Mais Casimir est l'aîné. — Il ne s'agit pas de l'âge. A quelques mois près, cela ne vaudrait pas la peine d'en parler. — Il l'est par les expériences de la vie des faubourgs, amassées.

Marc se tait, confus et avide d'entendre. Son silence est ce qui le sert le mieux. Il a l'air de savoir ce que l'autre ignore. Et quand il se risque à parler, c'est par mots brefs, hachés, sur un ton d'ironie, qui fait illusion.

L'illusion ne tient pas longtemps. Il ne faut pas la voir de près, et son visage de fille, à la lueur de lampe du café, où Casimir l'entraîne. Sa gêne et sa naïveté s'avouent, au regard de l'autre, ce regard aigu et furtif, en vville de la vigne, qui

s'accroche de côté, qui le guette, qui le sonde,
qui lui cause un embarras et un attrait irrités...
Il veut le fuir ou le braver ; mais, hésitant entre
les deux, il ne sait ni l'un ni l'autre ; il se trahit :
il est livré...

Il partagea les randonnées de Casimir dans la jungle !... Si Annette se doutait !... Ce que les yeux, les mains, le corps de son petit ont touché !... Mais il y a une grâce d'État pour ces petites âmes dures, dont aucune souillure n'atteint le noyau serré. Elles sont sauvées par ce qui devrait les perdre : par leur curiosité. Elles veulent voir et savoir, elles veulent toucher. — Oui, Mais, « *Noli me tangere* !... » Elles ne se laissent pas toucher...

— « J'ai touché. Et je passe. Je te reste étranger. Je te l'étais avant que je ne te connusse. Je te le suis plus encore, depuis que je t'ai connu. J'ai dégoûté. De toi. De moi. De moi, davantage. J'ai sali mon corps, mes mains, mes yeux. Je les lave avec rage. Mais mon cœur est intact. La boue ne l'a pas touché... »

« ...Et dans cette boue de Paris, les parcelles de métal précieux que j'ai ramassées !... »

Chez ce gamin de la rue et de l'atelier, chez

ses compagnons, dans ce conglomérat d'âmes qui forme le peuple des Cités, vertus et vices sont mêlés. La pourriture et l'air salin.

Un sexualisme exacerbé par fièvre chaude du troupeau, — des sens érigés, brûlés, blasés, avant l'heure, — une barbare curiosité qui devance, provoque, épuise les désirs, — une frénésie qui retombe, avant d'avoir fécondé, — tout essayé, et tout usé, — la chair flétrie dans sa fleur, — le duvet de l'âme brutalement écrasé, l'herbe foulée, partout l'empreinte, dans le corps, du plaisir sans joie profané, comme les bois de la banlieue, après les dimanches de printemps... Ceci, c'est l'aspect dévasté, le démon charnel qui trait et tarit le pis de la race, le chancre qui la ronge au ventre, dans sa force d'agir et sa fécondité...

Mais sur la terre ravagée passent les vents : après celui qui consume, celui qui renouvelle. Il suffit d'une ondée pour que se relève par plaques l'herbe talée, et que reverdisse le blé avec le chien-dent. — La liberté est la lance d'Achille. Elle tue et ressuscite.

Surchauffé précocement par le souffle embrasé de la forge sociale où sa naissance l'avait jeté, — dans le méphitisme de cette fonte chaotique de jouissances et de peines également brutales, meurtrières également, — sous ce régime destructeur, d'hygiène sauvage, de logement empesté,

de malpropreté physique et morale, d'alimentation malsaine, de boisson, de travail et de divagations, disproportionnés avec son âge, — Casimir brûlait par tous les bouts.

L'éréthisme de l'esprit n'était pas moins dangereux que celui du corps. Mais il était plus fécond, et ils formaient ensemble un monstrueux équilibre, qui surmenait l'être avant sa maturité et le laissait fourbu, à l'heure où il eût eu besoin de sa pleine force pour agir. Du moins, l'empêchait-il de sombrer dans la sentine charnelle. Oui, même cette folle tension de tous les désirs, cette hystérique liberté, sans aucun frein moral, mais sans les préjugés qui sont la rançon de la morale ordinaire, faisait, par brusques bonds de l'esprit capricant, atteindre aux verts buissons dans la lumière, où bandaient les bourgeons de la pensée à venir. La chèvre n'y restait point ; elle redescendait, d'un saut, mais elle gardait entre ses dents l'amertume tonifiante de la saine mâchée.

Casimir était anarchiste. L'orgueil d'autodidactes, gonflés d'une science mal choisie et plus mal digérée, l'égoïsme dogmatique et le cabotinage, le goût des vaines parlottes, l'aberration sexuelle, la destruction maniaque de toutes les valeurs établies, une forfanterie d'immoralisme, la violence mutuelle des coteries et des individus qui s'envient, — ont toujours fait ravage dans le

hautain édifice, qui veut, pour le construire, des mains et des cœurs purs, comme ceux des Reclus et des Kropotkine. Il ne sera jamais habité que par une élite stoïque. La foule qui s'y rue le dégrade, comme elle a dégradé les basiliques du Christ, en les peuplant de ses dégoûtants petits dieux, entremetteurs de Dieu.

Mais le seul mot de Liberté a une vertu magique, même sur les âmes embourbées dans la fondrière de leurs désirs. C'est un souffle d'héroïsme, (Illusion?... Qu'importe!) qui nie la servitude, toutes les servitudes, dont elles sont ligotées... Épigones lamentables du Titan insurgé contre le « *Sic volo jubeo* » du Tyran!... En ces épaves, on retrouve le feu sacré de Prométhée.

Marc en vit, sous ses pas, crépiter l'étincelle.

C'était à l'heure d'exception, où les frères ennemis : anarchistes, socialistes, syndicalistes, révoltés contre la guerre, oubliaient leurs querelles pour s'unir sur ce terrain. On était si peu nombreux ! A peine une poignée ! Tous les autres avaient déserté, — par faiblesse devant l'opinion, par peur des sanctions, par vieux instincts réveillés d'orgueil national, ou de sang à laper, surtout par confusion, — l'épouvantable confusion d'idées oratoires, dont sont gavées les démocraties, comme dindons. Jamais Jésuites, aux temps florissants de la casuistique, ne firent un aussi

affolant usage du « *distinguo* », qui, appliqué à tout, réussit à tout embrouiller : la guerre et la paix, le droit et l'iniquité, la liberté et l'abdication de toutes les libertés. Le résultat le plus certain était que la minorité d'esprits qui avaient jusqu'alors tenacement tenté de se libérer, revenaient au banc de chiourme et ramaient, le dos courbé, sous le bâton. Ils n'étaient pas une douzaine, à Paris, vers la fin de 1914, les irréductibles qui se maintenaient hors des fers. Leur nombre avait grossi depuis, peu à peu, ralliés en deux ou trois petits groupes, dont le plus sagace était celui de « *la Vie Ouvrière* ».

Marc assista, le dimanche, à quelques-unes de leurs réunions. Ce qu'il y entendit l'ébranla.

Jusqu'à cette heure, il n'avait jamais discuté la guerre. Il était bien trop clairvoyant pour n'en pas saisir la cruauté, l'injustice, peut-être même l'absurdité. Mais il n'en jugeait que plus viril de lui faire accueil. Il était à cet âge où la suprême vertu se résume en ce mot : la virilité. Et la force injuste, plus encore que la juste, exerce un attrait caché : car elle paraît plus force, toute brute, toute pure, et elle a plus de danger. Il mettait un orgueil à exalter l'impitoyable loi du combat pour vivre, qui enferme les hommes dans le panier aux crabes de l'éternelle mêlée. Point de larmoiement. Etre le plus fort !... Précisément parce que lui, il

était faible, il affichait ce cynisme ricanant, qui avait révolté Annette :

— Tant pis pour moi, comme pour les autres ! Tant pis pour ceux qui tombent ! C'est à moi de m'arranger, ou par la force, ou par la ruse, pour me trouver dessus !...

Il lui plaisait de mépriser les protestations indignées de sa mère contre cette forfanterie d'inhumanité. Il les taxait dédaigneusement de « sentimentalisme » : c'était tout dire !...

— Fadeur et fadaïses ! Article de femme ! Farde ton museau ! Moi, j'ai mes dents à aiguïser...

Il est vrai qu'Annette baignait alors en pleine confusion. Elle acceptait encore la guerre, en se refusant à en accepter l'ignominie, qui est l'immonde haleine du carnassier. Elle s'arrêtait à mi-chemin de la pensée ; elle n'osait pas regarder au fond. Aussi avait-elle peine à motiver ses révoltes par des raisons de l'esprit. Il lui suffisait, pour se guider, de son sens intérieur. — C'était trop peu pour Marc. Un homme a besoin d'idées nettes, — fausses ou non — afin d'étiqueter ses passions.

Des idées nettes, Marc en trouva, à poignées, chez les logiciens de la pensée ouvrière. Toutes leurs révoltes étaient rigoureusement déduites et construites sur des échafaudages de chiffres et de faits. — La parole sans apprêt, lente, tâton-

nante, monotone, de Merrheim, qui cherche le mot juste, ne dépassant point la pensée, cette honnêteté grandiose, qui était, comme Phocion, la hache de l'éloquence ; — la tranquille bonhomie de Monatte, qui se désintéresse de soi et de vous, pour suivre exactement la succession des faits observés ; — la précision d'acier, la passion comprimée de Rosmer, qui a peur, en se livrant, de trahir l'idée ; — cette chaleur glacée eut sur l'adolescent sceptique, violent, fiévreux, un effet bouleversant. Le caractère clandestin auquel ces réunions étaient contraintes, le danger incessant qui pesait sur ces petites catacombes, l'oppression de sentir la masse énorme des nations, qui tenait sous son poing ces « volveurs » de justice, ces chercheurs de vérité, et leur lumière voilée, — soufflaient à la révolte, malgré la froideur des chefs, un esprit religieux. Il transfigurait, par feux de phare à éclipses, ces visages ternes, ces yeux las.

Et l'orgueilleux petit bourgeois se sentit humilié par tel de ces artisans, qui le dépassaient, du cœur.

Pitan, — le père Pitan, comme on l'appelait, bien qu'il n'eût pas atteint la quarantaine, — un petit homme maigre, agile, à la tête trop grosse pour le corps. La première chose qui frappait en lui était la barbe noire, qui mangeait le visage, les grosses lèvres enfouies sous les poils. Il avait le teint jaune, le nez épaté, des yeux bruns en velours, où la pupille se confondait avec l'iris, comme d'un barbet.

Quand Marc, aux réunions, promenait son regard dans la salle, il rencontrait ces yeux et leur grave sourire. Pitan était des rares, parmi les compagnons, qui parût s'intéresser aux hommes, non pas seulement pour l'idée (ou pour son intérêt propre), mais pour ce qu'ils étaient des hommes, par amour humain, — comme un chien. Le jeune bourgeois l'attirait : il devinait sa gêne. Et l'instinct de Marc l'avertit du terre-neuve

qui venait à lui, en nageant à travers le courant. Ils se rejoignirent.

Pitan était raccommodeur de faïences et porcelaines, ambulante. Il avait en banlieue un petit magasin, où il effectuait ses travaux plus délicats ; et son ingéniosité lui avait fait adjoindre à son métier la réparation d'objets de toutes matières, bois ou pierre, ou fragiles bibelots. Travailleur libre, il pouvait, mieux que ses compagnons d'usines et d'ateliers, disposer de son temps ; et il le prodiguait, pour la cause. Il s'offrait à porter, d'un bout à l'autre de Paris, les convocations, les brochures, à secouer les oublieux, à réveiller les endormis, à battre le rappel. Marc profita de quelques après-midi de congé dans son lycée, pour accompagner Pitane. Il fut vite fatigué. Ni mauvais temps, ni distance, ne comptaient pour Pitane. Il allait, il allait, de son pas clopinant, dur et sec, de vieux troupier. Il ne s'arrêtait guère, que la tâche ne fût accomplie ; et il ne buvait point. On le plaisantait sur ses vœux de tempérance et chasteté : car on ne lui connaissait pas de liaisons, et il n'était pas marié. Il vivait avec sa vieille mère, qu'il cachait jalousement, et qui le tyrannisait. Fils d'un alcoolique, il avait vu, enfant, les ravages du mal ; et il en portait les tares, dans sa constitution secrètement rongée. Il lui devait, sans doute, d'être

réformé. Mais c'était aussi la raison pour laquelle il s'interdisait le mariage. Quoique cette vie ne fût pas gaie, il paraissait heureux. Quelquefois cependant, une brume de mélancolie traînait dans son regard. Il avait des périodes de fatigue épaisse, pendant lesquelles il fuyait, se terrait, léthargique, la langue liée, le cerveau comme paralysé. Après des semaines, il repaissait, avec son sourire dévoué et son activité. Alors, les camarades qui ne s'étaient pas souciés de lui pendant son absence, trouvaient naturel de le charger, pour la cause, de toutes les tâches qu'ils esquivaient. Et Pitán repartait en courses, rentrant à la nuit tombante, ou au milieu de la nuit, quand la dernière feuille était distribuée, — fourbu, trempé, satisfait.

Marc n'était pas de force. Pitán le prit en pitié : et, sans le lui laisser voir, il trouva des raisons pour faire halte et souffler.

La parole de Pitán était lente, calme, sans arrêt : elle s'épanchait comme l'eau unie d'un canal entre les deux écluses de ses périodes de mutisme ; l'impatience de Marc tentait en vain de l'interrompre : Pitán, souriant, le laissait parler, puis, tenace, se remettait à dévider sa pensée. Il était insensible à l'ironie. Il ne s'en faisait pas accroire sur la valeur de sa parole. Sa parole lui était un besoin d'éclaircir sa pensée. Il ne le pou-

vait qu'en l'extirpant de la glaise de silence où son esprit était englué. Il lui fallait aérer cette lourde vie intérieure, envasée pendant ses éclipses d'hémiplégie bisannuelles. Penser, pour lui, c'était penser tout haut. Et puis, il avait besoin d'un autre, pour se penser soi-même. Ce solitaire était né fraternel.

Parler ne l'empêchait pas d'observer, d'écouter. Marc s'aperçut, longtemps après, que tout ce qu'il avait dit, Pitan l'avait retenu, médité, tourné et retourné, comme avec une bêche.

Il crut avantageux de faire parade devant lui, ainsi que devant les autres, de ses déboires de petit bourgeois, de ses révoltes de collégien, qui s'émancipe des préjugés et des obligations de sa classe. Casimir et ses compagnons lui en avaient tenu compte, — sans se départir de leur attitude de supériorité. Ils avaient l'air de lui décerner un bon point : ce qui flattait Marc, mais qui le mortifiait. Pitan ne manifesta ni louange ni dédain. Il hochait la tête, tandis que Marc se racontait ; puis, il reprenait son soliloque... Mais plusieurs jours après, attendant la sortie d'ouvriers, à distance d'une usine, entre les hauts murs alignés d'où s'allongeaient les cous rouges des gigantesques cheminées et les anneaux pesants de leurs fumées, — Pitan, sans autre exorde, dit :

— Tout de même, vous feriez mieux d'être chez vous, monsieur Rivière.

(Il était le seul à ne pas le tutoyer.)

Marc fut stupéfait :

— Chez moi ? Où ?

— A votre école.

Il protesta :

— Mais, Pitan ! Vous trouvez que j'ai tort de venir avec vous, d'apprendre comment vous pensez et comment vous vivez ?

— Non, bien sûr, ça ne peut pas faire de mal, de savoir comment nous sommes faits, nous autres... Seulement, monsieur Rivière, voilà !... Vous ne saurez jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'êtes pas des nôtres.

— C'est vous qui dites cela, Pitan ? Je viens, et vous me repoussez !

— Non, non, monsieur Rivière. Vous venez, et je suis content de vous voir. On vous remercie de votre sympathie... Mais cela n'empêche pas que vous êtes et serez toujours chez nous un étranger.

— Vous ne l'êtes pas pour moi.

— Voyons !... Derrière ces murs, il y a des ouvriers. Qu'est-ce que vous connaissez de la vie de ces ouvriers ? On peut vous dire ce qu'ils

font, on peut vous dire ce qu'ils veulent, ce qu'ils pensent, et même ce qu'ils souffrent. Mais est-ce que vous le sentez ? Lorsque j'ai mal aux dents, vous vous apitoyez ; mais si vous n'avez pas mal, vous ne sentez pas mon mal.

— J'ai mon mal, moi aussi.

— Sûrement. Je ne m'en moque pas, comme font ceux-là qui disent qu'auprès de la vraie souffrance de ceux qui sont condamnés à une vie de misère, la souffrance bourgeoise est du luxe, fabriqué pour les inoccupés. C'est du luxe, peut-être, — hors la maladie et la mort, bien entendu, — quoique même la maladie et la mort ne soient pas les mêmes pour tous...

— Elles ne sont pas les mêmes ?

— Non, mon petit. Etre malade et mourir, bien tranquille, dans son lit, sans avoir à songer à ce qui adviendra des nôtres, — c'est du luxe, ça aussi. Mais ceux qui vivent dans le luxe ne s'en aperçoivent plus ; et pour quoi que ce soit qu'on souffre, réel ou fabriqué, la souffrance n'est jamais du chiqué. Aussi, je les plains tous, les vôtres et les nôtres. Chacun a ses ennuis, qui sont faits à sa mesure... Seulement, ils ne se ressemblent pas.

— On est pareils, Pitan.

— Mais la vie ne l'est pas... Tenez, le travail, qu'est-ce que c'est pour vous ? Vous dites —

(vous, les vôtres, aussi bien les meilleurs que les pires, oui, même les sangsues qui vivent de la peine des autres) — vous dites que le travail est beau, que le travail est sacré, et que qui ne travaille pas n'a pas le droit d'exister... C'est parfait. Mais est-ce que vous vous faites seulement une idée du travail par contrainte, sans relâche, sans pensée, sans espoir d'en sortir, le travail asphyxiant, aveuglant, empoisonnant, le travail attaché à la meule, comme une bête qui tourne, — jusqu'à l'heure de liberté, qui est l'heure où on crève ? Est-ce que ce travail-là est beau ? Est-ce qu'il est sacré ? Et ces autres qui en vivent, après l'avoir ainsi déshonoré, est-ce qu'ils ne resteront pas toujours, pour nous, des étrangers ?

— Mais moi, je n'en vis pas !

— Vous en vivez aussi. Votre jeunesse abritée des soucis, de la faim, votre école, vos loisirs d'apprendre tranquillement, pendant des années, sans avoir à songer au pain quotidien...

Du coup, Marc se souvint, pour se défendre, de ce qui n'avait jamais occupé sa pensée :

— Ce n'est pas à votre travail que je le dois, c'est à celui de ma mère.

Pitan, intéressé, se fit raconter la vie courageuse de la mère. En la décrivant, Marc la découvrait ; à sa fierté se mêlait une confusion, qu'un mot de Pitane éclaircit :

— Eh bien, mon ami, dit tranquillement celui-ci, après qu'il eut fini, — l'exploitée, c'est donc elle.

Marc n'aimait pas qu'on lui apprît son devoir.

— Ceci, c'est mon affaire, Pitán. Cela ne vous regarde pas.

Pitán n'insista point. Il souriait.

Les ouvriers sortaient de l'usine. Il se leva et alla à eux. Il en connaissait plusieurs ; il échangea quelques mots, en distribuant ses feuilles. Mais ils étaient pressés d'enfourcher leur bécane et d'aller souper. Ils déplaient à peine la feuille, ou ils disaient :

— Ça va, ça va !...

Et les mains dans les poches, ils ne la prenaient même pas. Trois ou quatre s'arrêtèrent pour causer. Marc restait à l'écart, et il ne le sentait que trop :

— « Je suis un étranger. »

Quand Pitán revint vers lui, Marc, après un moment, marchant à ses côtés, se remit à parler :

— Vous ne me l'avez pas appris, Pitán. Je l'avais bien vu. Casimir et les autres ne sont jamais avec moi des camarades. Quelquefois, ils me flattent ; et d'autres, ils m'humilient. Ils ont l'air d'être fiers de moi et contre moi. Fiers de m'avoir comme otage de la bourgeoisie à mépriser.

— Héhé ! — (Pitán riait doucement) — il en

faut pas à présent exagérer dans le contraire. Mais quelque chose est vrai. Et c'est parce que je l'ai senti, que je vous l'ai dit.

Marc s'arrêta, frappa du pied, et cria :

— C'est injuste !

Il se détournait pour qu'on ne vît pas sa faiblesse : ses larmes près de jaillir. Pitán lui passa son bras sous le bras ; ils continuèrent à marcher.

— Oui, dit après quelques pas Pitán qui avait médité, il y a beaucoup de choses injustes. Presque tout est injuste dans cette société. C'est pour cela qu'il faut la changer.

— Ne puis-je y travailler ?

— Vous pouvez. Vous devez. Comme nous. Chacun avec ses moyens, et chacun dans son cadre. Mais dans la société nouvelle, dans l'ordre prolétarien (je le regrette, monsieur Rivière) vous n'entrerez pas. Ça me fait pitié pour vous. C'est comme cela !... Je n'y entrerai pas non plus, d'ailleurs, moi, car je serai mort.

— Mais les vôtres, ceux de votre classe ?...

— Ceux de ma classe, oui. Ceux-là entreront.

Marc dégagea son bras de celui de Pitán et dit :

— Pitán, vous et les vôtres, vous êtes des nationalistes. Vous combattez la patrie. Mais c'est pour une autre patrie. Et elle est aussi jalouse que l'ancienne.

Pitan dit avec bonhomie :

— Moi, je ne suis jaloux de rien, mon petit. On est blond, on est brun, on est grand, on est petit, on est blanc, on est jaune, — pour moi, tout ça est égal, on aime, on saigne, on meurt de même. Je suis pour toutes les patries. Aucune ne me gêne... Mais voilà ! La nôtre, celle des prolétaires, on ne lui accorde pas le droit de vivre. Il faut bien qu'elle l'arrache aux vôtres.

— En nous arrachant la vie.

— On ne vous en veut pas. Mais votre classe nous prend notre soleil.

— Je n'en prends pas beaucoup, dit Marc, tristement.

— Vous avez les moyens d'aller le chercher. Dans vos livres, vos études, dans les livres et tranquilles travaux de votre esprit. Allez donc le chercher, et ensuite, donnez-nous-le, à nous, qui n'avons pas les moyens de nous payer ces excursions coûteuses ! C'est ce que vous pouvez faire de mieux. Retournez chez vous, et là, travaillez pour nous !

— Ce n'est pas gai, dit Marc. Vivre sans compagnons !

— On est compagnon de tous, on n'est pas compagnon d'un seul !

— Ah ! quelle solitude ! fit Marc.

Pitan s'arrêta, regarda avec une compassion

souriante le visage de l'enfant qui cherchait à se dérober. Il redressa le dos, prit une bonne bouffée de l'air empuanti par les relents d'usine, et dit :

— Oui, c'est bon. C'est sain.

Marc fronçait le nez. Pitan lui frappa sur l'épaule :

— Regarde !...

(Pour la première fois, il le tutoyait.)

De la ceinture des fortifs, ils voyaient la vaste plaine pelée, les longues fumées d'usines, que tordait lourdement, comme un linge à la lessive, la bise glacée d'hiver, dans la cuve du ciel boueux, — et, par derrière, la fourmilière des maisons, les millions de vies, la Ville, — la sévère tragédie. Heureux et sérieux, Pitan respirait à l'aise. Et il dit :

— La solitude avec tous, c'est tous être frères de tous.

— Et tous, ils s'entre-dévorent, dit Marc, amèrement.

— Il faut bien qu'ils mangent ! fit simplement Pitan. C'est la loi... Et donc, nourrissons-les ! Nourrir de soi les autres, c'est pour ça qu'on est né. Et de toutes les bonnes choses, celle-là c'est la meilleure !

Marc regardait la face terreuse du petit raccommodeur, illuminée d'un feu interne, et il était saisi de cette muette allégresse qui rêve de s'offrir

en pâture. Il pensa que le Dieu chrétien lui-même était venu pour se faire manger... Ah ! quelle barbare humanité !... Il en percevait bien la grandeur. Mais il était trop jeune encore pour y aspirer...

— Non ! Pas être mangé !... Manger !

Ébranlé, mais déçu par ces hommes de l'autre rive, où il ne pouvait prendre pied, il était maintenant un oiseau suspendu entre ciel et terre, qui ne sait où se poser. Il a fui le nid, il n'y veut plus rentrer, il est trop jeune encore pour pouvoir bâtir le sien, — et où ? En attendant que l'heure soit venue de fonder son foyer, où trouver un abri ? Sur quelle branche s'appuyer ? Le doute est entré dans ses préjugés de la veille ; et bien qu'il s'y obstine, parce qu'il n'a rien encore pour les remplacer, il sait qu'ils sont ruinés. Dans ce monde des idées, qui a une importance vitale pour un cerveau surchauffé d'adolescent des villes, ce garçonnet de quinze ans, il est seul et perdu, il n'a à quoi s'attacher.

Il a retrouvé la Perrette, l'échappée, comme lui, de la maison, — Marceline et ses lèvres d'aegipan. Cette fois, il y a goûté. Ils ont repris, de plus près, les entretiens de l'escalier. Il a cherché ses bras

pour s'y réfugier. Si détachée qu'elle soit de ce qu'elle a quitté, il est pour elle un messager du pays. Ils sont du même toit. Ils ont pépié ensemble, au bord de la même gouttière. Dans l'immensité de la Ville, les transfuges s'accolent et réchauffent leurs plumes. Marceline becquète la bouche défaillante de son petit amant. Ce petit garçon est bien ardent ! Il se brûlerait à la lampe. Ce monde du plaisir — ce monde de la souffrance — qu'il vient de découvrir, il s'y livre furieusement. Marceline s'en amuse ; mais cette fille sans scrupules a pour le Chérubin, rougissant, impudent, qui la dévore, un je ne sais quoi qui la trouble et l'étonne, — je ne sais quoi de maternel. Elle qui fait bon marché des sentiments de famille, elle se sent une responsabilité sur ce jeune garçon. Elle le tient sur ses seins, elle scrute ses joues pâles, ses yeux fiévreux, elle a ri d'abord, elle se fait souci maintenant de ses escapades nocturnes, de ses rentrées, moite et transi, à l'aube glacée. Il est peu couvert, et il est imprudent ; il a une toux sèche ; il est violent ; il est brûlant ; un coup de vent le consumera, d'une bouchée. Marceline s'inquiète ; et en même temps, elle souffle sur le feu ; elle joue de lui. Il est jaloux, elle le tourmente, elle n'entend pas qu'il la gêne. Elle a scrupule, mais elle achève, bel et bien, de l'assassiner.

C'est ici que Pitan intervient, juste au bon moment. Il connaît tous, tous le connaissent ; son obligeance et sa naïveté, dont on se raille, ont donné au vieil original le privilège de dire aux gens des vérités qu'on n'aime pas à entendre ; on les entend ; et, qu'on en tienne ou non compte, on ne songe pas à s'en offenser. Pitan dit à la fille :

— Mamselle Marceline, votre frerot, si vous le gardez, vous ne le garderez plus longtemps ; il est en train de s'en aller.

Marceline répond :

— Papa Pitan, je le sais bien, et cela me fâche. Je le vois bien qu'il se mange les sangs ! Mais comment faire ? Ce petit gars n'écoute rien. Il est aveugle et sourd. Il n'est qu'une bouche affamée, comme un nourrisson. Mais on ne peut pas le désaltérer. Il est malheureux. Il est affolé. Il a du mal, et on ne sait comment le consoler.

— Il n'est pas à sa place avec nous. Ce qu'il lui faut, c'est son chez lui.

— Il n'en veut pas.

— Je sais, je sais, il est dans l'âge de révolte.

— Nous y sommes tous.

— Ne vous flattez pas, mamselle Marceline !

Vous aspirez, au fond du cœur, à l'âge où vous flanquerez, à votre tour, des torgnioles à une couvée de petits révoltés.

Marceline rit, et elle dit :

— J'en ai à rendre.

— Occupons-nous de celui-ci !

— Ah ! celui-ci, il ne ferait pas bon y toucher, contre son gré. Au moindre mot qu'on lui dit, pour semoncer, il est un poney qui vous ruade au nez.

— Vous qui le connaissez, n'a-t-il personne à qui le confier ?

— Sa mère est au loin.

— Je sais. La brave femme lui gagne son pain. Elle ignore tout. J'avais pensé à lui écrire. Mais, à ce que j'ai pu voir, ils s'entendent mal, ils sont buttés. Je connais ça : probablement, ils sont trop proches pour se comprendre. Elle a son gros travail et ses peines, cette femme ; il ne faudrait pas inutilement l'inquiéter, s'il y avait moyen autrement. Est-ce qu'il n'a pas, notre gamin, ici, sur place, quelque autre personne de la parenté, qui sache le prendre et le défendre ?

— Si, justement !... Attends. Pitan !... Il y a sa tante, je la connais, elle n'est point prude, elle peut comprendre...

— Eh bien, dit Pitan, il faut aller lui parler.

Marceline fit la grimace. Elle n'aimait pas à se dessaisir du pigeonneau. Mais elle était bonne fille, elle se dit :

— En l'absence de l'autre, je suis un peu sa mère. Qu'est-ce que je ferais, si j'étais à la place

de l'autre ? C'est vrai, que je ne peux pas le garder !... Mon petit gosse !... Pour le sauver, il n'y a qu'un moyen, il faut y aller...

Dans ses bras, une nuit encore, elle le garda
Puis, elle s'en fut chez Sylvie, et le lui livra.

Sylvie traversait une crise, — la plus aiguë de sa vie, depuis la mort tragique de sa petite fille. Cette femme qui s'étourdissait follement, et que la guerre avait jetée dans une fringale d'excitations et de plaisirs, venait d'être rappelée, par un coup, à la réalité. Pourtant, elle avait pu prévoir ce coup, sans trouble ; mais elle n'en prévoyait nullement le retentissement en elle. — Son mari, Léopold, était mort, prisonnier, dans un hôpital d'Allemagne. Et voici la lettre où le pauvre homme lui annonçait, par avance, la nouvelle :

« Ma chère femme, pardonne-moi, si je te fais de la peine. Je ne vais pas bien fort. On m'a mis à l'hôpital, mais je puis t'affirmer que je suis très bien soigné par les Allemands. Je n'ai pas à me plaindre. Les salles sont chauffées. Car dehors, il fait encore froid. On dit que vous avez là-bas du mal à vous réchauffer, que le charbon

vous manque. Comme je voudrais vous aider ! Je vous vois, dans l'atelier, les vitres engivrées : Célestine a l'onglée, elle frotte ses doigts contre le dos du minet. Toi, tu n'as jamais froid, tu vas, tapant du pied et bousculant ton monde, afin de les dégeler. Mais dans notre grand lit, quand il faut se coucher, les draps sont rèches. Enfin ! le jour, au moins, vous pouvez vous promener, aller, venir ; et quand on peut se remuer, c'est encore beaucoup. Si je pouvais bouger ! Je suis obligé de te dire que les médecins ont trouvé qu'ils devaient me couper la cuisse. Alors, que voulez-vous ! moi, je n'y connais rien, et je me laisse faire. Mais comme je suis tellement faible, et que j'ai peur de leur passer entre les mains, j'ai voulu vous l'écrire, pour vous embrasser avant. Quoiqu'il faut avoir toujours espoir de s'en sauver. Je reviendrai, peut-être. Peut-être je ne reviendrai pas. Je t'en prie, ma chère femme, ne te fais pas de mauvais sang, ce n'est pas de ma faute, et sois persuadée que je ferai tout mon possible pour m'en sortir. Mais si le malheur voulait, eh bien, tu es encore jeune, tu peux te remarier, je ne suis pas un objet rare, les hommes comme moi, on trouve le remplaçant. Pourvu qu'il soit honnête, bon travailleur, et qu'il te respecte. Ce n'est pas que ça me réjouisse de te savoir avec un autre. Mais il me faut que tu sois

heureuse. Et n'importe comment que ça soit, je dis d'avance que ça sera bien. Ma Sylvie, on a eu bien du mal et bien du bien, ensemble, on a rudement travaillé, on s'est quelquefois querellé, mais on était toujours de solides compagnons. Je t'ai souvent agacée ; je n'étais pas, je savais bien, celui qu'il t'aurait fallu : mais on est ce qu'on est, et j'ai fait de mon mieux. Ne m'en veux pas, si je n'ai pas réussi, comme je voulais. Embrasse Annette et Marc. Nous n'avons pas toujours été pour eux ce que nous aurions dû. Je voudrais que tu t'occupes un peu plus du petit. Nous n'avons pas d'enfant. Tu devrais tâcher de l'associer plus tard à notre maison... Je ne peux pas continuer. Je ne suis pas fort. Et ce papier, qu'est-ce qu'on peut dire dessus?... Je t'embrasse. Ah ! Sylvie. Je voudrais tenir ta main. Adieu, ou au revoir. Ton mari fidèle qui pense à toi, à vous, et qui pensera à vous, de bien loin, de dessous. Loin ou près, je me dis que c'est la même terre, et que tes pieds marchent dessus. Adieu, ma bonne femme, ma chère vieille, ma petite belle, mon amour. Merci pour tous. Prends courage. Ça me fait gros cœur de partir. — Ah ! mon Dieu !

« Léopold. »

« Il y a une quittance Gribelin, cent quinze

francs, du onze juin quatorze, qui n'a jamais été soldée. »

Les dernières lignes étaient brouillées. Une goutte était tombée, que le pouce avait écrasée.

La nouvelle de la mort arriva en même temps.

Alors, Sylvie découvrit qu'elle aimait celui qui partageait sa vie depuis douze ans. Elle n'avait guère apprécié en lui qu'un brave homme et un bon associé. La mort lui révélait que l'association allait bien au delà des affaires. A mêler ensemble leurs jours, ils s'étaient entrelacés si fort que les doigts de l'experte couturière n'auraient pu maintenant les débrouiller l'un de l'autre ; le fil qui s'était brisé, elle ne distinguait plus si c'était le mien ou le tien. Tout l'écheveau était rompu.

Et maintenant, elle s'avisa du tort qu'elle avait fait à celui qui avait été une partie d'elle-même... A ce cœur affectueux, l'amour parcimonieux qu'elle avait mesuré ! Les infidélités, dont peut-être il n'avait pas eu connaissance, s'il en avait eu le soupçon... Mais qu'il ne les connût point n'enlevait rien au remords : car elle les connaissait, elle : et elle, maintenant, c'était lui. Elle avait l'impression superstitieuse qu'en mourant il venait de tourner la clef qui permettait de lire en elle. Et ce qui acheva de la bouleverser, ce fut,

en rapprochant les dates, de se souvenir à quoi s'était passée pour elle la nuit où il cherchait sa main, dans l'agonie. Elle avait beau se dire :

— Je ne pouvais pas savoir...

Elle avait beau se dire :

— Il n'en a pas souffert...

Elle avait beau se dire :

— A quoi bon y penser ? On ne peut plus changer le passé...

C'était justement pour cela ! Le mal qu'on fait à un vivant, on peut le racheter...

— Mon pauvre homme, tu serais revenu, je ne me ferais pas de reproches ! Ce n'est pas tant ce que j'ai fait ! Ça n'a pas une telle importance ! Si tu étais revenu, je te l'aurais rendu, en affection. Mais à présent que tu es mort, je reste avec ma dette. Je ne peux plus te rembourser. Quoi que je fasse, je garde mon tort. Je me fais l'effet d'une voleuse...

Sylvie avait très fort, comme le peuple de Paris, le sentiment de l'injustice. Naturellement, surtout de celle qu'on vous fait. Mais aussi, sincèrement, de celle que vous faites aux autres. Il lui était pénible de s'avouer qu'elle en restait chargée envers son meilleur compagnon.

Plus jeune, elle eût montré plus d'élasticité. Elle se fût arrangée de ce qu'elle ne pouvait plus changer. Quand on butte et que la vie est longue

encore devant vos pas, on se dit qu'on se rattrapera : l'expérience de l'injustice faite à l'un, un autre en bénéficiera. Mais maintenant que le plus long de la route est ce qu'on laisse derrière soi, les erreurs qu'on a faites, on les garde pour soi. On a pris le mauvais chemin, il est trop tard pour changer, on n'arrivera plus...

Elle fit un retour sérieux sur sa vie passée. Tout défila, depuis les premiers temps du mariage : la naissance de l'enfant, la brouille avec Annette, Yvonne, la catastrophe, et la vie qui reprend, la bonté de Léopold qui semble si naturelle qu'on ne songe même pas à la remarquer, la guerre, les amants, et le pauvre homme qui meurt là-bas, au loin, seul et trahi... Et ce n'était pas gai. Et elle chercha, d'instinct, pour se réchauffer à eux, les deux qui lui restaient : Annette, Marc...

Elle en était arrivée à ce point de ses pensées, lorsque Marceline vint lui faire sans fard sa confession.

Et le soir du même jour, alarmée de ce récit, comme elle allait chercher le petit à son lycée, entra Marc. Il était renvoyé.

Les événements avaient marché. Une nuit qu'il réintégrait furtivement la pension, il se trouva nez à nez avec le surveillant coupable, qui, lui aussi, rentrait. Attrapé vertement, il répliqua, d'égal à égal, avec une froide insolence. Le maître se trouvait pris entre le devoir de sévir et la crainte que le petit, prêt à tout, qui le menaçait des yeux, s'il était dénoncé, ne le perdît avec lui. Il avait mauvaise conscience. Le devoir l'emporta, aidé par l'amour-propre. Marc fut appelé devant le proviseur, et congédié. Bouche close. Il ne daigna point dire un mot pour s'excuser, ou pour accuser. Au fond, il en estimait plus le maître, de n'avoir pas flanqué.

Sylvie fut saisie, en le voyant entrer. De ce côté aussi, sa responsabilité n'était pas petite. Annette le lui avait confié. Elle l'avait priée de veiller sur l'enfant, de la tenir au courant de sa santé, de sa conduite au lycée, de se charger de lui, les jours de sortie, et de lui serrer la bride.

Sylvie, qui désapprouvait la sévérité puritaine de sa sœur, et tacitement prenait le parti de l'enfant contre elle, lui avait laissé la bride sur le cou. Elle disait qu'il faut que la jeunesse fasse ses expériences, que rien ne vaut, pour l'instruire, ses sottises, qu'il est sain qu'elle laisse un peu de sa toison aux buissons et qu'elle n'est pas si bête qu'après ses cabrioles elle ne sache se retrouver sur ses pattes. Elle avait même eu l'imprudence de le dire au petit :

— Je me suis tirée d'affaire, toute seule. Tu as bec et ongles comme moi, et tu n'es pas plus sot. Tu sauras te défendre. Tu as des yeux pour voir, qui n'ont à contempler, dans ta boîte à gavage, que tes singes dans leur chaire, collés au tableau noir. Tu as des jambes pour courir, qui sont, six jours sur sept, ligotées à ton banc, devant ton râtelier de grec et de latin. Eh bien, le septième jour, réjouis tes yeux, tes jambes ! Va courir, mon ami, et vois tout ce qu'il te plaît ! Instruis-toi ! Si tu te brûles un peu, tu en seras quitte pour te souffler sur les doigts. Et tu sauras au moins ce que c'est que le feu. Tu seras assuré, après, contre l'incendie.

Elle ne se disait pas que c'était une singulière méthode de prendre l'assurance, quand la maison est brûlée. Elle répétait ce qu'elle avait toujours

entendu dire autour d'elle, dans les milieux populaires : « Laisser faire la nature. »

Et elle n'était pas fâchée de se débarrasser du neveu, pour aller à ses affaires. Elle n'en manquait point, dont Marc connaissait l'espèce. Elle ne les disait point ; mais elle ne les cachait point. Il advenait que Marc, venant chez sa tante, le dimanche matin, ne la trouvât point rentrée. Quand elle ne le voyait pas, elle se contentait d'une lettre. Elle lui laissait de l'argent, pour s'amuser. Ils restaient quelquefois trois semaines sans se rencontrer.

Pas plus qu'elle n'était prude, Sylvie n'était hypocrite : c'étaient ses moindres défauts. En pensant aujourd'hui à la façon dont elle avait exécuté la consigne de sa sœur, elle ne se leurrerait point des raisons qu'elle avait données au neveu, et qu'on vient de rapporter ; elle se dit qu'elle avait bel et bien perdu la tête, depuis six mois, qu'elle n'avait songé qu'à elle, et que, dans sa folie d'amusements, elle avait totalement oublié celui qui lui était confié.

Quand elle le vit, son teint blême, ses gestes saccadés, qui lui contait, d'un rire forcé, la conclusion de ses exploits, elle dit son *mea culpa*. Marc attendait une boutade, ou un reproche, ou bien les deux. Il s'étonna de son silence :

— Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle répondit :

— Je n'ai rien à te dire, pour le moment. J'ai trop à me dire.

Marc n'était pas habitué à voir Sylvie perdre son temps à méditer :

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai que j'ai gâché ma vie. J'ai gâché la vie de mon mari. Et je suis en train de gâcher la tienne.

— En quoi cela te regarde-t-il ? Ma vie est à moi. J'en fais ce qui me plaît... Et puis, pour ce qu'elle vaut, la vie !

— Elle vaut ce que l'on vaut... Encore, ce n'est pas juste. Pour celui qui vaut le moins, elle a un prix infini.

— Qu'est-ce qu'ils en font, là-bas, ! Va-t-en voir, aux tranchées ! La vie ne vaut pas cher.

— Je le sais. Elle ne leur coûte guère ! Ils viennent de me prendre celle de Léopold.

— Léopold !...

Marc ignorait encore. La nouvelle le frappa. Il comprit le sérieux de Sylvie. Mais il ne pensait pas que le mort eût jamais occupé dans son cœur une place bien importante. Il s'étonna de l'entendre :

— C'est justement pour cela, parce que je sais à présent tout le prix de cette vie, le meurtre qu'ils ont commis, — et que j'ai commis aussi.

— Toi ?

— Oui, qu'est-ce que j'en ai fait, de cette vie, de cette affection ?... Quelle honte !... Allons ! ce n'est pas la peine de s'attarder maintenant à ce qu'on ne peut plus défaire. Mais ce qu'on peut, il faut le faire. Tu es encore ici. Et j'ai à réparer.

— Quoi ?

— Le mal que je t'ai fait — laissé faire (c'est le même ; ne m'interromps pas !...) Et puis, tu sais, mon petit, n'essaie pas de plastronner devant moi ! Je ne suis pas ta mère. Les sottises que tu fais, et dont tu es si fier, j'en connais l'aune. Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir.

— Ni de quoi en rougir.

— Peut-être. Je ne cherche pas à t'humilier. Je n'ai pas qualité. Car j'ai fait pire que toi. Je sais qu'on ne peut pas toujours y résister : ce serait inhumain. Mais je connais le danger ; et moi, j'ai toujours su à temps m'arrêter. Toi, tu ne sauras jamais ; tu es d'une autre espèce, tu es comme ta mère, tu prends tout au sérieux.

— Moi ! je ne crois à rien, dit Marc, se cambrant.

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux ! Moi, je ne m'inquiète pas de rien, ni de tout ; je suis au moment présent, il me suffit pleinement : ce qui fait que je regarde toujours à mes pieds ; et s'il m'arrive de tomber, ce n'est jamais de très

haut. Toi, tu es comme tu es : tu ne fais rien à moitié ; si tu te perds, tu te perds à fond.

— Si je suis comme je suis, je ne puis pas l'empêcher. Et cela m'est égal !

— Mais moi, cela ne m'est pas égal ! Et moi, je l'empêcherai.

— De quel droit ?

— Du droit que tu m'appartiens. Oui, à moi, mon petit ! A ta mère et à moi. Elle ne te le dirait pas, elle qui se sacrifie ; mais je te le dis, moi : nous ne t'avons pas élevé, nous n'avons pas peiné pour toi pendant seize années, pour que tu détruises en un jour, comme un sot, tout ce que nous avons fabriqué. Quand tu seras un homme, quand tu te seras acquitté de tout ce que tu nous dois, tu pourras faire de toi ce qui te plaira. Jusque là, mon ami, tu as ta dette. Comme dit la caille dans les blés : « Paye ta dette ! »

Marc enrageait, criait qu'il n'avait pas demandé qu'on lui prêtât, pas demandé à vivre...

— Tu vis, mon ami. Enrage ! Et marche droit ! Je suis là pour y veiller.

Et, sans permettre qu'il prolongeât la discussion...

— Assez là-dessus ! On ferme...

... elle examina posément, avec l'enfant qui frémissait de fureur impuissante, ce qu'on allait faire de lui :

— Le mieux serait sans doute que tu ailles rejoindre ta mère.

Marc cria :

— Non ! Jamais ! Je la hais !

Sylvie le regarda curieusement, haussa l'épaule, et ne répondit même pas. Elle pensait :

— Le fou !... Race de fous !... Qu'est-ce qu'elle lui a donc fait, pour qu'il l'aime ainsi ?

Elle dit froidement :

— Alors, il n'y a qu'une solution : tu resteras avec moi. Externe à un autre lycée... Quant à ce ce qui s'est passé, je pense que tu ne tiens pas à ce que je mette ta mère au courant ?... C'est bon, je m'arrangerai... Mais quant à l'avenir, rappelle-toi qu'à présent, c'est moi le gouvernement ! Et je connais tous les trucs. N'essaie pas de simuler !... Tu seras libre, à tes heures, — c'est-à-dire à celles que je croirai bon de t'accorder. Je ne t'opprimerai pas. Je sais tes besoins, tes droits. Je ne te demanderai pas plus que tu ne peux donner. Mais ce que tu peux — tout ce que tu peux, tu le donneras, mon ami : je t'en colle mon billet ! Je suis ton créancier.

Elle écrivit à Annette qu'une épidémie avait fait licencier les pensionnaires du lycée, et qu'elle prenait son neveu chez elle. Annette, qui n'était qu'à demi rassurée de savoir Marc sous le toit de sa sœur, s'échappa de sa province, du samedi au lundi, pour venir voir, de ses yeux. Sylvie ne se trompa point sur le motif de la visite. Elle était la première à admettre qu'Annette eût des doutes sur sa valeur éducative, comme guide d'un adolescent. Mais elle avoua si sincèrement ses torts jusqu'à présent et le sentiment cuisant de sa responsabilité, qu'Annette fut tranquilisée. Elles parlèrent longuement de Léopold ; et les deux sœurs se découvrirent, par la mélancolie des souvenirs remués ensemble, plus proches qu'elles ne l'avaient été depuis des ans.

Annette ne trouva point en son fils les mêmes raisons de se rassurer. Sa mauvaise mine l'effraya. Mais Sylvie se fit forte de le mettre d'aplomb avant trois mois. Quant à obtenir du petit la

moindre intimité, il n'y fallait pas songer. Il opposa à sa mère le même air butté. Sylvie, prenant Annette à part, l'engagea à ne pas insister. Elle avait déjà eu assez de peine à obtenir que Marc ne décampât point du logis, pendant la journée du dimanche, pour ne pas avoir à causer avec sa mère ; elle avait arraché de lui l'engagement que les apparences au moins seraient gardées. Le reste... on verrait plus tard ! Son instinct lui disait qu'il est des entêtements d'enfant qui doivent être ménagés. C'était un point malade. Sylvie se promettait d'y remédier aussi ; mais la première condition était de ne pas sembler s'en occuper. — Annette était trop passionnée pour pouvoir admettre la sagesse de sa sœur. Sylvie ne lui en fit point part. Elle la regardait comme une autre blessée, qui n'avait pas moins besoin d'être soignée ; mais de cette cure-là, elle ne pouvait se charger. Annette seule devait être son propre médecin. Tout ce que Sylvie pouvait faire, pour l'instant, était qu'entre le fils et la mère le mal ne s'envenimât point.

Annette se résigna à ne point arracher le secret de l'hostilité de son fils. Et la nuit du dimanche, elle repartit de Paris. Dans son affliction, elle emportait du moins l'impression rassurante des mains sages entre lesquelles était remis l'inquiet adolescent.

Sylvie n'eut pas trop de toute son expérience, de toute son intuition, de sa diplomatie malicieuse, appuyée par une poigne solide de Parisienne énergique et rouée, pour tenir à l'attache, pendant les trois mois qui suivirent, l'ocelot qu'elle s'était juré de dresser.

Elle l'avait logé dans la chambre près de la sienne, au fond de l'appartement. Une porte donnait sur le couloir de sortie ; mais Sylvie en gardait la clef, et n'ouvrait qu'aux jours et heures où elle accordait au neveu de recevoir chez lui ses amis. Alors, Marc était sûr qu'aucun œil indiscret ne contrôlait ses visites : c'était la trêve de Dieu — ou, peut-être, du diable : Sylvie n'y manquait jamais. De même que jamais elle n'eût cherché à connaître ce qu'il faisait, lisait, écrivait, dans sa chambre : il était sur son territoire, elle le respectait. Mais il ne pouvait en sortir, — hors les heures de la trêve, — sans passer par la chambre à coucher de Sylvie : toute autre

issue était bloquée... Il est vrai qu'une fois sorti, il aurait pu ne pas rentrer. Il en avait menacé, mi-riant, mi-sérieux, pour tâter le terrain, son Cerbère. Sur le même mode ironique, elle lui répondit, en retroussant sa lèvre sur les canines :

— Mon bel ami, il t'en cuirait.

— Eh ! qu'est-ce que tu pourrais faire ?

— Je te ferai afficher parmi les chiens perdus. Et tu peux être tranquille : où que tu sois, j'ai mes gens, je te trouverai, et je te fais empoigner.

— Alors, tu as des attaches avec la police, maintenant ?

— S'il le fallait absolument. Je ne recule devant aucun moyen... Mais je n'ai pas besoin d'elle. J'ai ma police à moi. Tes amies, mon ami, n'ont rien à me refuser.

Marc bondit d'indignation :

— Qui ? Qui ? Ce n'est pas vrai !... Ainsi, je suis vendu ? Je ne puis avoir un ami, sans être livré ! Je n'ai pas un, pas un, à qui me confier !...

— Si fait, mon beau. Tu en as un sous la main.

— Et c'est ?

— Moi.

Marc fit un geste de colère, qui repousse.

— Cela ne te suffit pas ?... Je le comprends, petit pacha !... Eh bien ! c'est pour ta pénitence. ...Va, je ne te dispute pas le droit d'aimer et d'être aimé. C'est le pain quotidien de toute

âme vivante. Mais ce pain quotidien, il faut d'abord le gagner. Travaille ! Sois un homme !... Tu ne voudrais pourtant pas être, des trois Rivière, le seul inutile, le parasite ?... Regarde le bout de mes doigts ! L'aiguille y est marquée. J'ai beau aimer mes mains, et aimer qu'on les aime, je ne les ai pas épargnées. — Je ne suis pas une bégueule. J'ai bien joui de la vie. Mais elle ne m'a pas été donnée. Je l'ai achetée, jour par jour. J'ai rudement travaillé. Fais-en autant !... Et défronce-moi ce museau offensé ! Je te fais un honneur, en te savonnant les oreilles avec mon chant ! Je te traite en égal. Dis merci !... Et rompez ! Chenapan !...

Marc bouillait et écumait, de s'entendre traiter avec cette désinvolture. Il aurait bien mordu la main qui le secouait insolemment par sa laisse, en le faisant souvenir qu'il était l'obligé de ces deux femmes, qu'il mangeait leur pain, et qu'il n'avait aucun droit de se libérer de cette servitude humiliante, avant qu'il ne le leur eût rendu. Mais le plus enrageant était qu'il avait, lui aussi, le sens de la justice, — ce stupide sentiment, ancré chez les Rivière, — et qu'il se disait que c'était vrai : aux insolences de Sylvie, rien à répliquer ! il avait son honneur d'homme à sauver...

Et puis, une autre raison, qu'il s'avouait moins : — cette main, qu'il eût mordue, ne manquait point

d'attrait. Sylvie exerçait sur lui une fascination irritée.

Elle la connaissait. C'était une de ses armes. Elle n'avait garde de la négliger.

Les femmes de Paris ont deux ou trois jeunesses. Elles en auraient davantage, si elles n'étaient Françaises, qui savent se borner. Sylvie était dans sa deuxième. Ce n'était pas la moins appétissante. Elle eût tourné la tête à qui elle eût voulu. Elle ne le voulut pour Marc que juste dans la mesure qui était utile à établir son gouvernement. La mesure était honnête. Une ligne de plus, elle eût risqué de ne plus l'être. Il fallait être Sylvie, pour ne point la dépasser.

Elle savait de quelle soif languit l'âme d'un jeune garçon, desséchée de désir, d'orgueil et de ce fatras intellectuel qu'on lui ingurgite à l'école, — quelle soif de la caresse, de l'ombre et de la source, qui irrite et apaise, — ce besoin d'appuyer en rêve son front fiévreux sur une gorge douce et ronde, qui fait chaud, qui fait frais, qui fleurit les aromes du jardin au printemps, et de la reine des fleurs, le beau corps féminin ! Et elle savait aussi la curiosité affamée de la vie qu'ont ces jeunes iouveteaux. Jouir, pour eux, c'est aux trois quarts connaître. Et connaître, souvent, les dispense de jouir. Connaître !... Cette chasse à courre !... Et la vie est le gibier...

— Eh bien, cours, mon ami ! Je m'en vais te promener. La course te fera oublier le gibier...

Ils étaient tous les deux dans la chambre de Sylvie, assis autour de la table. Le soir. Il avait fini sa tâche. Ils prolongeaient la veillée. Elle, ses doigts toujours en mouvement, modelait la courbe et les bosses d'un casque martial et galant. Elle ne le regardait pas, elle se savait regardée...

— Regarde ! Je suis bonne à voir... Mais je suis encore meilleure à écouter...

Les yeux du petit pouvaient la manger, à leur aise, de la pointe du pied à la pointe de l'oreille (elle l'avait un peu longue et effilée, comme d'une chèvre-femme). Mais elle ne laissait pas à la pensée le silence et le temps de mûrir ses fruits défendus. Sa langue n'arrêtait point ; elle le tenait et menait par une chaîne dorée. Elle se gardait de questionner Marc, elle ne cherchait à rien savoir de ses secrets : le moyen qu'il les dît était de ne point les demander. C'était elle qui se mettait à dévider, au hasard, ses aventures passées, l'histoire humoristique de quelque-une de ses folles — et sages — équipées, où elle avait perdu quelquefois sa vertu, mais jamais la boussole. La langue malicieuse, tout en mouillant le fil qu'elle cassait entre ses dents, attrapait au passage les silhouettes des gens, leurs gestes, leurs ridicules, — sans épargner les siens. Elle

traitait Marc en confident. Elle le promenait dans des situations risquées. Mais la belle humeur sauvait tout, et le riant jugement, qui démontait les sottises et les troubles des sens. Elle avait un naturel parfait : on ne songeait plus si le récit était moral ou non ; il était un spectacle étourdissant : l'esprit était plus fort que le cœur et les sens. — Marc suivait, captif, se rebellant, riant, choqué, séduit, dompté, le roman comique de la vie, que contait l'observatrice sans égale. Elle paraissait désintéressée de ses aventures et mésaventures, tout lui était conte... Ah ! le bon compagnon !... Il avait, certains soirs, une furieuse envie de la baiser au visage ! Mais la fantaisie lui en passait, avant qu'il eût le temps de se la formuler. Tout son élan était fauché, d'un clin d'œil de l'esprit railleur, qui le perçait à fond. Point d'illusion ! Il enrageait de ne pouvoir, sous son regard, se prendre au sérieux. Et, en rageant, il riait. Rire ensemble, et comprendre : c'est délicieux !... Le rire, remède à l'orgueil comme à l'accablement morbides de ces adolescents, qui tantôt attribuent à leur moi tous les droits, tantôt nient l'existence... La boursouffure de ses passions, grandies trop vite avec son corps où se chevauchent, sans proportions, l'enfant et l'homme, — le pli tragique qu'il avait de nature et entretenait devant son miroir, —

étaient, comme la courbe du chapeau de velours, corrigés par le pouce de la bonne modeleuse, qui savait, pour l'avoir pratiqué, la vertu tonifiante du rire intelligent... — Nous ne recommandons pas à d'autres sa méthode ! Chaque méthode vaut ce que vaut celui qui l'applique. Qui se risque à imiter la façon de Sylvie, sans avoir son doigté, il s'en mordra les doigts. Article de Paris... S.g.d.g.

La tante et le neveu étaient deux Parisiens. Ils s'ajustaient très bien. La tranquille liberté et la saine ironie de cette confiance sans ombres, moins saines que la lumière, provoquaient peu à peu la confiance de Marc. Il se laissait aller à conter ses propres expériences, — même, à les présenter sous un jour qui n'était pas à son avantage ; et l'ombrageux garçon ne se fâchait pas qu'elle en rit. Bientôt, il n'avoua pas seulement le passé ; il livra le présent, il demandait conseil, quand il était sur le point de faire une sottise. Cela ne suffisait pas à l'empêcher. Mais au moins, qu'il fût un sot, il n'en pouvait plus douter. Lorsqu'elle s'assurait que rien ne serait capable de l'en détourner, elle lui disait :

— Vas-y ! Mais observe, grosse bête !

Et après que c'était fait, elle lui demandait :

— Eh bien, tu l'as vue, la bête ?

Il répondait :

— Je l'ai vue. Je l'étais. Tu avais raison.

Ils allaient et venaient ensemble dans Paris Sylvie n'en ignorait rien, et elle n'en cachait rien...

— « J'appelle un chat un chat... »

Pas de fausse pudeur. Son langage hardi, le sérieux de son travail, sa vigoureuse probité, formaient un équilibre d'ordre et de liberté, où reprenait souffle et contrôle sur soi l'esprit déréglé du jeune garçon. — Et c'est ainsi que de cette intimité constante, qui, à des yeux timorés, n'eût pas semblé sans dangers, sortit une franche camaraderie, où rien d'équivoque n'était mêlé, entre un novice et une aînée.

Aussi bien, cette affection n'était pas le plus sérieux, pour l'adolescent. Elle lui faisait diversion à d'autres pensées.

Sylvie ne parlait point d'Annette à Marc. Les deux sœurs s'écrivaient ; et Marc, soupçonneux, imaginait que Sylvie rédigeait sur son compte un bulletin hebdomadaire. Mais la fine mouche connaissant l'indiscret, lui joua le tour de laisser traîner sur la table une de ses lettres, ouverte, — bien sûre qu'il la lirait. Et Marc constata qu'il n'y était point question de lui. Il aurait dû être satisfait ; il fut vexé. Ne point compter du tout était plus qu'il ne demandait. Il dit, impatienté :

— Mais qu'est-ce que vous avez donc, toujours, à vous écrire ?

— On s'aime, répondit Sylvie.

— Drôle de goût !

Sylvie éclata de rire :

— Pour qui ?

— Pour les deux.

Sylvie lui tira l'oreille :

— Tu es jaloux ?

Il protesta hautement.

— Non ? Tu fais bien. Car il n'y aurait pas de remède.

Il haussa les épaules. Il n'y croyait qu'à moitié ; mais il était intrigué. Comment deux femmes aussi dissemblables pouvaient-elles être sœurs et s'aimer ?... L'énigme de sa mère recommença à l'occuper.

Annette s'était résignée à ne plus tourmenter Marc de son affection soucieuse. Sur le conseil de Sylvie, c'était à elle seule qu'elle la confiait. Marc, moins gêné par sa mère, sentit confusément le manque de cette gêne. Et, les vacances d'été venues, il consentit à Sylvie la grâce d'aller retrouver Annette.

Mais l'épreuve était encore, pour les deux, trop précoce. Annette pouvait de loin modérer son affection. Elle ne le pouvait, de près. Elle avait été trop privée. Depuis des mois, elle mourait de sécheresse. Elle criait dans son cœur après une goutte — non ! des torrents d'amour. Elle avait beau se redire les sages préceptes de Sylvie :

— « Si tu veux que l'on t'aime, ne montre pas trop ton amour !... »

...Est-ce qu'on peut le cacher ? Il faudrait donc qu'on n'aimât qu'à moitié ! Rien à demi ! Pour les deux, mère et fils, c'était tout, ou rien.

— Et puisque c'était tout pour Annette, pour Marc ce fut rien.

Il arrivait pourtant, chargé de sentiments contradictoires, de rancune et d'attrait également brûlants, qui ne demandaient qu'à s'épancher, comme une nuée chargée d'électricité. Mais il n'eut qu'à la rencontrer, cette femme, dont l'âme soufflait comme un grand vent : le feu rentra sous la nuée, et le ciel se vida. Dès le premier contact des mains, des mots, des regards, cette affection absorbante qui posait sur lui sa prise, le fit se rejeter en arrière... Halte-là !... Et ce fut, une fois de plus, le : « *Ne me touche pas !* » de l'Évangile...

— Quoi ! même envers ceux qui t'aiment ?

— Surtout envers ceux-là !...

Il ne saurait l'expliquer. Mais la nature le sait. Il ne doit pas se livrer. Ce n'est pas l'heure.

Elle le buvait avidement...

— « Cherche ! L'eau a fui. Avec tes doigts, ta bouche, tu peux fouiller le sable... »

Elle le regardait trop ; il sentait ce regard anxieusement inspecter, un à un, tous ses traits ; et, comme toutes les mères, elle s'inquiéta d'abord de sa santé. Les questions minutieuses impatientaient le jeune garçon. Il les écartait, d'un sourire dédaigneux. — De fait, sa santé résistait, malgré l'apparence. Son corps s'était allongé, sa figure

amincie ; le visage était hâve, affamé, tourmenté ; quelques fils de lichen commençaient à pointer au-dessus de la lèvre fiévreuse. Son aspect maladif provenait des troubles de l'esprit. Sa mère, qui avait perdu contact, ne savait plus lire en lui. Elle voyait sur cette bouche, sur ce front d'adolescent, des traces d'usure précoce, d'expérience fatiguée, de dureté, d'ironie ; et elle se demandait, le cœur serré :

— Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il vu ?

Elle tremblait que cette jeune chair sacrée ne connût la flétrissure. Elle se sentait responsable. Pourquoi l'avait-elle abandonné ? Mais il ne voulait point d'elle. Que peut-on pour défendre celui dont l'âme s'est fermée ? Entrer de force ? Déjà, elle s'y était brisée. Cette serrure obstinée ! Dur métal : c'était le sien... Et puis, qu'aurait-elle vu, si elle était entrée ? Elle avait peur d'y penser.

Et lui, qui se sentait épié, il avait rabattu sur son âme ses volets. — Oui, ce que le regard de la mère avait saisi, c'était vrai. Ces flétrissures. L'ombre, sur la peau vierge, de l'arbre de la science. Oui, il avait trop tôt vu et connu... — Mais elle n'apercevait pas les réactions de l'âme ensemencée, les sains dégoûts, les loyales douleurs, et cette parenté de révolte et d'élan passionné, qui se dérobent sous la pudeur du cœur, l'instinct

viril qui veut que le petit de l'homme combatte seul, sans qu'on l'aide.

Donc, puisqu'il se refusait à ce qu'elle entrât chez lui, il fallut se résigner à vivre, l'un à côté de l'autre, porte à porte, sans intimité. Et ce ne fut pas gai. Annette ne remarquait plus l'austérité de vie qu'elle menait ; mais Marc en eut, comme par un linge rude, l'épiderme râpé ; et il trouva pesant ce sérieux tragique, dont elle ne s'apercevait plus. Il ne se dit pas qu'il lui refusait le seul rayon qui aurait pu l'égayer, qu'il gelait dans sa pousse la fleur de l'amour maternel. Rejetée dans le drame intérieur, dont elle cherchait à s'évader, elle trahit, sans le vouloir, l'inquiétude de pensée, par où elle passait alors ; et Marc y flaira peut-être trop de ressemblance avec la sienne, pour ne pas s'en garer.

Ce n'était pas dans l'atmosphère engourdie, dans la plate existence de la petite ville, qu'il eût trouvé des ressources, pour faire diversion aux ombres de la maison. La campagne, grasse et riante, en sa blonde maturité, sommeillait, au soleil d'août. Il eût fait bon l'étreindre avec des bras d'adolescent ! Mais le petit Parisien n'était pas encore sensible à la nature. Trop d'autres objets sollicitaient son esprit et ses sens ! L'heure n'avait point sonné, où les yeux s'ouvrent pour lire la muette musique inscrite au livre des

champs. Il faut être plus mûr pour découvrir le prix des paysages sans apprêt, et leur odeur de violettes. Si elle s'attache au corps, ce n'est qu'à son insu : le charme opère, après...

Annette l'entraîna dans quelques promenades. La présence d'un autre suffisait à couper le colloque de l'âme avec la nature. Annette pensait tout haut ; elle jouissait fortement de la terre et de l'air. Elle s'interposait entre eux et le jeune garçon :

— Ote-toi de mon soleil !...

Elle aimait à marcher. Il voyait sa robustesse sa jeunesse réveillée par le rythme rapide du pas et de son sang. Il la voyait courir, crier, se passionner pour une fleur, un insecte... Plus tard, rentré à Paris, ces images reviendront le chercher : cette joie, ce flot de vie, cette bouche, ces yeux, cette gorge en moiteur — (une fois, dans sa gaîté, elle l'étreignit follement ; et lui, fit l'homme froissé de cette familiarité)... Pour l'instant, tout le choque. Cette femme le fatigue. Il est vite essoufflé. Il est humilié. Et qu'elle ralentisse son pas, pour qu'il puisse la suivre, il ne peut le tolérer. — Il mit fin aux promenades, d'un refus sans réplique.

Alors, il ne lui resta plus qu'à s'ennuyer. Il ne se fit pas faute de le montrer. Non point en

se plaignant. Non ! Il ne disait rien. Il se sacrifiait...

De toutes les attitudes, c'était celle qu'Annette pouvait le moins supporter...

— « Un sacrifice, mon ami ? Je n'en veux point. Plutôt me priver de toi !... »

Elle fit une dernière tentative...

— « C'est Paris qui lui manque ? Allons donc à Paris ! »

Elle y passa avec lui les trois dernières semaines de ses vacances, malgré la répulsion secrète à y rentrer.

Depuis près d'une année, elle n'y avait conservé de relations, en dehors de Sylvie, qu'avec la petite veuve et vierge endeuillée, Lydia Murisier, des lettres qui se faisaient plus rares et plus lointaines. Les deux femmes s'aimaient ; et pourtant, c'était comme si, dans l'échange de leurs pensées, elles eussent butté sur des mots — des barrières du cœur : — une gêne qu'elles ne voulaient pas approfondir. Elles gardaient l'une de l'autre une tendre image ; il leur eût été doux de s'embrasser ; et elles ne désiraient point une rencontre, qui les eût forcées à s'expliquer. Lorsqu'à son arrivée, Annette apprit que Lydia était, pour quinze jours, absente de Paris, elle en fut à la fois déçue et soulagée.

Mais ce n'était que la moindre appréhension que lui causait son retour dans la maison. Il y en avait d'autres ! Elle aimait mieux n'y point penser, d'avance... — Et ce fut pire encore qu'elle ne l'avait redouté...

Cette rentrée dans son appartement !... N'en usant plus, elle en avait laissé la jouissance aux deux réfugiés, Alexis et Apolline, se réservant seulement sa chambre à coucher et celle de son fils. Ils avaient tout envahi. Ils se considéraient maintenant comme les possesseurs du logis ; Annette leur parut une intruse. Il sembla qu'ils lui fissent une grâce, en lui concédant de loger sous leur toit... Ce mot de « grâce » jurait avec les traits maussades d'Apolline : ils ne consentirent à s'éclairer un peu que quand elle sut qu'Annette ne resterait qu'une vingtaine de jours. Encore émit-elle la prétention de ne lui rendre l'usage que d'une chambre. Elle trouvait que, pour trois semaines, le fils et la mère pouvaient bien coucher dans la même pièce. Marc, indigné, revendiqua ses droits, *manu militari*, en expulsant de sa chambre les nippes d'Alexis. Le plus pénible fut l'état dans lequel Annette retrouva son logis. Désordre, malpropreté, vaine mise au pillage, ustensiles de cuisine brûlés et encrassés, murs éclaboussés d'eau, qui avait, çà et là, ruisselé et pourri le parquet, usure et

déchirures des meubles et des rideaux... Ils n'avaient respecté rien. Les meilleures couvertures, la literie, avaient été sans façons enlevées de la chambre d'Annette, pour servir aux envahisseurs. Les portraits, les gravures, dont elle avait fait son horizon domestique, avaient été déplacés, remplacés, les uns posés par terre, tournés contre le mur, les autres portés en tas dans le cabinet de débarras. Apolline y avait substitué des photos de famille, des gueules ahurissantes, et des bon-dieuseries. Même les livres, les papiers, — hors ceux que défendaient les rares tiroirs fermés à clef — avaient été touchés, moins par curiosité, (Apolline ne lisait point), que par désœuvrement et par fièvre des doigts : leur trace était inscrite aux mouillures des feuilles et aux pages cornées. Dans toutes les pièces traînait une odeur de terrier. — Marc, dégoûté, furieux, parlait de jeter les fouines dans l'escalier. Annette tâcha de le calmer. Elle fit à Apolline quelques observations sévères, qui furent mal reçues ; et, dès les premiers mots, elle fut arrêtée par le sentiment oppressant du désarroi d'esprit, de la crise tragique, au plein desquels elle tombait.

Le frère et la sœur se fuyaient. Il semblait qu'il y eût entre eux hostilité, aversion, colère, ou peur. Le retour subit d'Annette les obligea à faire de nouveau chambre commune. On entendit,

dans les nuits, des altercations véhémentes, à voix étouffées, une orageuse mélopée, d'où se détachaient, par éclats, les apostrophes d'Apolline, son souffle emporté. Après, le silence lourd. Depuis une semaine, cela durait... Au milieu d'une nuit, Apolline, criant, sortit de la chambre. Annette se leva, pour imposer silence. Elle la trouva dans le couloir, presque nue, qui se meurtrissait avec ses ongles et se lamentait ; elle avait perdu le sens. Annette la fit entrer dans sa chambre, et s'efforça de la calmer. Elle se recoucha. Apolline, devant le lit, abattue, déversait un torrent de violence sauvage. Annette lui mit la main sur la bouche, pour que le petit, dans la chambre à côté, ne se réveillât pas : (il y avait beau temps qu'il écoutait !...) Et dans le flot désordonné, Annette lut, glacée, la vérité...

La nuit passa. Apolline, accroupie sur le tapis, au pied de l'oreiller, grondait, se taisait, récitait des prières furieuses. Elle finit par s'endormir, bouche ouverte, et ronflant. Annette ne dormit point. Aux premières lueurs de l'aube, penchée au bord du lit, elle regardait au-dessous la dormeuse appuyée, la tête renversée, et son mufle sauvage et peureux de bête traquée. Un masque antique, aux gros traits, terribles et grotesques, de Gorgone sans yeux, dont l'embouchure est

comme une clameur muette. Sous le regard d'Annette, la Gorgone s'éveilla. A peine eut-elle vu ces yeux d'en haut qui la scrutaient, elle se releva, farouche, et voulut s'éloigner. Annette la retint par le poignet. Elle grogna :

— Que voulez-vous encore ?... Lâchez-moi !... Vous m'avez arraché de la bouche le pain frotté d'excréments, mon ignominie, mon bien... Que voulez-vous de plus ? Vous me haïssez, vous me méprisez. Je vous le rends. Je suis une ordure. Je vaudrais mieux que vous !

— Je ne vous hais ni ne vous méprise, dit Annette. Je vous plains.

— Crachez sur moi !

— Je n'ai pas à vous juger. Votre Dieu s'en charge. Et vous êtes folle, et j'ai pitié. La démence est sur le monde. On ne sait pas si demain soi-même on ne sera pas frappé... Mais vous ne pouvez plus rester dans cette maison.

— Vous me chassez ?

— J'ai mon fils à défendre.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Travaillez ! Cherchez un emploi ! Comment pouvez-vous, depuis deux ans, rester tous deux sans faire œuvre utile, dans la détresse du pays ?

— Notre détresse vaut la sienne. Que les autres payent !

— Qui vous aidera, si vous ne vous aidez ?

Votre mal, le chancre qui vous ronge, c'est l'inaction qui l'a causé. Seul, le travail peut vous sauver.

— Je ne peux pas.

— Quoi, vous, robuste et habituée aux durs travaux de la campagne, vous qui souffrez de votre vigueur à dépenser, vous l'enfermez dans l'oisiveté, comme un loup en cage, et entre les barreaux, vous hurlez à Dieu !... Dieu, c'est le travail.

— Je ne peux plus. Il me faut mon bien. Il me faut ma terre. Ils m'ont tout pris, tout détruit : mon bien, ma terre, tous les miens. Il ne me reste rien. Il ne me reste que lui. (Elle montrait la chambre d'Alexis.) Et je le hais ! Et je me hais ! Et je hais Dieu, qui l'a voulu.

— Et moi, je le plains, — qui ne crois pas en lui. J'ai pitié de lui. Vous le trahissez. Haïr, haïr, l'unique mot qui remplit vos bouches. Vous ne connaissez rien d'autre. S'il y a un Dieu, il vous a donné la volonté. Qu'en faites-vous ?

— Je la vautre dans cette bauge, dans cette chair qu'il m'a donnée. Je me venge sur lui. Il est en moi. Je me détruis.

— Votre Dieu est comme le scorpion. S'il ne peut détruire, il se détruit.

— C'est le Dieu de Verdun, le Dieu d'aujourd'hui.

— Vous me faites mal. Laissez-moi ! Voulez-vous me détruire aussi ?

— Je ne vous pèserai plus longtemps.

Elle s'enfuit.

Dans la journée, ils délogèrent de la maison. Toute la maison respira. Leur voisinage était un cause de plaintes incessantes. Annette, qui avait voulu leur départ, s'inquiéta de les voir partir. Elle essaya de connaître leur nouvelle adresse. Apolline la lui refusa, comme elle refusa, d'un « Non » brutal, l'offre d'argent qu'Annette lui fit.

En cette même semaine, leur voisin de palier, le jeune Chardonnet revint en permission de quarante-huit heures.

Ces heures, il les passa, au logis, enfermé. Personne ne le voyait.

Mais, derrière la paroi, Marc écoutait les pas et, d'un regard aigu, il suivait le drame muet du retour.

Clarisse n'était plus Clarisse de l'an d'avant. Le tourbillon de folie qui avait passé sur elle, avait passé... Et elle se retrouvait au bercail, silencieuse, enfermée entre les quatre murs de son appartement et ceux plus hermétiques où se terre la pensée, allant, venant sans bruit, de l'une à l'autre chambres, sans faire grincer un meuble, ni craquer le plancher... La chatte... Et nul

n'aurait pu lire, dans ses yeux sans prunelle, tout en velours et luisants du dehors, sans lumière du dedans, ni sous le fard de fruit qui masquait ses joues blêmes, les souvenirs et les songes. Mais le mari affamé, quand il revint pour mordre au fruit de son jardin, il ne retrouva plus le goût de l'âme qu'il avait laissée ; et quoiqu'il fût, en tout, un pauvre observateur, il vit du premier coup que derrière la façade la maison avait changé. Il s'était passé... quoi ? Et comment le savoir ? La façade qui sourit ne livre point son secret. Il aura beau l'étreindre. Il ne tient pas la pensée. Il ne tient que le corps. Et qu'a-t-il fait, ce corps ? Et ce témoin du corps, cette pensée, qu'a-t-elle vu et voulu ? Que sait-elle ? Que cache-t-elle ?... Elle ne dira jamais rien. Jamais il ne saura rien.

Ils parlent tranquillement des choses ordinaires. Et brusquement, la voix de l'homme a des accents colères. Sans motif apparent. Il le sent. Elle retombe. Ils se taisent. Il a honte de s'être trahi, il a rage de ne pouvoir lui arracher son secret. Ils sont, l'un à l'autre, collés, et murés l'un à l'autre. Il se lève, sans un mot, et il sort, faisant claquer la porte sur le palier. Clarisse n'a point bougé ; mais au bout d'un moment, Marc l'entend se moucher : il sait qu'elle a pleuré.

Quand le mari repart, sa permission écoulée,

ils n'ont rien à se dire ; ce qu'ils auraient à se dire ferait crouler cette façade de la vie, qu'ils tremblent d'ébranler : car comment vivraient-ils, si dans ce champ de ruines, comme une plaine bombardée, qu'est la vie d'à présent, ils n'avaient, pour se poser et accrocher leur nid, la façade du passé, l'image illusoire de ce qu'ils ont été !... Ils se disent adieu. Ils ont les lèvres sèches. Ils s'embrassent. Ils s'aiment. Ils se sont étrangers.

En cette même semaine, la dernière qu'Annette eut à passer à Paris, revint Lydia Murisier.

Les deux femmes retrouvèrent, en se voyant, leur tendre émotion. Et leurs lèvres se joignirent, avant qu'elles se disent un mot. Mais, dès que la parole se fit jour, elle parla derrière un mur. Et elles surent toutes deux que la seule porte pour passer, si elles en avaient la clef, elles ne l'ouvriraient pas. C'était le plus douloureux : une barrière entre elles, elles veulent se toucher, et elles ne veulent rien faire pour enlever la barrière.

Lydia avait perdu cette fleur de franchise et de spontanéité, dont la grâce poétique parfumait chacun de ses mouvements. Elle l'avait sévèrement refoulée, recouverte sous ses voiles de deuil. Elle avait offert au mort sa nature sacrifiée. L'ivresse de mysticisme douloureux des premiers

temps n'avait point duré. Son charme déchirant et morbide s'était effacé. De tels états ne peuvent se prolonger que par des moyens factices. Le cœur demande grâce, le cœur veut oublier. Pour le forcer à se souvenir, il faut le mettre à la chaîne et le martyriser. Il est l'esclave attaché à la meule, sous le fouet de la volonté. Lydia se raidissait dans la pensée du mort :

— « Pense à lui ! Pense à lui !... »

Et ce n'était pas assez :

— « Pense comme lui !... »

Elle avait abdiqué toute sa propre pensée, pour épouser toute celle de l'être qu'elle voulait arracher à l'oubli — à *son* oubli... (tragiques luttes des âmes, dans le silence des nuits, contre la mort qui envahit le trésor de leur amour !...) Elle s'était bardée de cet idéalisme d'idées sèches et brûlantes, qui était le tissu d'âme des Girerd : ils parlaient par sa bouche, sa jeune bouche de tendresse navrée.

Et c'était si étrange et pénible à entendre !... Annette écoutait, glacée, et elle ne pouvait pas répondre. Elle sentait l'insincérité volontaire, l'effort héroïque et mensonger de la chère fille, pour croire à ce qu'elle ne croyait pas, pour penser ce qu'elle ne pensait pas. Et elle ne pouvait pas répondre ! Car elle savait l'inhumanité qu'il y aurait à la démasquer. La frêle plante brisée, c'était cette armature qui l'empêchait de tomber !...

Mais bien qu'Annette ne dît rien qui livrât ses pensées, Lydia les lisait sur ses lèvres fermées ; et elle mettait le verrou à la porte, déjà close, du mur qui les séparait.

Elle exaltait cette guerre, qui lui avait pris son bonheur et sa vie ; elle se crispait à célébrer l'avenir problématique que ces combats préparaient : ce Messianisme fumeux de la justice et de la paix futures par les iniquités et les boucheries d'aujourd'hui, et sur ces millions de deuils, — non ! sur le sien, sur le corps de son bien-aimé, fleurissant de son sang (c'était le seul qui comptait !) — l'avènement dérisoire de ce règne de Dieu : le Dieu sans forme de ceux qui n'en ont plus, des hommes d'Occident qui ont perdu leur Dieu et qui, à tout prix, veulent un Dieu : la Démocratie universelle...

O tendre bouche navrée, que ces mots sonnent faux, en passant sur tes lèvres ! Ton sourire crispé est telle une blessure...

Elle arborait sa foi, elle en faisait parade : elle avait deviné qu'Annette ne l'avait plus : (l'avait-elle jamais eue ?) ; elle avait deviné son désabusement de toutes ces idées, son éloignement de toutes les passions qui bandaient, en ces jours, les patries. — Et Annette, qui ne le savait pas bien jusqu'à cette heure, l'apprit par cette opposition

de l'instinct, qui séparait leurs routes, et disait aux deux femmes :

— Hélas ! sur cette terre, nous ne nous rencontrerons plus !...

Mais sur cette terre, où fuir ? Cette terre, qu'en ont-ils fait ?...

L'atmosphère de Paris — l'atmosphère du monde — était irrespirable, en ces derniers jours d'été 1916. La terre était une gueule ouverte, qui bramait à la mort. Son souffle furieux puait le cadavre de l'humanité. Les tombereaux de chairs broyées de la Somme et de Verdun ne pouvaient la rassasier. Depuis les égorgements sacrés de peuples par les Aztèques, le ciel n'avait point humé de pareilles hécatombes. Dans la ronde de la mort, deux nouvelles nations voisines venaient joyeusement d'entrer. C'était la trente-deuxième déclaration de guerre, depuis deux ans. Les danseurs trépassaient. La presse, accroupie autour, sur ses talons, claquait des doigts, battait des os sur ses chaudrons, hurlait. Elle chantait, en Allemagne, le nouveau Cantique de St-François, l'hymne à notre sœur la Haine :

« ...Il nous a été donné la Foi, l'Espérance et la Haine. Mais la Haine est la plus grande des trois... »

En France, la Science, jalouse des Quatre-vingt-treize Intellectuels, voulait avoir les siens, et elle

publiait ce monument d'insanité déshonorante : « *Les Allemands et la Science* », où, deux noms exceptés, les plus grands de la pensée, non seulement rejetaient les Allemands de la famille d'Europe, mais doctoralement (Marphurius et Pancrace), analysant leur cerveau, leurs os, leurs excréments, les retranchaient de l'espèce humaine. Un maître de la Science voulait que Berlin fût rasé, « *afin de laisser, au centre de cette terre d'orgueil, un oasis vengeur (1) de décombres.* » Un maître du Droit établissait la légitimité du recours aux repréailles. Un des porte-parole du catholicisme libéral de France, honnête et respecté, félicitait les catholiques français « *de n'avoir point hésité, au nom du Christ, à ne point pardonner aux catholiques d'Allemagne.* » Un autre chef de chœur réclamait l'Empereur, comme sa part du butin, pour le mettre dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes. Car le grotesque et l'horrible étaient accouplés. Tartuffe et le Père Ubu. Chez les ménestriers, les maîtres de la danse, l'hypocrite impudence montait jusqu'à des cimes Himalayennes. Un ministre papelard, dans une séance de l'Assemblée, exaltait, d'une voix mouillée, aux acclamations des compères extasiés, le désintéressement auguste des journaux qu'il payait. Et le hâbleur

(1) Sic.

Gallois, Lloyd, ce petit, tout petit Cromwell, mâtiné de Cyrano, qui tenait d'une main la Bible, et d'une main l'épée (l'épée des autres), prêchait aux frères Baptistes la Genèse nouvelle. Comparant la Création des Premiers Jours à celle de la Guerre, dont il était le Seigneur, sa foudre s'abattait sur les fils du péché, qui sont les pacifistes : « *Car nulle inhumanité, nulle absence de pitié, ne peut être comparée à leur cruauté d'arrêter la guerre,* » à mi-chemin. — Ce pendant que l'Amérique, impassible, arrondissant sa note, inondait l'Ancien Monde de ses articles de mort. Car la main droite n'est point tenue de connaître ce qu'effectue la gauche. Et s'il est écrit que : « *Tu ne tueras point,* » il n'est écrit nulle part que tu ne dois pas honorablement fabriquer des instruments pour tuer, pourvu qu'ils soient de bonne qualité, et qu'ils soient bien payés.

Annette, se bouchant les oreilles, méprisante, écœurée, cherchait refuge auprès de sa sœur. Mais Sylvie ne se troublait guère de l'heur et du malheur des autres, — passé le cercle étroit de ceux qui étaient siens, ceux qu'elle aimait, son bien. La charmante fille disait :

— Chérie, il faut pas s'en faire ! Il n'y a qu'à prendre patience. Regarde-moi ! J'attends. Cela finira bien par finir, un jour. Mais ne nous pressons pas ! Il faut que cela dure encore...

Vois-tu, un de mes bons amis, joli garçon, trois galons, croix de guerre, — (il vient d'être tué) — m'a dit : « Il faut que nous tuions encore un million d'Allemands. »

Annette fixait Sylvie dans les yeux. Parlait-elle sérieusement ? — Mais oui, elle était sérieuse... Oh ! pas profondément ! Elle n'y mettait point de passion. Elle ne leur en voulait pas, à ceux qu'elle tuait, d'avance... Mais puisqu'il le faut !...

— Tu sais, lui dit Annette, que pour ton million nous devons alors compter au moins un demi-million des nôtres...

— Ah ! que veux-tu, ma bonne ! Il faut se faire une raison !...

Une raison ! Ce n'était point ce qui leur manquait ! Ils en avaient plus d'une douzaine...

La vie mondaine avait repris. Les *tea-rooms* étaient remplis, et les belles clientes affluaient de nouveau chez Sylvie. Ce n'était plus la tension des années passées, ni ce viril maintien des premiers temps d'épreuves, ni ces réactions morbides de la haine ou du plaisir, qui avaient secoué les sens, par accès de fièvre intermittents. C'était beaucoup plus effrayant. La nature s'habitue. Elle s'était adaptée aux conditions nouvelles, avec cette plasticité ignoble et merveilleuse qui a permis à l'homme de se couler comme un ver

par les moindres interstices où s'évadait la vie, durant les convulsions de la terre en gésine, au cours des millénaires, tandis que succombaient les espèces moins capables de se renier et de plier, pour passer. Si l'on doit admirer l'art de rétablir l'existence normale dans l'anormalité des temps la plus monstrueuse, Paris alors était merveilleux.

Mais Annette n'était point disposée à lui rendre hommage. Elle en voyait le reflet sur le visage de son fils ; et ce miroir l'effarait. Marc ne montrait plus l'excitation trépidante, les saccades, les violences, et ce rire grimaçant, dont sa mère s'inquiétait, l'été de l'an passé. Il ne montrait plus rien. Il était indifférent. Sa figure blême, où la fièvre rentrée semblait s'être déposée au fond, dormait comme un étang. L'eau était trouble, mais sans plis. La surface, immobile. On ne voit rien, au delà. Et du dehors rien ne s'y mire. Il dort...

Il semble dormir. Et de cet ouragan qui tord autour de lui la forêt, de ces arbres qui croulent, de ces souffles de mort, de ces puanteurs, de ces clameurs — et de cette mère qui se penche, anxieuse, sur son bord, — il ne paraît rien voir, rien sentir, rien entendre. Mais qui peut savoir ? Sous le glacis huileux qui recouvre l'étang, une vie est en travail... Il n'est pas temps de la déceler

au jour. Et s'il la décelait, ce ne serait pas aux yeux implorants de la mère.

Il ne se livrait un peu, en parlant, qu'à Sylvie. Avec elle, il était à l'aise et causait tranquillement. Avec Annette, il s'observait et il l'observait. Au reste, plus d'insolence, point d'irritation, comme dans leurs rapports passés. Il était poli. Il écoutait sans répliquer. Il attendait sans impatience. Il attendait sans impatience qu'elle partît.

Elle partit, désespérée. Il lui était plus étranger que quand ils se heurtaient. A l'adversaire encore on est lié. On ne l'est plus à l'indifférent. Elle lui était devenue inutile. Les autres — Sylvie — lui suffisaient. Qui quitte sa place la perd. Il n'en était plus pour elle.

Plus dans le cœur de son fils. Plus dans l'univers. Car elle voyait partout avec qui elle n'était pas. Et elle ne voyait point avec qui elle était. Toutes leurs raisons de vivre, de vouloir vivre, de croire, de vouloir croire, de combattre, de vouloir vaincre, étaient tombées de son corps, comme un vêtement usé, comme d'un arbre les feuilles de l'été passé. Et cependant, elle *voulait*. Elle ne connaissait guère ces états neurasthéniques, où se dissout et fuit peureusement l'énergie. D'énergie elle était chargée. Son oppression venait de ce qu'elle n'en avait plus l'emploi. Que faire de cette force, de ce besoin d'agir, de ce besoin de combattre, de ce besoin d'aimer, de ce besoin —

(« Oui, moi aussi !... ») — de haïr ? Aimer ce qu'ils aiment ? Non ! Haïr ce qu'ils haïssent ? Jamais ! Combattre ? Mais pour quelle cause ? Seule, dans cette mêlée, vers qui, vers quoi se tourner ?

Elle avait repris, depuis une semaine, son service, au collège. Un soir d'octobre pluvieux et froid, elle revenait, lassée et absorbée. Près de rentrer au logis, elle s'aperçut, dans les rues, d'une agitation inaccoutumée.

Un nouvel hôpital de fortune (d'infortune) venait d'être aménagé, non loin de sa maison. Les charniers de Verdun dégorgeaient leurs blessés. On ne trouvait plus d'étals, pour y pendre cette viande de martyrs. Pour la première fois la petite ville oubliée recevait sa cargaison. — Et pour la première fois, ceux qu'on lui envoyait, c'étaient des Allemands !

Elle n'avait même pas eu, pour les siens, jusqu'à la guerre, d'hôpital suffisant. Elle les empilait — vieux débris du travail ou de la fainéantise (au bout du compte, ils vont tous au même tas de rebuts !) — dans des locaux étroits, sordides, délabrés, où s'amassaient, depuis des siècles, l'infection et la saleté. Nul ne s'en souciait, malades ni médecins. On était habitués... Voici qu'avec le progrès (c'est-à-dire, la guerre), s'affi-

chaient des pensers nouveaux (c'étaient plutôt des mots) : hygiène, antiseptie... Il s'agissait de rendre la mort salubre, en la multipliant. On avait donc encaustiqué la crasse d'un hôpital nouveau — d'un pensionnat ancien, — marié le phénol à l'odeur de moisi, mis les salles de classes sous l'invocation d'Ambroise Paré, et doté l'établissement d'une salle de bains — une rareté !...

Et ce luxe, des Boches allaient l'étreindre !... La petite ville se récria. Elle venait d'être durement éprouvée. Les combats des derniers mois avaient décimé les enfants du pays. Le deuil était entré dans presque toutes les familles. L'apathie coutumière en avait été secouée jusqu'à l'exaspération. Le personnel même de l'hôpital était divisé. Une partie avait décidé de refuser leurs soins aux ennemis. Une pétition rédigée passait de mains en mains. L'arrivée du convoi devança la détermination. On n'en eut connaissance que quand il était là. La nouvelle fit sortir des maisons tous les gens...

Le troupeau lamentable, déjà, était poussé hors de la station. L'avenue de la gare fut, en quelques minutes, remplie comme un égout après une grosse pluie. C'étaient, à l'ordinaire, des êtres inoffensifs, bonasses, indifférents, un peu grossiers, pas méchants. Mais les pires instincts sur-le-champ s'allumèrent. L'apparition du cortège

fut, de loin, annoncée par des hurlements. Ils approchaient : deux charrettes de débris vivants ; sur des civières, des loques, la tête renversée : de l'un, le bras pendait, les ongles râclaient la poussière du chemin. Un petit groupe, les moins blessés, marchaient devant, la face ou le bras bandés. Au premier rang, la haute et maigre silhouette d'un officier allemand. Une escorte insuffisante. La foule, poings levés, — des femmes, griffes tendues, se ruèrent à la rencontre... Union sacrée ! On voyait, mêlés au peuple, petits commerçants, bourgeois, — et même, à quelques pas derrière, des dames de la société. Les malheureux qui venaient s'arrêtèrent, un instant : ceux qui venaient après, les forcèrent à marcher ; ils avancèrent, poussés, l'effroi sur les visages : ils crurent qu'ils allaient être massacrés. Des pierres furent jetées. La foule se hérissa de cannes, de parapluies. Cris de mort, sifflements. Le plus visé de tous était, naturellement, l'officier. Un poing le bouscula, une main lui arracha son casque et le jeta ; une femme vociférante lui cracha à la face. L'homme, frappé tituba...

Annette s'élança...

Elle était là, derrière trois rangs de foule. Elle regardait, saisie. Elle n'avait rien prévu, rien voulu. Elle n'eut même pas le temps de discerner ce qui,

se passait en elle... Elle fonça, tête baissée, repoussant les furieux qui bloquaient devant elle l'avenue, elle se fraya passage. Et ils surent ce que valait la poigne d'une Rivière ! Et aussi, son aboi... Elle arriva près de l'officier allemand, et, les bras étendus, retournée vers la foule, elle l'apostropha :

— Lâches ! Etes-vous des Français ?

Et l'effet des deux cris fut comme un double coup de fouet.

Elle continua, d'un souffle :

— Etes-vous des hommes ? Tout blessé est sacré. Tous ceux qui souffrent sont frères.

Elle dominait la foule, de la voix et des bras. La violence de son regard les dévisageait, à la ronde, frappait chacun, au front. Ils reculèrent, grondant. Annette se baissa, pour ramasser le casque de l'officier. Cette seconde suffit à détruire le contact avec ceux qui l'entouraient. La hargne, indécise, se ramassait pour lui sauter à la gorge... Quand une jeune dame, qui portait le costume de la Croix-Rouge, vint près d'Annette, et dit, d'une voix frêle et ferme :

— Madame a parlé selon l'honneur. Les ennemis blessés sont sous la sauvegarde de la France. Qui leur manque lui manque.

Chacun la connaissait. Elle appartenait à une des familles aristocratiques les plus considérées

du pays. Son mari, officier, venait d'être tué devant Verdun. Son geste fut décisif. Deux autres dames infirmières se firent place auprès d'elle. Quelques-uns des bourgeois s'empressèrent à prêcher autour d'eux l'apaisement. La femme qui, tout à l'heure, crachait à la face des prisonniers, s'apitoya bruyamment sur un petit blessé. Et la foule, s'écartant, avec des grognements, laissa passer le convoi, qu'escortaient la jeune veuve et Annette, soutenant par le bras l'officier chancelant.

On atteignit l'hôpital, et nulle protestation n'osa plus se faire entendre. Le devoir professionnel et l'humanité reprirent leurs droits. Mais dans la confusion des premières heures, aggravée par le manque d'infirmiers — (les hésitants revinrent, un à un, dans la nuit), — le reste du personnel se trouva débordé ; et Annette put rester, sans qu'on prît garde à elle, jusqu'au milieu de la nuit. Avec l'aide de la furie de tout à l'heure, de cette énergiègue qui se révélait maintenant une brave commère, honteuse de sa violence et cherchant à la faire oublier, elle déshabilla et lava des blessés. Et l'un de ces malheureux ayant été mis au rebut, toute opération désormais inutile, elle se consacra aux dernières heures du mourant.

C'était un adolescent, maigre et nerveux, à la peau brune ; il avait ce type demi-sémite

demi-latin, des bords du Rhin. Une affreuse blessure. Le ventre ouvert... « *Jam foetebat...* » Et déjà les vers y remuaient. Il était secoué de soubresauts, il serrait les dents sur sa douleur, mais par accès, il hululait. Ses yeux se fermaient et se rouvraient, cherchant un être, un objet, n'importe quoi qui fût dans la vie, un point ferme dans son naufrage, où s'accrocher. Ils rencontrèrent les yeux d'Annette, et les happèrent... Ces yeux de pitié... Dans sa détresse, ah ! quelle lumière inattendue ! L'espoir englouti, du fond de l'eau ressurgit. Il cria :

— *Hülfe !* (1)

Elle se pencha. Elle mit sa main sous la tête qui se soulevait. Elle murmura, à son oreille, des mots allemands compatissants. Sur sa peau sèche et brûlante, ce fut une pluie. Il lui saisit l'autre main libre, y entra ses doigts. Elle ressentit au fond de sa chair chaque tressaillement de l'homme qui mourait. Elle lui soufflait la patience. Le brave petit ravalait son souffle, pour étouffer son cri. Il serrait plus fort la main, qui le tenait au-dessus du gouffre. Les yeux d'Annette se faisaient plus tendres, à mesure qu'elle le voyait sombrer. Elle dit :

— *Söhnchen ! Knäbelein ! Mein armer lieber Kleiner !...* (2)

(1) « A l'aide ! »

(2) « Mon fils ! Mon petit garçon ! Mon pauvre cher petit !... »

Il eut un dernier soubresaut. Il ouvrit la bouche pour l'appeler. Elle l'embrassa. Elle ne dégagea sa main des doigts de l'agonie, qu'après qu'elle l'eut vu délivré.

Elle repartit. Il était trois heures de la nuit. La brume glacée. Le ciel éteint. Les rues vides, La chambre sans feu. Elle ne se coucha point. jusqu'au jour. L'horreur du monde était en elle. Son cœur était gorgé de douleur. — Et pourtant, il était allégé. Il avait retrouvé sa place dans la tragédie de l'humanité.

Tout ce qui pesait sur elle était tombé. D'un coup d'épaules, elle l'avait rejeté. Et maintenant qu'elle le voyait à ses pieds, elle comprenait enfin le poids qui l'écrasait...

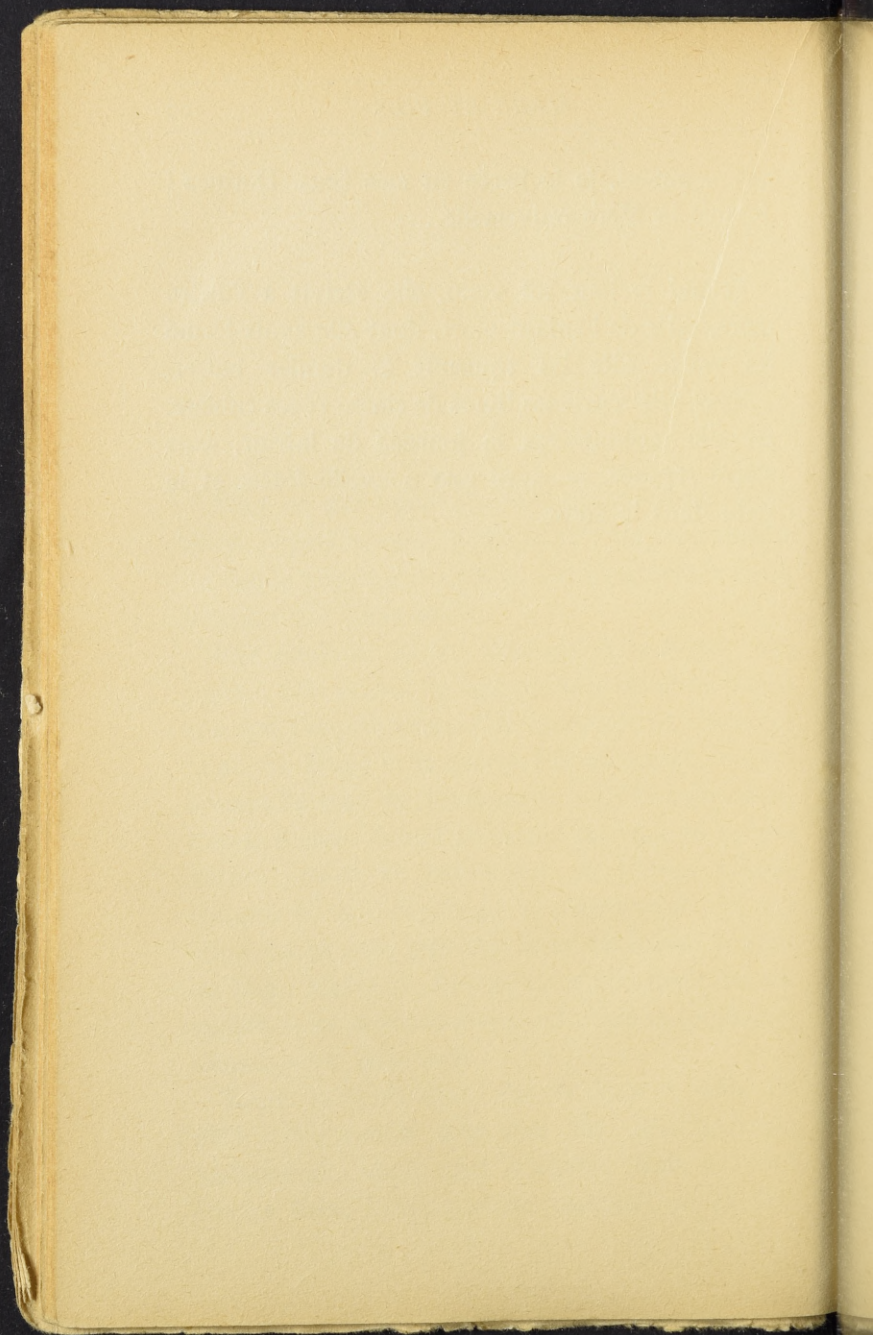
Elle mentait. Elle se mentait. Elle fuyait son regard. Elle évitait de fixer en face les idées monstres qui l'opprimaient. Elle acceptait passivement la guerre fatale et la patrie. Elle acceptait peureusement l'excuse du fait de nature. Et brusquement, s'était dressée contre la nature sauvage sa propre nature reniée et bâillonnée, sa nature trahie, inassouvie, qui se venge et s'affranchit. Et ses seins comprimés par des liens barbares, brisent les liens, respirent. Elle réclame son droit, sa loi, sa joie, — et sa souffrance aussi, mais sa souffrance sienne — la Maternité.

Toute la Maternité. Pas seulement celle du fils !... Vous êtes tous mes fils. Fils heureux, malheureux, vous vous déchirez. Mais je vous étreins tous. Votre premier sommeil, votre der-

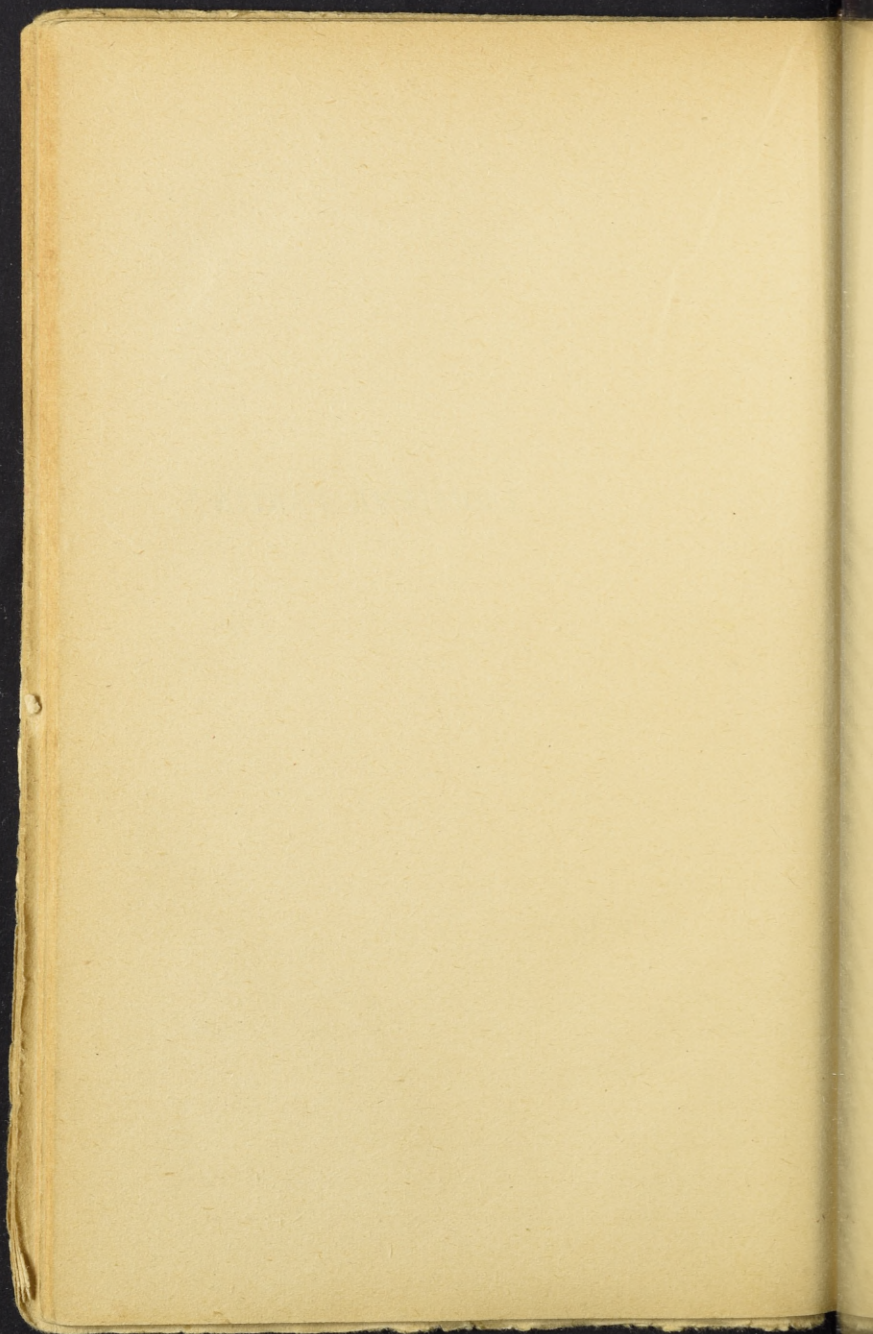
nier sommeil, je le berce en mes bras. Dormez !
Je suis la Mère universelle...

Quand le jour fut venu, elle écrivit à l'autre mère, celle de l'enfant mort, dont elle avait fermé les yeux. Elle lui transmit le dernier baiser.

Puis, elle reprit ses livres de classe et ses cahiers. Et elle recommença sa journée de labeur, sans s'être reposée, — avec une nouvelle force, et la paix dans le cœur.



TROISIÈME PARTIE



L'acte d'Annette fit grand bruit. On le discuta dans toutes les maisons. S'il n'eût été publiquement approuvé par la jeune M^{me} de Mareuil, on l'eût condamné sans discuter. Sur une telle caution, quelques-uns acquiescèrent. Beaucoup furent scandalisés. Tous en conservèrent une irritation cachée. En admettant qu'elle eût raison, on ne saurait tolérer qu'une étrangère au pays vienne vous donner — et sur quel ton! — des leçons de dignité.

On se tut, cependant, quand on sut — (tout se sait, en quelques heures, dans la petite ville) — que M^{me} de Mareuil était venue le lendemain faire visite à Annette, qu'elle ne l'avait point trouvée et lui avait laissé une invitation. Annette était sous l'égide. On remit la rancune à la prochaine occasion. Le principal du collège, qui manda M^{me} Rivière, se contenta de lui adresser un avertissement discret : — « Son patriotisme n'était pas en question ; qu'elle s'abstint de l'exprimer

extra muros ! Faire son devoir, à son rang, quand et comme on vous le demande. *Ne quid nimis* !... » — Au premier mot d'Annette pour répondre, le principal se replia, d'un geste affable... « Non un blâme : un conseil !... » — Mais Annette savait que le conseil d'un maître est une première sommation.

Pour le moment, elle n'avait qu'à reprendre le collier et rentrer dans sa niche. Ce qu'elle avait dû faire, elle l'avait fait. Demain lui dicterait le devoir de demain. Aujourd'hui lui épargna la peine de choisir entre deux. Car lorsqu'elle voulut se présenter de nouveau, à la porte de l'hôpital, la porte lui resta fermée. Une consigne interdisait l'accès des salles à toute personne étrangère aux deux organisations locales de la Croix-Rouge et des Femmes de France (d'ailleurs, âprement rivales entre elles, comme chien et loup). Plus tard, elle sut que l'interdiction la visait spécialement.

Mais si cette porte se fermait à son besoin de servir, une autre porte s'ouvrit, où sa maternité nouvelle devait trouver un emploi. Et nul ne pouvait prévoir les chemins hasardeux où la conduiraient ces obligations, dont allait se charger sa conscience renouvelée.

A sa première visite chez M^{me} de Mareuil, la jeune veuve qui, sans se départir d'une réserve

un peu froide, témoignait d'une estime affectueuse pour Annette, lui exprima le désir qu'avait un de ses beaux-frères, grand blessé, soigné dans sa famille, de voir M^{me} Rivière. — Annette se rendit aussitôt à l'invitation.

Germain Chavannes n'était apparenté à Mme de Mareuil, née Seigy, que par le mariage de sa sœur avec un des frères de Seigy. Mais les deux familles étaient depuis longtemps en rapports étroits d'intérêts et de sympathie. Toutes deux, très anciennement enracinées dans le pays. Leurs terres se touchaient. Leurs différences d'opinions avaient toujours été plus apparentes que réelles. Le républicanisme des Chavannes avait les pâles couleurs ; le rouge discret des premiers temps s'était atténué graduellement ; il en restait un rose qui, s'il n'allait jusqu'au blanc, se mariait avec lui fort agréablement. Leur richesse, honorable et solide, ne contribuait pas peu à combler les fossés qui bornaient, plus qu'ils ne séparaient, leurs propriétés. (En tout temps, en tout lieu, les propriétés sont parentes.) Surtout, le goût de la terre, qu'ils exploitaient eux-mêmes — une vingtaine de fermes, comme une couvée de poussins picorant la contrée — l'attachement au pays et le culte de l'ordre, qui, s'il n'est la reli-

gion, en est bien la moitié — (bien entendu, nous parlons de la seule religion qui soit en Occident une puissance d'ordre : celle de Rome) — ces traits essentiels, qui leur étaient communs avec les de Mareuil, de Thésée, de Seigy, et la petite noblesse terrienne de la province, n'avaient laissé subsister de différences entre eux que juste ce qui pouvait flatter l'amour-propre de chacun, en le persuadant qu'elles lui étaient une marque de supériorité sur son voisin. C'est le faible de tout homme. Les de Seigy et Chavannes étaient trop bien élevés pour en rien laisser voir. On doit le garder secret, pour son agrément particulier.

Qu'Annette Rivière fût invitée en ce milieu, pouvait, à bon droit, surprendre. Non pas Annette, qui n'avait point le sentiment des distances. Mais la province. — De fait, elle ne l'était que par ces deux seuls membres des familles Chavannes et de Seigy, à qui les circonstances actuelles prêtaient, dans leurs maisons, des droits indiscutés : M^{me} Louise de Mareuil et Germain Chavannes. Tous deux avaient durement payé leur dette au nom et à la patrie. Et tous deux étaient, dans ce milieu, d'exception. Il fallut peu de jours à Annette pour le reconnaître.

La maison des Chavannes était une vieille demeure aux murs gris, dans une rue tortueuse, au pied de la cathédrale. Le silence l'entourait,

rompu de loin en loin par la mélancolie des cloches et par les cris des freux. Quand on avait passé la porte étroite en bois de chêne vernissé, aux ferrures bien frottées, qui, dans la façade poudreuse, seule luisait froidement, on traversait une cour dallée, avant d'arriver au principal corps de logis. Les fenêtres des appartements donnaient sur cette cour sans jardin, sans une feuille d'arbre, sans un brin d'herbe, qu'enfermaient les quatre murailles grises. Il semble que ces bourgeois de province, après de longs mois passés sur leurs domaines, dans leurs maisons des champs, lorsqu'ils rentrent en ville, cherchent à s'y murer, de telle sorte que la nature ne puisse les y trouver. Les Chavannes n'habitaient ici que quelques mois d'hiver ; mais les événements, la guerre, le devoir de participer activement aux services publics, la maladie du fils, les avaient décidés à s'installer en ville, jusqu'à ce que l'avenir se fût éclairci.

La famille était alors presque réduite aux femmes. Le père était mort. Et tous les hommes valides, fils ou gendres, étaient partis. Restait un garçon de sept ans, fils de la jeune M^{me} Chavannes de Seigy, qui se morfondait, le nez contre les carreaux, à guetter les entre-bâillements de la porte d'entrée, les rares visiteurs, en somnolant au son des cloches, aux cris des freux : il

rêve de drapeaux, de gâteaux, de tombeaux... Il fut le premier visage qui accueillit Annette, à son entrée dans la maison. Elle trouva sur son passage, chaque fois qu'elle revint, l'enfant aux yeux avides et désœuvrés, qui s'éclipsait après l'avoir frôlée.

L'ombre baignait la chambre du premier, à haut plafond, à alcôve profonde. Un homme jeune, assis près de l'unique fenêtre, en ce jour pauvre de novembre, se leva de son fauteuil pour saluer M^{me} de Mareuil et la visiteuse qu'elle présentait. Mais bien qu'au premier coup d'œil, on vît que, dans cette chambre, la mort tissait sa toile, l'ombre avait épargné le masque du blessé. C'était un de ces visages de la France du centre, qui semblent tout en clarté. Une figure aimable aux traits réguliers, le nez aquilin, la bouche bien dessinée, les yeux très bleus, la barbe blonde. Il sourit à Annette, et remercia sa belle-sœur, d'un regard affectueux.

La conversation courtoise débuta par des considérations vagues sur la santé et le temps. On ne sortait point des prudentes constatations. Mais après un moment, M^{me} de Mareuil, discrète, s'éclipsa.

Alors, Germain Chavannes, dont les yeux pénétrants avaient, par touches rapides, étudié les traits d'Annette, lui tendit la main et dit :

— La bonne Louise m'a conté vos prouesses. Vous n'êtes pas de ceux qui, le combat fini, prolongent le combat sur l'ennemi abattu. Vous avez cette faiblesse d'épargner le vaincu. J'ose donc espérer qu'il vous en restera encore pour le vaincu que voici.

— Vous ? dit Annette.

— Moi. Grand blessé. Grand vaincu. J'ai toutes les vanités.

— Vous guérirez.

— Non. Laissez l'illusion aux autres et à moi ! Nous suffisons à la tâche. Ce n'est pas pour cela que j'ai besoin de vous. La défaite pour laquelle je demande votre indulgence n'est pas celle de mon corps, mais celle de mon esprit. Ce ne serait rien d'être vaincu, si l'on croyait au vainqueur.

— Quel vainqueur ?

— Le destin qui nous sacrifie... Non, ce n'est pas assez dire... Le destin, à qui on se sacrifie...

— Vous voulez dire : la Patrie ?

— Ce n'est qu'un de ses visages. Le masque d'aujourd'hui.

— Moi aussi, je suis vaincue, et je ne crois pas au vainqueur. Mais je ne me rends pas. Tout n'est pas dit.

— Vous êtes femme. Vous êtes joueuse. Même quand elle perd au jeu, une femme croit qu'elle finira toujours par gagner.

— Non, je ne le crois pas. Mais gain ou perte, tant qu'il me reste, au jeu de la vie, une livre de chair à jouer, je la jouerai.

Germain examina Annette, en souriant :

— Vous n'êtes point d'ici.

— Et d'où donc, sinon de France ?

— Quelle province ?

— Bourguignonne.

— Il y a du vin dans votre sang.

— Il y a du sang dans notre vin.

— Eh bien, j'en lamperai volontiers un verre, de temps en temps. Voulez-vous m'accorder quelquefois, quand vous aurez un trop-plein d'énergie et un peu de patience, un quart d'heure d'entretien ?

Annette promit et revint. L'intimité s'établit.

Et l'on causa de tout — sauf de la guerre. Dès les premières questions, le blessé, d'un geste, avait arrêté Annette. Route interdite. On ne passe pas !...

— Non, ne parlons point d'elle ! Vous ne pouvez pas comprendre... Je ne dis pas seulement vous... Vous tous, qui êtes ici... Ici... Là-bas... Deux mondes ; l'en-deça, l'au delà... On ne parle pas la même langue.

— Ne puis-je pas l'apprendre ? dit Annette.

— Non. Même pas vous, avec votre chaleur de

sympathie. L'amour ne supplée pas au manque de l'expérience. On ne traduit pas ce qui est écrit au livre du corps.

— Pourquoi ne pas essayer ? J'ai un tel désir de comprendre, — non par curiosité — mais pour aider ! Je voudrais me rapprocher, humblement, de vos épreuves.

— Je vous remercie. Mais le mieux pour nous aider est de nous les faire oublier. Même entre camarades de « là-bas », dans nos entretiens d'un mutuel accord, nous écartons « là-bas ». Les récits de guerre — livres et journaux — nous ont dégoûté. La guerre n'est pas littérature.

— La vie non plus.

— C'est juste. Mais l'homme a besoin de chanter. Et la vie est un thème, qui se prête aux variations. Chantons !

Il s'arrêta pour suffoquer. Annette lui soutint la tête. Il reprit haleine, et s'excusa en la remerciant. Sur ses traits creusés, le sourire était de retour. Une goutte de sueur, au front. Ils attendirent sans parler. Ils se regardaient affectueusement...

Germain Chavannes avait un peu moins de trente ans. Il avait grandi dans ce milieu de bourgeoisie provinciale, bien pensante, libérale, mais imbue des préjugés d'esprit, d'ailleurs solides et

sains, qui forment, avec le travail et l'amour de la terre, l'ossature de ces pays du centre. (Si elle n'avait ces préjugés, la facilité de vivre, le laisser-vivre, prendraient le dessus.) — Germain connaissait bien et ceux-ci et ceux-là. La pâte de son corps était faite de cette eau et de cette farine. Mais le boulanger inconnu y avait mêlé un levain, qui n'était pas d'ici.

Ce jeune bourgeois riche, dont l'avenir semblait fixé, dès sa naissance, heureux, facile, et paissant dans le gras enclos de ses propriétés, était allé étudier à Paris, aux Écoles des Sciences Orientales et des Sciences politiques. La carrière consulaire l'attirait beaucoup moins que « l'invitation au voyage ». Cependant, il aimait son pays, en gourmand, — le ciel et l'air, le parler, le manger, la bonne terre, les bonnes gens... Et il ne rêvait que de s'en échapper ! En attendant une désignation lointaine, il avait parcouru l'Europe dans tous les sens. Singulier goût, au jugement de ses concitoyens casaniers ! Mais des goûts et des couleurs, (surtout quand ils sont d'un riche), inutile de discuter !... La guerre était venue interrompre les projets de voyage. Et maintenant, la maladie : il avait été « gazé » ; les tissus intérieurs lentement étaient rongés. Maintenant, il ne lui restait plus que le voyage autour de sa chambre — (même pas ! depuis quelques jours, il restait

étendu) — le voyage intérieur. Ce n'est pas le moins lointain, ni le moins mystérieux... Terre inconnue... Il l'explorait, en conscience... Mais d'où lui étaient donc venus cette vocation, ce goût de fuir ?...

Il expliquait à Annette, sur le ton enjoué et moqueur, dont il habillait ses pensées :

— Je vivais aux champs. J'aimais à chasser, moins pour la chasse que pour le contact avec la terre et les vivants, bêtes et plantes. Aimer les bêtes ne m'empêchait pas de les tuer. Mais tuer les bêtes ne m'empêchait pas de les aimer. Quand je tenais dans ma main la perdrix encore chaude, ou que je serrais le ventre du lapin au cul blanc, afin de lui faire rendre son déjeuner de rosée, je me sentais plus proche d'eux, peut-être, que de moi, — de l'homme. Je ne m'attendrissais pas. On est toujours content d'un beau coup de fusil. Et je pense qu'eux étant à ma place, moi étant à la leur, ils ne m'eussent point raté. Mais je cherchais à connaître eux et moi. Ensuite, je les mangeais... Pourquoi fronchez-vous le nez ? Est-ce pour mieux les humer ? Un plat de perdrix aux choux, tranches de lard bien doré, est un repas des dieux. Vous ne l'eussiez point boudé... Mais les dieux, avouons-le, sont d'étranges animaux.

— Des animaux affreux.

— Ne jugeons point ! Mangeons ! Soyons mangés ! (Pour l'instant, c'est mon tour). Et tâchons

de connaître !... Les dieux ? C'est trop loin. Mais ceux que j'ai sous la main. Les bêtes et les gens... — Ma première découverte fut que, depuis des millénaires, gens et bêtes aient vécu si proches, sans faire effort pour se connaître... Oui, leur poil et leur viande... Mais ce qu'ils pensent, ce qu'ils sentent, ce qu'ils sont, — les gens ne s'en sont point souciés. Ils ne sont pas curieux ! Ils n'aiment pas à être troublés. Pour ménager leur pensée, ils la refusent aux animaux... — Mais voici qu'ouvrant les yeux, j'aperçois, ébahi, que les hommes entre eux ne se connaissent pas mieux. Ils ont beau se mêler. Chacun vit plein de soi, et ne s'inquiète pas de toi. Mon voisin, si ton rythme s'accorde avec le mien, tout va bien, tu es mon prochain. S'il s'en écarte, tu es l'étranger. Et s'il le heurte, l'ennemi. Le premier, je le gratifie généreusement de ma propre pensée. Le second n'a plus droit qu'à une pensée du second degré. Et quant au troisième, ainsi que dans *Malborough*, — « *le troisième ne portait rien* », — il n'a droit à rien du tout : je lui dénie la pensée, ainsi qu'aux animaux. (Les Boches sont-ils des hommes ?)... Au reste, que « *l'autre* » soit du premier, du second, ou du troisième degré, dans les trois cas, je ne le connais pas, et je n'essaie même pas. Je vois moi, j'entends moi, et je cause avec moi. Moi grenouille. « *Mo-a!* »... Quand m'enfle la passion ou bien le

sentiment de mon importance, la grenouille se fait bœuf, je m'appelle Nation, Patrie, Raison, ou Dieu. C'est un état dangereux. Retournons à notre mare !... Hélas ! Je n'ai jamais su y coasser en repos, boutonné jusqu'au cou dans l'imperméable de ma peau. Du jour où le démon de la curiosité (ou bien de la sympathie ?) m'a touché, j'ai voulu les connaître — (je ne dis point, les comprendre : qui pourrait s'en flatter ?) — mais au moins les toucher, palper la chaleur vivante de leur esprit, comme sous mes doigts le corps tiède et douillet de la perdrix. Je l'ai palpée. Je l'ai goûtée. En les aimant. En les tuant. — Car j'ai tué aussi.

— Vous avez tué ! dit Annette, s'écartant.

— Il l'a fallu. Ne m'en voulez pas ! Ils me l'ont rendu !...

Ainsi, il se racontait, en voilant de gauloise ironie le tragique de sa pensée. Elle semblait sans espoir, sans pitié. C'était le pays des ombres. Mais sur la terre riait le soleil des vivants. Le contraste faisait plus sombre sa vision de l'univers. Il voyait l'erreur originelle de la création ; mais il ne pensait pas qu'elle pût être rachetée. L'instinct passionné d'Annette se révoltait. Elle croyait au mal, au bien, elle les projetait fougueusement de son cœur sur la toile de l'espace constellé de vie. Et elle avait pris parti dans la grande mêlée. Si elle ne songeait pas à vaincre, si vaincre n'était pas son but, son but était combattre. Ce qu'elle jugeait mal était mal ; le mal était l'ennemi. Et elle ne transigeait pas avec l'ennemi.

Mais il est bien facile de combattre, quand on met tout le mal de l'autre côté, et tout le bien du sien. Les yeux bleus de Germain, qui caressaient affectueusement cette âme entière et emportée, embrassaient un bien autre champ de bataille !

Krichna combat contre Krichna ; et il n'est point du tout certain que le fruit du combat soit la vie, ou la mort, la totale destruction. Germain voyait l'incompréhension mutuelle, il la voyait universelle, il la voyait éternelle. Et il n'avait pas la chance d'y participer. Il avait le don funeste de dire oui à sa pensée, et de ne pas dire non à la pensée des autres : car il la comprenait. Et il était plus attentif à la pénétrer qu'à tâcher de la changer.

Il n'avait pas toujours été ainsi. Il était parti dans la vie, avec son moi entier, qui ne se souciait pas, lui non plus, de comprendre, mais de prendre. Ses yeux s'étaient ouverts, aux doigts des déconvenues. Il conta l'une, tranquillement, à Annette. (Avec elle, point de gêne ! Elle lui paraissait une camarade intelligente, qui connaissait la vie, qui avait dû passer par des expériences analogues aux siennes.)

Il avait aimé une femme, aimé tyranniquement. Il prétendait l'aimer selon son cœur à lui, et non son cœur à elle. Ce qu'il jugeait bon pour lui, il le jugeait bon pour elle. Puisqu'ils s'aimaient tous deux, n'étaient-ils pas le même ? Elle l'aima, et se lassa. Un jour, rentrant chez lui, il trouva la cage vide. Elle avait fui. Quelques lignes d'adieu lui expliquèrent pourquoi. L'expérience fut rude, mais elle porta. Il apprit

que les autres veulent être aimés de vous, non pas pour ce que nous sommes, mais pour ce qu'ils sont...

— Quelle prétention, n'est-ce pas ? Mais il faut l'accepter... Et depuis, j'ai tâché...

Il contait l'aventure, comme toujours, en plaisantant.

— Tout accepter de ceux qu'on aime, dit Annette, ce n'est point malaisé, quand seule, on paye les frais. Mais quand c'est eux qui payent, ou que ce sont les voisins, peut-on s'y associer ?

— Vous voulez dire, la guerre ?

— La guerre, la paix, qu'importe ! Cette forêt de Bondy, où les forts mangent les faibles, et trouvent de plus forts qui les mangent, à leur tour !

— Il n'y a que des faibles, vous venez de le dire. Au bout du compte, ils seront tous mangés.

— Je suis avec ceux qu'on mange !

— Hé hé ! vous vivez, et vous avez de belles dents !

— Je voudrais n'avoir que des lèvres, pour baiser tous les vivants. Mais puisque l'Innommable m'a mis dans la bouche ces couteaux, que ce soit seulement pour défendre mes enfants !

— Vous voici la guerre en personne !

— Non, c'est contre la guerre que je les défends.

— Ils sont tous comme vous... Disons : les

neuf sur dix ! Et privé des neuf autres, le dixième ne pourrait rien.

— Oui, la guerre pour la paix... Ce n'est point ce que je veux dire... Vous ne croyez pas, je pense, à cette sinistre mômeerie ?

— Je n'y crois pas. Non. Mais eux y croient. Je respecte leur foi.

— Leur foi ? Un masque, dont ils cachent leurs instincts de malveillance, de jalousie, d'orgueil, de convoitise, pillardise, paillardise...

— N'en jetez plus !

— Il en reste.

— Que savez-vous de toute cette marchandise ?

— Je connais tous les articles. Je les ai. Je les tiens dans mon coffre.

Germain s'arrêta, pour envelopper d'un regard de connaisseur, la femme, devant son lit, qui parlait de paix, et qui soufflait le feu. Puis, il dit (il ne dit pas exactement les mots qu'il pensait) :

— Vous avez de la race. Il ne vous manque rien !... Mais dites-moi, dame Judith, puisque vous prêtez au Philistin une partie de vos vertus, ne restez pas en chemin, et faites-lui aussi largesse des autres, du meilleur !...

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, oui, votre amour, votre foi, votre sincérité.... Vous rejetez ces gens, vous les rejetez en bloc, comme menteurs et malveillants. C'est

bientôt dit, hélas ! Si c'était vrai, la vie serait trop facile ; ils ne seraient pas si forts ! Regardez de plus près !

— Je ne veux pas les voir.

— Parce que ?...

— Parce que je ne veux pas.

— Parce que vous avez vu.

— J'ai vu.

— Mais vu en passionnée... Je vous comprends : cela vous gêne pour agir... Mais agir ou non... voir d'abord ! Je vous prête mes lunettes. Regardez ! Vous vous arrangerez, après...

Elle vit, bon gré mal gré. Germain ne lui fit point de grands discours sur l'humanité. Ce n'était point son style ; et l'Homme en général ne valait pas, à ses yeux, un radis. Il ne s'intéressait qu'à ce qui passe : un être, une heure. Ce qui ne passe, ce qui ne meurt, c'est, selon lui, qu'il ne vit point, qu'il est mort.

Il lui parla simplement de la petite ville et du pays. Il avait, depuis l'enfance, dans ses cartons amassé une provision de « crayons », au vieux sens français : — portraits croqués, repris, creusés, où l'esprit était happé sous la peau. Gens de la ville, gens des champs, ses gens... ah ! il les connaissait, le dehors et le dedans, face et pile ! Il n'avait qu'à choisir. Il exposa certains de sa collection qu'Annette croyait connaître, — de ceux dont l'étroitesse et l'égoïsme la suffoquaient. Tels de ces hommes et de ces femmes s'étaient, le jour d'arrivée des prisonniers, montrés des lous enragés. Ils avaient leur bonté, leurs vertus

domestiques. Sous l'opaque enveloppe, ces lourdes vies n'avaient pas été incapables d'actes de dévouement. Et chacun de ces sacs d'ossements, pour qui aucun Dieu ne semblait être mort, chacun portait sa croix. Annette le savait bien ! Mais elle portait la sienne ; et, comme eux, elle avait tendance à croire que la sienne seule était la vraie. Elle voyait d'un côté des bourreaux, de l'autre des victimes. Germain la forçait à voir que chacun à la fois est victime et bourreau. Ce Gaulois incroyant faisait surgir devant elle une extraordinaire montée au Golgotha : un peuple de porte-croix, qui jettent l'injure et la pierre à l'homme sur la croix !...

— Mais c'est affreux ! fit-elle. Ne peut-on les détromper ? Au lieu de se lapider entre eux, retourner leurs forces unies...

— Contre qui ?

— Contre le grand bourreau !

— Nommez !

— La Nature !

— Connais pas...

Germain souleva légèrement l'épaule. Il reprit :

— La Nature ?... Ce serait encore plus facile d'avoir affaire à un Dieu ! Un Dieu serait capable de raison... (Du moins on se plaît à l'espérer !...)
Mais la Nature, qui est-elle ? Qui l'a vue ? Où sa tête ? Où son cœur ? Où ses yeux ?

— Ici. Mes yeux. Mon corps. Mon cœur. C'est moi, et mon prochain.

— Votre prochain?... Tenez, regardez bien!... Non, ne vous en allez pas ! Attendez, un moment !...

Une visite entrait. Un gros garçon rubicond. Il avait la face poupine et débonnaire des anges joufflus du portail de Bourges. Il portait la capote bleue. Un compagnon de Germain, le fils d'un riche propriétaire du chef-lieu de canton voisin. Il était en permission, et il avait fait cinq lieues pour venir voir Germain. Il embrassa le malade. Il salua respectueusement Annette. Il se mit à dégoïser. Il crevait de bonne humeur et de santé. Il apportait les nouvelles d'un tel, d'un tel, dont les noms bonhommes et hilares étaient comme des valets de comédie. Des camarades de « là-bas ». Il y en avait de morts. Il y en avait de vivants. L'accent nasillard et chantant du pays égayait le récit. Le visiteur était préoccupé d'atténuer la verueur d'expressions pour les oreilles d'Annette (respect aux dames !) Il se surveillait. Quand il s'adressait à elle, c'était d'un ton affable, onctueux et suranné. Il se retrouvait à cœur ouvert, quand il parlait, à pleine bouche, des siens, de sa mère, d'une petite sœur qu'il adorait. Il avait l'air d'un gros enfant, affectueux, bien sage, et tout rond.

Après qu'il fut parti, Germain demanda à Annette :

— Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas un beurre ?
On l'étendrait sur son pain.

— Il n'y a point de fraude, répondit Annette.
De lait tout pur, non écrémé. Il fleurit l'herbe
grasse de vos prés.

— Que diriez-vous si vous l'aviez vu, ce gros
poupon, ce bon garçon, bon fils, bon frère, bon
compagnon — (on lui donnerait le bon Dieu sans
confession, et il le prendrait sans façons ; il ne
tient point : franc comme l'or) — si vous l'aviez vu,
comme je l'ai vu, un jour d'assaut dans les tran-
chées, qui rigolait, avec son couteau de boucher !

Annette fit un geste de répulsion.

— Apaisez-vous ! Vous ne verrez point, je vous
épargne, je ferme le volet. Tout est clos. Nuit,
dehors. Dans la chambre, nous ne sommes plus
que deux.

Annette, encore effarée, disait :

— Et il peut rire ! Il est en paix !

— Il ne se souvient plus de rien.

— C'est impossible.

— J'en ai vu d'autres qui, après avoir fait,
le jour, des choses sans nom, dormaient la nuit
comme des enfants. De remords, point trace.
Ajoutons qu'ils seraient prêts, une heure après, à
embrasser l'ennemi, qu'ils ont égorgé ! Et qu'ils
oublient aussi vite l'accès de bonté que l'autre
accès. C'est trop difficile à mettre d'accord ; ils n'ont

pas le temps. Il faut garder toutes ses forces pour l'instant présent, vivre au fur et à mesure, par morceaux découpés, au hasard, et sans suite, comme un *puzzle* extravagant...

— Les malheureux !

— Ne les plaignez pas ! Ils se portent bien.

— C'est moi que je plains en eux.

— Toujours le vieil égoïsme ! Gardez votre moi pour vous, et laissez-leur « le sien » !

— Non, je ne puis croire que ce soit leur vraie nature...

— « *Homo additus naturae...* » La nature, édition revue et augmentée par la société. Il semble que la guerre soit l'exercice normal d'un instinct naturel, consacré par l'usage. Et qui sait ? Elle est peut-être aussi un exutoire aux forces destructrices qui sont déposées en l'être : après les avoir satisfaites, il se retrouve rasséréiné.

— Vous ?

— Je ne suis pas en question. Je suis rayé du cadre.

— Non ! C'est vous que je veux entendre.

— Pas encore ! Attendez ! Le tour de Germain Chavannes viendra... Et d'abord, pour le connaître, il faut voir par ses yeux.

— Je voudrais voir dedans.

— Patience ! Je l'ai bien eue !... Imaginez ce

qu'il en a fallu, pour qui se voit pris au filet, et n'est point dupe de qui le tient !

— S'il en est ainsi, comment avez-vous pu vous mêler au combat ?

— Je pourrais vous répondre : « On ne me laissait pas le choix... » Mais si on me l'eût laissé, c'eût été pareil : j'aurais choisi le filet. Je ne veux point me flatter : ce que je pense aujourd'hui, je ne le pensais point alors. Ce don fâcheux que j'ai d'être poreux, qui fait que filtrent en moi les âmes du dehors, m'a trop souvent fait oublier la mienne. On est Français, on vit ensemble, on est curieux les uns des autres, on s'écoute penser tout haut, on pense à deux, à vingt, à mille ; et l'on n'est plus qu'à tout écho une caisse de résonance. Vous ne pouvez pas, nul ne pourra imaginer le merveilleux enthousiasme qui nous souleva, aux premiers jours... Le Chant du Départ. Il ne sortait pas de nous. Nous sortions de lui. Il planait, comme à l'Étoile, l'ange gueulard de Rude. Mais cent fois plus beau ; et l'on aurait donné sa peau, pour la frotter contre la sienne. Il nous enveloppait de ses ailes. On ne marchait pas, on était porté, on allait, planant, délivrer le monde. C'était l'ivresse, comme en amour, avant l'étreinte... Quelle étreinte ! Effroyable duperie !... Tout est duperie. L'amour aussi. Il nous sacrifie. A ceux qui viendront : à l'avenir. Mais

celle-ci, mais cette ivresse de la foi guerrière ! Quel est son but ? A quoi, à qui elle nous sacrifie ? Quand dégrisés nous commençâmes à nous le demander, le sacrifice était déjà consommé. Le corps entier était happé dans l'engrenage. Il ne restait que l'âme. L'âme éreintée. De l'âme sans le corps, de l'âme contre le corps, que peut-on faire ? Se martyriser ? C'est assez des autres bourreaux ! Il n'y a plus qu'à voir, à savoir, et à accepter. On a fait le saut. On a fait le sot. Une, deux... Allons ! Jusqu'au bout ! La vie ne délivre pas de billets d'aller et retour. Une fois parti, on ne revient plus... Et quand je l'aurais pu, je ne reviens pas seul ! On est ensemble. On meurt ensemble... Je sais que c'est absurde, que cette mort, c'est pour rien. Mais se sauver seul, non ! cela ne se fait pas ! Je suis du troupeau. Je suis le troupeau.

— Et le troupeau vous suit.

— Moutons de Panurge.

— Quand donc l'un de vous refusera-t-il de sauter ?

— Il ne viendra pas de nos prés.

— Qui sait ?

— Sera-ce du vôtre, Annette ? Votre petit mouton ?

— Mon fils !... Ah ! Dieu !... ne m'y faites pas songer !

— Vous voyez ! Vous n'oseriez pas le lui conseiller.

— Que la guerre lui soit — me soit — épargnée !

— *Amen* ! Mais ce n'est pas nous qui disons la messe. On ne nous demande que d'y répondre. Le rite sanglant s'accomplit. Et nous sommes pris.

— Je veux bien l'être. Mais non pas lui !

— Vous apprendrez la sagesse des bonnes mères de France, d'Allemagne, de l'éternelle humanité. Elles se résignent, aux pieds de l'autre, la *Dolorosa*...

— Jamais ! J'ai mon petit. Je le garde.

— Contre tous ?

— Contre tous.

— Et contre lui ?

Annette baissa la tête, le souffle coupé. Il avait touché au bon endroit. Ses troubles, ses craintes, les doutes secrets, qu'elle ne voulait pas s'avouer. Elle n'en révéla rien. De ce fils, elle ne parlait jamais ; Germain savait seulement qu'il existait. Mais son silence parlait pour elle. Germain feignit de ne pas l'entendre.

— Je les connais, nos petits cadets ! Ceux de la classe 18... Et que seront ceux de la classe 20 ?... Ils ne sont pas gênés, comme leurs aînés, ces empotés, par l'illusion ! Il n'y a pas de risque qu'ils soient déçus. Ils prennent la guerre comme

une affaire. Il ne s'agit plus de billevesées : droit, justice, liberté. Il s'agit de gagner. Chacun pour soi. Soit tout entier. Soit carnassier. *Struggle for life. Life for struggle.* L'odeur de la femme, l'odeur de la gloire, l'odeur du sang. Et le mépris de tout. Le songe du tigre réveillé.

— Vous êtes le diable ! dit Annette.

— Un pauvre diable, dit Germain. Je m'en vais de table, sans avoir mangé.

— Le regrettez-vous ?

— Non. Je suis d'une espèce qui a fait son temps. Je ne me plains pas. Il faut comprendre. Tout comprendre.

— C'est accablant ! Tout comprendre, c'est ne plus agir. Mon cœur réclame. Je suis femme. Que me reste-t-il ?

— L'indulgence.

— Ce n'est pas assez ! Je veux aider. Je veux sauver.

— Et qui ? S'ils ne veulent pas être sauvés ?

— Qu'ils veuillent ou non ! Mais moi, je veux. Je sais bien que je ne suis rien, je ne puis rien. Mais je veux tout. Il faut. Quand tous les dieux et tous les diables, et les pires diables qui sont les hommes, quand le monde entier dirait : « Non ! » je dirais : « Oui ! »

— Martine qui veut être battue !...

— Ne vous y fiez pas ! Je rends les coups.

— Tous vos efforts ne déplaceraient pas un grain de poussière sur la pierre dure du destin.

— Peut-être... Non... Mais cela soulage.

— Je vous l'ai dit : vous êtes Bellone. Votre nom, Anne, est un faux nom.

— C'est le nom de la grand'mère de Celui qui vainquit la mort.

— Et il est mort.

— Mais le troisième jour, il ressuscita.

— Vous le croyez ?

Annette s'arrêta, stupéfiée :

— Je ne l'avais jamais cru, avant...

— Et maintenant ?

— Je ne sais pas... Cela m'a transpercée.

Germain contemplait l'étrange femme, que visitaient, inattendus, des hôtes mystérieux. Assise près du lit, sur une chaise basse, elle appuyait son front penché contre les draps, comme prosternée. Il lui posa doucement la main sur le casque blond de ses cheveux. Elle releva le front. Ses yeux étaient étonnés, mais calmes. A mi-voix, Germain demanda :

— Vous croyez donc ?

Elle dit :

— A quoi ?

Elle était sincère. Elle ne savait plus. Elle reprit :

— Je crois qu'il me faut agir, aider, aimer.

— Bien, dit Germain. C'est pour cela que je vous ai appelée. Je ne voulais point d'abord vous le dire. Je voulais vous voir et voir en vous. Maintenant, j'ai vu. Assez parlé de ce qui n'est pas moi ! Pardonnez-moi cette ironie dont je m'habille ! J'ouvre la porte. Sœur Anne, entrez !

— Quand le feu a pris dans un quartier et qu'on se sent trop faible pour tout sauver, on lui fait sa part, on abandonne ce qui doit brûler, on coupe les ponts, et on se cantonne dans le donjon, où le plus précieux est enfermé. On sauve sa vie, sa vie profonde. Ou l'on attend que sur ses cendres, le feu fasse crouler l'habitation... Je l'ai sauvée. Mais le feu vient. Anne, au secours !

Il ne pouvait s'empêcher de garder encore le mode plaisant ; mais l'accent trahissait l'anxiété. Elle lui prit les mains :

— Voici mes mains ! Que faut-il sauver ? Elles l'iront chercher dans le feu.

— Ma joie, ma foi, et mon moi. Celui que j'aime.

— Celle ?

— Celui... Mon ami.

— Où est-il ? Que ne vient-il ?

— Il est prisonnier.

— En Allemagne ?

— En France.

— Il est « ennemi ? »

— Vous l'avez dit. Mon frère, mon ami, et mon meilleur, ils me l'ont pris, et ils m'ont dit : — « Oublie, et tue ! C'est l'ennemi. »

— Et vous vous êtes battu ?

— Jamais contre lui. Quand je faisais face à la frontière, je savais qu'il n'était point de l'autre côté. Avant de partir je l'ai embrassé, en France. Il y est resté.

— On l'a arrêté ?

— Il est dans l'Ouest, enfermé dans un camp de prisonniers. Et depuis trois ans — si près, si loin ! — je n'ai rien de lui, je ne sais rien de lui. Vit-il encore ? Et moi, je meurs...

— Quoi ! Ne peut-on avoir de nouvelles ?

— Ce n'est pas ici que j'en puis demander.

— Les vôtres vous aiment. Que pourraient-ils vous refuser ?

— Non, je ne puis pas leur en parler.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez... Pour le moment, je vous ai trouvée. J'ai la douceur de vous en parler. Parler de lui avec un autre qui puisse l'aimer, c'est déjà presque lui parler. Vous l'aimez ?

— Je l'aime en vous. Faites-le moi voir ! Parlez-moi de lui !...

— Il a nom Franz, et moi, Germain... Germain, le Français, et Franz, l'Allemand !... Je l'ai connu, deux ans avant la guerre. Il habitait Paris depuis plusieurs années. Il faisait de la peinture. Nous étions dans le même quartier. Nos chambres avaient vue sur le même jardin. Nous avons, des mois, passé l'un près de l'autre, sans nous parler. Une fois, au coin d'une rue, un soir, distraits, nous nous sommes heurtés. Mais ce n'est que plus tard que je me suis rappelé... Dans le courant giratoire de Paris, qui emporte les hommes et les femmes comme desfeuilles, on se rencontre, on se touche, longtemps avant de se voir. Mais il suffit d'un choc, pour découvrir qu'on s'était vus... Un jour, un ami commun me l'amena. Et je le reconnus...

...Il avait vingt-trois ans, mais il paraissait bien moins. Il portait encore empreinte en lui la femme, — la mère, qu'il avait perdue, enfant. Un tendre visage, ému, inquiet, livré à tous les vents de l'espoir et du soupçon. On y voyait passer sans transition les ombres et la lumière. Du confiant abandon au découragement ombreux. Tantôt il s'offrait, tout, et tantôt il se repliait, hostile, inaccessible. Mais j'étais le seul à le voir

et à en chercher la cause. Aucun de ceux avec qui il avait eu contact ne s'en était soucié. On aime, ou on n'aime pas. On n'a pas le temps de savoir qui on aime. Je ne m'en étais pas soucié longtemps, moi non plus. Mais la vie venait chèrement de me le faire payer (je vous l'ai conté). J'avais appris à mes dépens, qu'il ne faut jamais aimer le prochain comme soi-même, mais comme un autre, qu'il est, qu'il veut être, et qu'on doit découvrir...

Non, il ne me ressemblait pas, le petit étranger... C'est justement pour cela !... J'avais besoin de lui. Il avait besoin de moi...

Il avait été cruellement comprimé dans son milieu d'enfance et d'éducation : école de hobereaux militaires, cléricaux, avec leur rigorisme et leur anormalisme de caste antisociale. Sa nature féminine y fut brutalisée. Trop faible et trop seul pour réagir, il dut plier sous la contrainte des mœurs et des pensées. Mais, pour toute la vie, il en garda la blessure, comme d'un viol une fille forcée. Il en était resté timide et susceptible, sans confiance en soi, sans volonté, mal adapté, misanthrope, avec un besoin affamé d'aimer, d'être aimé, de se livrer — et la douleur, constante, d'être joué. Car ces natures sont faites pour qu'on en abuse. Elles montrent trop naïvement le défaut de la cuirasse. Les gens ne résistent pas au plaisir

d'y enfoncer la pointe, afin de faire crier. Mieux vaut ne pas s'armer que s'armer à moitié...

A la mort de son père, Franz s'échappa de son pays d'origine. Il vint à Paris, et il tâcha d'oublier le mauvais rêve de son enfance. Mais le passé dont on souffre est une peau de chagrin. Le temps la rétrécit. La chair n'en est que plus meurtrie. Paris exerça pourtant son attrait sur le jeune garçon, sevré de beauté plastique. Elle y est l'élément naturel, on le respire tout pur ; et son amoralisme même est un bienfait de plus. Mais Franz était trop habitué à la vie intérieure, pour n'en point sentir le manque, autour de lui ; il souffrit de l'ironie et de la sécheresse de cœur. Il avait des croyances ; elles chancelèrent toutes. Contre le scepticisme et le souffle du plaisir, il était incapable de se défendre seul. Ils n'étaient point dangereux pour les amis, qui se faisaient un jeu de déniaiser le Huron. Rien n'est dangereux pour ceux qui ne prennent rien au sérieux, car rien ne les prend au sérieux. Mais lui, il a beau faire ; tout, pour lui, est sérieux... Il coulait à fond, avec le dégoût mortel de ne pouvoir résister.

C'est à cette heure que je le rencontrai. Les amis, braves gens, point délicats, qui me le présentèrent, l'aimaient bien : ce qui, chez cette sorte d'hommes, était une raison pour le traiter sans façons. Ils s'amusaient des confidences qu'ils lui

avaient extorquées, et, bons garçons, ne gardaient point pour eux leur amusement ; leur cercle en profitait. Franz était exhibé en société, comme une curiosité sympathique et comique. Naturellement, ses « patrons » (ils s'estimaient tels) exploitaient sa complaisance et sa timidité. Madame le faisait trotter pour ses commissions ; ou bien, elle l'emmenait dans les grands magasins, afin de la conseiller et de porter ses paquets. Monsieur lui infligeait la lecture de ses élucubrations, et se déchargeait sur lui des démarches ingrates auprès des bureaux de rédaction. Il était le *famulus*, corvéable à merci. En échange, on le poliçait, dressait, on le bourrait de conseils qu'il ne demandait pas, on cambriolait ses pensées, on crochetait la pudeur de ses sentiments cachés, on les étalait, ridicules et tout nus, pour son bien : il eût fallu être un ingrat, pour s'en plaindre.

Il ne se plaignait de rien ; mais, grâce à Dieu, il fut, pour son bien, un ingrat... Je le vis, sur-le-champ. Sous le sourire contraint, dont il devait accepter les paroles flatteuses et dérisoires qui le présentaient, je lus la souffrance irritée et l'ombre de l'accablement. Je n'eus pas besoin d'explications pour comprendre. D'un regard, j'avais mesuré, entre son patron et lui, la distance. Et quand l'autre eut parlé, je m'adressai, sans répondre, à celui qui s'était tu, — avec la pitié et le respect

que j'aurais eus pour le jeune Oreste, tombé aux mains des barbares de Tauride. Je voudrais que vous eussiez vu l'illumination qui se fit dans ses yeux, et dès mes premiers mots. Il reconnaissait la langue de la patrie. La patrie qui survit à toutes les Ilions : celle de l'Amitié... Et ce respect, que l'âme de tout humain doit à ses compagnes, mais qu'elle est si parcimonieuse à leur accorder, le toucha jusqu'aux larmes. Je feignis de ne point les voir, et je continuai de parler, afin de lui laisser le temps de dominer son trouble. Il comprit mon intention ; et quand il eut repris sa maîtrise, l'entretien s'engagea, grave et tendre, sous les yeux de Thoas, qui n'y entendait rien. Nous ne nous parlions que de choses indifférentes. Mais la voix était tout. Au regard qui demandait :

— Est-ce toi ?

elle répondait :

— C'est moi, frère.

A peine rentré chez lui, il m'écrivit une lettre exaltée. Je le revis seul, le lendemain... En vérité, je n'avais point mesuré le retentissement qu'aurait dans ce cœur affamé l'élan de sympathie que je lui avais montrée. J'imaginai moins encore la place que le nouveau-venu prendrait dans ma vie. J'avais eu, comme tout le monde, deux ou trois amitiés ; je ne leur avais jamais beaucoup demandé ni donné. On avait plaisir sincèrement à se voir,

à se rendre service ; mais tacitement on savait les limites qu'il n'était pas prudent de dépasser. L'égoïsme des jeunes gens les trouve naturelles. On n'attend pas des autres ce qu'ils n'attendent pas de vous. Un Français prend la vie et les hommes, — comme il est. Rien de trop. Savoir se contenter...

Il ne se contentait point, le jeune Oreste, que j'avais déchaîné ! Il ne le sut jamais. Il ne prenait point mesure de ses sentiments sur la vie. Il m'apporta une amitié faite à la taille d'une espèce disparue. Pour l'ajuster à la mienne, il a fallu me grandir. Je n'y ai pas trop réussi ; mais j'ai fait de mon mieux, puisqu'il le voulait. Car il me donnait tout. Et il exigeait tout... Et, mon Dieu, je crois bien que tout — peu ou beaucoup — il a tout pris...

Après ce long récit, qu'il avait fait sans hâte, pour lui-même, beaucoup plus que pour Annette, — ralentissant le pas, à de certains moments, afin de mieux les revivre, — il s'arrêta, rêvant,

Annette, penchée vers lui, s'abstenait de faire un mouvement qui pût briser le charme. Ses yeux, qui reflétaient le mirage passant, continuaient d'écouter, après qu'il eut fini. Germain les regarda. Quelques minutes s'écoulèrent, dans un muet entretien. Elle l'entendait très bien. Un peu gêné, Germain dit, comme pour répondre à la pensée d'Annette : (il semblait s'excuser)...

— N'est-ce pas curieux ? Depuis que l'on est né, on vit avec soi, on se connaît, on le croit... Cela paraît tout simple et tout d'une pièce, un homme ! Ils se ressemblent tous, ils ont l'air de sortir tout faits, complets, du magasin... Mais, à l'user, que l'on découvre d'êtres divers, sous son étoffe ! Qui m'eût dit que je me trouverais une

âme inemployée de mère ou de sœur amoureuse ?...
Vous riez...

— Je ris de moi, dit Annette. Je ne manque pas non plus d'âmes sans emploi.

— Oui, j'en vois quelques-unes. Vous êtes la bergère de tout un petit troupeau.

— Bien heureuse, dit Annette, quand ce ne sont pas mes moutons qui me mènent !

— Il faut que chacun vive, dit Germain. Laissez-les pâturer !

— Et le garde-champêtre ?

Ils rient.

— Diable de société ! dit Germain. Elle ne comprend rien autre que le Code.

Il réfléchit un instant, puis reprit :

— Ainsi, notre pauvre amitié. Est-il rien de plus humain, quand on voit un être qui se noie, que de lui tendre la main et, lorsqu'il l'a saisie, de l'emporter dans ses bras et de veiller sur lui ? Il était, depuis l'enfance, sevré de toute affection vraie, et la sienne s'était amassée derrière un barrage de souffrance. Quand il m'a rencontré, l'écluse s'est ouverte : ç'a été un torrent. J'ai voulu résister. Mais peut-on refuser le don d'un cœur noble et naïf qui croit en nous ? On lui est reconnaissant de cette foi, qu'on n'avait pas. On tâche de s'en rendre digne. Et voici que cette grande affection m'a fait sentir combien, à moi aussi, elle avait

manqué !... Quand on ne l'a jamais eue, on s'habitue à vivre dans la modicité ; et, sage par dénuement, on n'attend rien de plus de la vie. Mais quand elle paraît, celle qui de deux esprits fait une pleine harmonie, on voit bien qu'on l'attendait dans la mélancolie ; et l'on ne conçoit plus comment on avait fait pour vivre sans elle, — l'Amitié !... Mais cette découverte, on ne peut la partager qu'avec ceux qui l'ont faite. Aucun des miens n'a pu comprendre les raisons de notre intimité... Les raisons ? Point de raisons ! On a besoin l'un de l'autre, pour être soi. On n'est complet qu'ensemble... C'est bien là ce que les autres ne peuvent pardonner ! Car si l'on est complet ensemble, les autres se jugent lésés.

— Je n'ai pas ce sentiment, dit Annette. A défaut de l'amour, qui m'a toujours manqué, j'adopte celui des autres. Tous ceux qui s'aiment, m'aiment.

— Quel appétit ! dit Germain.

Annette répondit :

— Je n'ai rien à manger.

— C'est justement pour cela. Heureux ceux qui n'ont rien, car tout leur sera donné !

Annette hocha la tête, d'un air désabusé :

— C'est une parole de riche. On persuade le pauvre qu'il est le plus comblé.

Germain lui toucha la main :

— Vous n'êtes pas si pauvre ! Votre grenier est plein.

— De quoi ?

— D'amour à donner.

— Ils n'en font rien.

— Donnez m'en une gerbe ! Je saurai l'employer.

— Prenez. En quoi puis-je vous aider ?

La famille de Chavannes n'avait jamais vu d'un bon œil cette amitié anormale, qui ne reposait sur la communauté d'aucun intérêt social : patrie, milieu, carrière, et, qui, très impertinemment, montrait qu'elle pouvait s'en passer. Déjà avant la guerre, on trouvait de mauvais goût, dans le cercle provincial, cette intimité avec un Allemand. On l'attribuait, comme d'autres traits de Germain à son désir de se singulariser. Plutôt que de se fatiguer à comprendre, la flemme goguenarde du pays explique par la pose ce qui, chez quelqu'un des siens, s'écarte des us et des coutumes. Du moins, jusqu'à la guerre, les us et les coutumes étaient, la part une fois faite à la goguenardise, de tolérer ce qu'on ne comprenait point : car on ne s'en souciait point. Mais depuis 1914, adieu la belle indifférence, qui, dans la société, rend la vie supportable ! Tous s'arrogèrent un droit de contrôle sur chacun ; et jusqu'aux sentiments furent soumis au visa. Défense d'aimer sans

passerport ! Il n'était plus permis d'avouer une amitié allemande. Aux yeux du beau-frère et de la sœur de Germain, il eût été moins exorbitant de coucher avec un voleur de grand chemin. Ils étaient braves gens, solides et bornés.

M^{me} de Seigy, née Chavannes, plus âgée que son frère, de sept à huit ans, possédait la décision de pensée qui manquait à Germain. Elle n'avait pas l'embarras du choix : sur chaque objet elle était nantie d'une — une seule — pensée, nette et délimitée. On la lisait, du premier regard, sur ses traits fermes et bien dessinés, d'un jet, sans repentir : le nez long et mince, qui va tout droit — on ne le ferait dévier d'une ligne — et quand il s'arrête, c'est décidé : il pince les narines. Le front rond, sans plis. Les cheveux tirés, rien qui dépasse, dénudant oreilles et tempes. Le sourcil mince et arqué, l'œil précis. La bouche petite : la porte étroite, qui semble faite pour être fermée. Le menton gras, mais les tissus sont serrés ; pas une maille n'a bougé : il n'est de plis, sur ce visage, que des lignes droites de volonté. Il est écrit, du haut en bas : — « Inutile de discuter ! » — Polie d'ailleurs, et réservée. Laissez l'espoir de l'irriter ! Elle est sûre. Elle est un mur. On ne discute pas avec un mur, on fait le tour ; il borne et enferme : c'est son rôle. Et ce qu'il enferme n'est pas

pour vous : domaine privé, propriété. Chacun chez soi, et vous dehors !...

« Chez soi » était Seigy-Chavannes, d'abord, — la ville ensuite, puis la province, et la France. Du tout la guerre avait formé un bloc : la patrie. Mais Seigy était au centre. Elle était présidente de l'organisation locale des Femmes de France. Elle se jugeait donc autorisée à parler au nom de toutes les femmes. Et qui dit la femme en France, dit la maison. M^{me} de Seigy-Chavannes n'était pas féministe, pas plus que ne le sont la plupart des Françaises, parce qu'elles ont le pouvoir en fait : elles n'ont pas besoin du droit, le droit leur semble une béquille pour infirmes. M^{me} de Seigy-Chavannes se tenait répondante de tous les mâles de sa maison. Ils lui donnaient satisfaction. L'un s'était fait tuer (M. de Mareuil), l'autre était grand blessé (son frère) ; et quant à son mari, commandant d'artillerie, il était, depuis six mois, sous l'orage de Verdun. Ce n'était pas qu'elle fût Cornélienne. Elle aimait ses Horaces. Elle ne tenait pas à ce qu'ils mourussent. Elle les soignait avec dévouement. S'il eût dépendu d'elle, elle eût partagé leur sort. Mais elle ne leur eût épargné aucune de leurs épreuves. La France, le pays, la ville, Seigy, ont raison. Il s'agit de prouver par le fait la raison. La raison n'est rien sans le fait. Et *mon droit* — (juste, injuste) — est *le droit*. Tout

Seigy — et la France — y mourra, plutôt que je renonce... Elle était de la lignée des plaideuses héroïques des temps passés. La guerre, la vie, la mort, est un procès. J'y perdrai tout ce que j'ai, mais je ne transigerai pas...

On pense qu'à une telle femme on ne va point parler des droits de la partie adverse !... Elle est fière de son frère : il a défendu la France, et elle le défend vigoureusement contre la mort qui vient. Mais elle le laisserait mourir, plutôt que de donner la main à cette honteuse faiblesse : une amitié allemande. Elle la connaît, — s'il lui plaît. Mais il lui plaît de l'ignorer. Et Germain y souscrit. Entre eux, entente tacite. Qui aime, évite d'exposer à l'injure — sinon des mots (M^{me} de Seigy est maîtresse de soi), mais (c'est pis !) — des pensées, le nom de qui vous est cher.

M^{me} de Chavannes, la mère, seule connaît la persistance de l'attachement de son fils ; et, parce qu'elle le chérit, elle ferme les yeux, mais c'est sans l'approuver ; et son silence fuit les confidences, que Germain n'est pas tenté de lui accorder. Elle est une femme âgée, qui s'est fait, toute sa vie, une loi de prudence de ne jamais contester les opinions régnantes, usages ou préjugés. Peut-être, son cœur est libre, ou le fut, ou l'eût été. Mais il y a si longtemps qu'elle ne le laisse plus parler !

Après une vie active, où peu de place au cœur fut accordée, une lassitude morale dispose au quiétisme, qui fuit ce qui peut troubler. Le cœur n'a point perdu sa tendresse profonde ; mais elle est submergée par un immense besoin de repos. Et elle serre la main de son grand fils malade, autant parce qu'elle sait ce qu'il pense, qu'afin de le prier de ne point lui en parler.

Annette est la première à qui Germain puisse confier l'affection, l'inquiétude, qui l'occupent bien plus que le sort des batailles. Et comme Annette s'étonne :

— Mais M^{me} de Mareuil ?

(Elle se sent attirée vers la jeune femme, qui se tient à l'écart, et vers son sourire triste)

Germain fait un faible mouvement des mains, découragé :

— A elle, moins qu'à tout autre.

Elle est bonne. Elle est pure. Il l'aime, la jeune belle-sœur. Une chaste affection les lie, qu'ils n'ont pas besoin d'exprimer. Mais entre eux, tout un monde...

Il dit :

— Regardez-la bien !

— Je la regarde, dit Annette. Elle ressemble à la bonne Dame du Marthuret.

Germain sourit :

— Ce tendre oiseau, au cou ployé, qui de ses yeux un peu clignés, ses doux yeux myopes, couve l'Enfant, en caressant son petit pied ? C'est son front rond, le nez délicat, le menton long, le fin sourire du jeune regard et des lèvres amenuisées. Mais la tristesse a tendu son voile autour d'elle. Où est l'Enfant ? Elle le cherche. Elle l'attend. Il est aux cieux. Tout son amour y est parti. Qu'en reste-t-il pour nous, ici-bas ? Elle est patiente, elle ne se plaint pas, elle fait son devoir ici-bas. Mais, sans le vouloir — (car elle ne voudrait pas nous attrister) — elle montre trop qu'ici, bas pour elle est un passage. Et nous lui sommes des passants.

— Qu'importe ! si à ceux qui passent elle offre l'aumône de son sourire ?

— Elle l'offre. J'en sais le prix. Mais ne vous y trompez pas ! Annette, ce sourire veut dire : « Acceptez ! »

— C'est la sagesse.

— Ce n'est pas la vôtre.

— Je ne suis pas sage.

— Il dit : « Acceptez tout : — le sort, la mort, l'éloignement de ceux qui vous aiment ! » Elle est sans haine, mais elle croit que la guerre, puisqu'elle est, elle est de Dieu ; et elle l'honore. Elle ne permettrait pas — (vous l'avez vu) — qu'on la déshonore par la cruauté, la déloyauté, l'abus de

la force envers le vaincu. Elle est vraiment noble. Mais elle est noble, au sens ancien. Ce qui a été, doit être, sera toujours. Car ce qui a été — mal ou bien — a ses quartiers de noblesse. Il est de race. Il est de Dieu. Elle ne ferait rien pour le changer. L'honneur est d'accepter.

— Je n'accepte. Je ne suis point de race. Je rejette, ou je prends.

— Prenez ma cause ! Elle est perdue.

— Les causes perdues sont celles que j'aime.

— Défaitiste !

— Point ! De gagner, malgré le sort, cela fait chaud au cœur.

— Et si vous perdez ?

— Je recommencerai.

— Mais moi, Annette, je suis pressé, je ne puis attendre que l'on recommence. Je n'ai pas, comme vous, une vie illimitée.

— Qui sait ?

— Non. Je ne me nourris pas de chimères. Je suis sur la terre. Je n'y suis plus pour longtemps. Il me faut aujourd'hui, ou jamais.

— Eh bien, nous jouerons tout sur aujourd'hui. Et moi, comme enjeu. Montrez-moi le jeu !

Annette s'engageait imprudemment. Cette femme, qui avait besoin d'agir, qui ne se satisfaisait point de la pensée pure, de l'intention, et qui, depuis le début de la guerre, n'avait pas trouvé la voie de son action, — la découvrait soudain ici, dans le don absolu de soi à la cause des affections sacrées, de l'amour le plus désintéressé : une amitié entre deux jeunes hommes étrangers. Le bouillonnement de forces qui était en elle, elle les mit à leur service, avec sa passion propre, dont il ne faut pas dissimuler le caractère un peu fou. Elle-même le reconnaissait, sa raison lui disait :

— Tu le paieras !

— Je paierai plus tard. Pour le moment, j'achète...

— Plus que tu n'as.

— On verra !...

Folie ! Mais quoi ! Il lui fallait se donner ; et elle ne demandait rien, elle n'attendait pas de retour. C'était assez pour son bonheur de donner

le bonheur, — et de risquer... Risquer !... Elle était joueuse... (Germain l'avait bien vu.) En d'autres temps, elle eût joué sa vie, avec transport.

Et, avouons-le, du moment qu'il l'eut vu, Germain en abusa. Il ne la ménagea plus. Il oublia les risques où il l'engageait. La maladie n'a point de pitié.

Annette se mit en marche ; et elle réussit à retrouver la trace du jeune prisonnier. Il était enfermé dans un camp de concentration, près d'Angers. Par l'entremise de l'Agence Internationale des Prisonniers, à Genève, elle fit passer une lettre ; et le fil de la vie fut renoué entre les deux amis. Annette envoyait et recevait, sous son nom, les lettres de l'un et de l'autre. Elle allait secrètement les prendre et les remettre, chez Germain.

Quand ses yeux se posèrent sur les premières lignes de la première lettre de Franz, elle ne put les en arracher : c'était un tel cri d'amour qu'elle en fut enlacée, comme avec les deux bras. Elle essaya de se dégager ; mais la force lui manqua : elle lut jusqu'au bout. Et quand ce fut fini, la lettre sur ses genoux, elle restait hors d'haleine, comme après un assaut. Elle eut beaucoup de peine à cacher aux Chavannes le rayonnement qui l'entourait. Mais seule avec Germain, une

telle joie l'éclairait que Germain comprit sur-le-champ ; les mains tendues vers elle, d'une voix impérieuse, qui tremblait d'impatience, il dit :

— Donnez !

Elle s'écarta, pendant qu'il lisait. Le silence tomba dans la pièce. Annette, debout, regardait sans voir par la fenêtre, dans la cour sans soleil. Elle écoutait les feuilles froissées, le souffle oppressé. Puis, tout se tut. Dans la rue, derrière les murs, un char à bœufs, lentement, passait. Il semblait rouler sans avancer. Il évoquait l'immobilité des plaines du Centre, le temps arrêté. Le cri du toucheur, un cri d'oiseau, planait, devant. Le roulement décrivait lentement. Les vieux murs ébranlés reprirent leur immobilité. Et dans les âmes le temps se remit à couler. La voix de Germain appela :

— Annette !

Elle se retourna, elle vint à lui. Il était couché, contre le jour, la face au mur. La lettre était ouverte sur le lit. Il dit :

— Lisez !

Elle avoua :

— Pardon ! J'ai lu, déjà.

Sans la regarder, il lui tendit la main.

— C'est votre droit. C'est à vous. Je vous le dois.

Et, sans un mot qui trahît son émotion, il prit un pan de la robe d'Annette, il le baisa.

Sur sa demande, elle lut désormais les lettres des deux amis. Le flot de tendresse passait par elle. Elle y mêlait sa couleur propre et son feu. Chacun des deux n'aimait que pour soi. Elle aimait pour deux et pour elle. Elle était l'arbre où se rejoignaient les deux oiseaux. Elle écoutait dans son feuillage le chant de l'ardente amitié. Un air nouveau, un ciel plus jeune, baignaient ses branches allégées. L'âge et la guerre étaient effacés...

Duo étrange et merveilleux ! Quand Annette, pour mieux l'entendre, fermait les yeux, il lui semblait que l'une des voix fût d'une jeune fille, l'autre d'une femme maternelle. Celle-ci avait les bras tendus. Celle-là s'y jetait.

Le premier chant de Franz avait été de délivrance éperdue. Le refuge, enfin ! Il étouffait, depuis trois ans, dans la promiscuité écœurante des âmes et des corps entassés. Nul n'en avait, plus que lui, le dégoût aristocratique... N'être jamais seul ! La pire solitude !... On se perd soi-même !... Il n'avait pas l'humanité débordante de ces cœurs trop riches qui, ce qu'ils ont de trop, le ruissellent autour d'eux... Perdu, ou non... « Troupeaux, buvez, ou pataugez ! Si ce n'est vous, la terre boira !... » Il craignait de partager sa vision de la vie avec des yeux incapables de la refléter. — Et, d'autre part, il lui manquait la magnifique plénitude des grands artistes soli-

taires, qui se suffisent : soi est un monde. — Il était un tendre garçon de vingt-sept ans, resté *adolescente*, que dévore le besoin d'épancher en un cœur accueillant et plus fort la source de son cœur comprimé. Le ruisseau est trop faible pour aller à son but, s'il ne trouve la rivière d'amour qui l'emporte. Il se donne, par égoïsme. Car être pris, c'est prendre. C'est remplir de son flot une âme qui creuse pour vous la vallée... Il l'avait retrouvée. Il exultait.

Pour peu d'instant... En quelques jours, cette première joie fut épuisée, et le cœur impatient ne sentit plus que l'éloignement. Il cria de désir et de dénuement. Ses lettres sans précision décrivaient peu, appelaient. Et sans doute, la censure eût prohibé tout détail précis sur la vie du camp. Mais de toutes les contraintes, c'était celle qui pesait le moins sur le jeune prisonnier. Son moi absorbant avait peu le temps de songer à ceux des autres. Il se racontait avec une confiance naïve, touchante, excessive. Il avait cette sentimentalité fiévreuse, indolente et dolente, de certaines âmes d'Autriche, un peu mignardes, un peu geignardes, que sauvent la grâce et la jeunesse. Son chant était un lied, en forme de *rondo* perpétuel, d'une tendresse élégiaque. Le rossignol s'y épuisait. Mais il s'écoutait chanter. Son cœur saignait. Il pleurait sur son cœur. Même celui

qu'il aimait plus que lui-même, c'était lui-même qu'il aimait en lui, — l'écho vivant et la réponse qui recueille, et qui prolonge, son frêle chant.

Le chant de Germain était plus ferme. Sa mélodie allait, d'un souffle, sans se briser. La ligne nette ne se fleurissait point de ces vocalises et de ces trilles. Il se dominait. Il parlait peu de lui. Il ne disait rien — presque rien — de son état ; car il songeait à l'autre, et il craignait de l'alarmer. Mais ses lettres étaient pleines de questions sur la santé de l'ami, sur son hygiène, sur sa conduite avec les chefs et avec ses compagnons. Il consolait, il conseillait, il apaisait, il n'était jamais las de répéter ses admonestations tendres, patientes et pressantes, au grand enfant, qui ne les écoutait qu'à moitié. Cette insistance minutieuse était un peu ridicule. Mais à ce railleur, il était indifférent qu'on en rît. Et si Annette souriait, en le lisant, c'était de retrouver en cet homme ses propres obsessions, cette maternité du cœur qui ne sait se borner dans son besoin inquiet de protéger. Elle découvrait en ces deux garçons la femme éternelle, qui est en chaque être ; mais l'éducation de l'homme l'étouffe ; il rougirait de l'avouer. Elle en était attendrie, car elle en reconnaissait la pureté.

Rien d'équivoque. Une clarté de cristal. Une passion aussi naturelle, aussi fatale qu'une loi de

gravitation. Deux âmes, deux mondes, dont les orbites autour du soleil sont entrelacés, comme un filet par les mains du cordier. Deux solitudes qui se conjuguent, pour faire un rythme, et respirer. La solitude de celui qui ne comprend rien au troupeau des hommes, qui est perdu dans la forêt des singes et des tigres, qui appelle à l'aide. La solitude de celui qui comprend tout, qui comprend trop : il ne tient à rien, nul ne le tient ; et qu'un être, un seul, ait besoin de lui pour exister, donne à sa vie une valeur rédemptrice. Le sauveur sauve, et est sauvé par ce qu'il sauve.

Mais ce refuge, l'un et l'autre, comment ne l'ont-ils pas cherché dans les bras de celle que la nature nous a donnée, pour y verser le flot brûlant de nos désirs et de nos tourments — ou pour mêler les siens aux nôtres ? La femme... C'est leur secret. Annette ne peut que l'entrevoir, à peine. Chez Franz, un éloignement, une peur. Chez Germain, peut-être une déception précoce, une rancune (il n'est pas le seul à connaître ce sentiment, parmi les compagnons dans les tranchées !) Chez tous deux, l'instinct vrai ou faux, puissant, que la femme est un monde différent. Germain a pour Annette une estime affectueuse, il se confie à elle. Mais Annette ne s'y trompe pas : il se confie, parce qu'elle est le seul être à qui il puisse avoir recours ; il est certain de sa loyauté à le servir ;

il n'est pas sûr qu'elle le comprenne. Annette devine que, plus d'une fois, les paroles qu'il lui adresse ne sont pas pour elle, mais, par-dessus sa tête, vont à l'invisible ami. Et quand elle lit leurs lettres, elle mesure la différence des harmonies, entre ses entretiens avec Germain, qui sont un contrepoint de motifs différents, cordialement tressé, — et le duo de la mélodieuse amitié, où chaque note éveille par ses harmoniques un accord fraternel. Elle n'en est pas jalouse. Elle en est allégée. Il est des heures où l'on goûte plus de bienfait à écouter un beau concert qu'à s'y mêler.

Elle s'y mêle pourtant, — et sans qu'elle s'en doute — puisque c'est en elle que les deux voix se rejoignent. Elle est l'âme du violon.

La famille de Chavannes ne voulait pas connaître ce mystérieux échange de pensées. Elles passaient sous les voiles de la messagère, qui entraînait et sortait.

Les yeux fureteurs du petit ennuyé de sept ans, qui épiait et rêvait, avaient saisi le troc des deux correspondances. Il n'en avait rien dit. Il menait une vie cachée, sans en faire part aux grands. Il y enregistrait, sans comprendre, tout ce qu'il observait, en bâtissant dessus, de curieux romans. Il croyait à un commerce furtif d'amour entre Annette et Germain ; et comme il était attiré par cette femme aux cheveux blonds, qui apportait sa lumière dans la maison, il en ressentait au cœur un étrange tourment : il la détestait, il l'aimait rageusement.

M^{me} de Seigy-Chavannes, hautaine, détournait les yeux. Elle ne voulait rien savoir.

M^{me} de Mareuil ne savait rien, vraiment. Son

âme loyale n'eût jamais soupçonné ce que sa conception rigide du devoir lui eût fait condamner. Elle estimait trop Germain pour ne pas croire qu'il n'eût point fait, comme elle, sacrifice de son cœur à l'exigence exclusive de la patrie. Et pourtant, elle était, de tous, la plus près de comprendre la douceur impérieuse de ces liens d'amitié. Mais comment Germain eût-il osé en revendiquer les droits devant elle, dépouillée de ce qu'elle aimait, et qui, sans une plainte, offrait stoïquement à son Dieu sa douleur et son renoncement ?

M^{me} de Chavannes, la mère, était seule dans le secret de Germain. On n'avait pu le lui taire. Elle le voyait écrire et relire les lettres ; elle en était la discrète dépositaire. Elle ne pouvait approuver, ni blâmer. Elle voyait ce grand fils, que la maladie ravageait. Elle ne jugeait plus. Elle voulait qu'il eût au moins cette unique joie. Elle tremblait que le secret en fût éventé, et qu'entre le malade et le reste de la famille un conflit éclatât, où son cœur serait également piétiné, des deux côtés. Car, d'une part, elle pensait que la famille avait raison contre son fils. Mais, de l'autre, son fils était son fils. Il y a la loi. Et l'au delà de la loi.

Si intraitable que fût M^{me} de Seigy-Chavannes, elle aussi connaissait — sans l'avouer — ce droit

privilegié qui va contre le droit. Elle était sœur. Elle voyait la mort sur les traits de Germain. Et elle se taisait devant Celle qui venait. Il lui était impossible d'ignorer qu'on lui cachait quelque chose. Mais elle s'arrangeait de façon à ce que ce lui fût caché. Elle prenait garde, avant d'entrer dans la chambre du malade, de s'annoncer en parlant fort, pour qu'on eût le temps de ne rien laisser voir de ce qui ne devait point être vu.

Son ressentiment se retournait contre Annette, dont les visites devenaient plus fréquentes. Elle ne le trahissait que par une froideur glaciale, sans s'écarter jamais de la stricte politesse. C'était assez entre deux femmes aussi averties de ce que ne point parler veut dire. On tenait Annette responsable de l'aventure, où elle n'était qu'un instrument. Elle acceptait sans sourciller. Elle ne venait dans la maison que pour Germain. Le reste lui était indifférent.

Mais ce qui ne le lui fut point, ce fut de constater son impuissance à aider les deux amis.

Les lettres du prisonnier, brusquement, s'arrêtèrent. Une épidémie dans le camp, des raisons de représailles, firent bloquer toute la correspondance, pendant plusieurs semaines. Ce silence inquiétant enfiévrant le malade. D'avoir perdu la source, après l'avoir retrouvée, exaspérait la

soif. Il était asséché, brûlant comme un désert. Chaque jour, il accueillait Annette, d'un regard exigeant et furieux. Il lui en voulait de tromper son attente. Cette excitation morale ralluma la maladie ; et celle-ci redoubla l'excitation à son tour. Après une période d'immobilité apparente, où l'intoxication paraissait enrayée, elle reprit, avec une vigueur accrue, s'attaquant aux organes intérieurs. Quelques journées d'un répit trompeur étaient suivies d'une brutale recrudescence ; et l'on ne savait jamais de quel côté la destruction allait se porter, car elle affectait toutes les formes. Quand on croyait l'avoir repoussée sur un point, elle surgissait d'un autre. L'incendie rongé au cœur de la maison. On éteint du dehors les flammes, quand elles sortent. Mais on n'atteint au foyer qu'après la maison ruinée. — Pour tous, il fut visible qu'on n'en viendrait plus à bout.

Germain le savait mieux que personne. Il s'épuisait en luttes secrètes contre l'ennemi caché, et il se sentait vaincu. A ce combat inutile, son caractère s'altéra. Le malade, tassé sur soi, dans une attitude perpétuelle de défense, n'a plus égards aux autres ; son égoïsme est son recours. Il ne pense plus qu'à lui, à son mal, à son désir. Dans ces nuits où Germain, sur son bûcher, assistait, impuissant, à la montée du feu, il était pris d'une

fureur de revoir l'ami, avant d'être consumé.

A contre-cœur, sa mère laissait Annette pénétrer dans la chambre, car le malade l'exigeait ; mais ils ne se parlaient guère ; la visite se passait maintenant en une station silencieuse. Lorsque Annette entrait, les yeux de Germain la fouillaient, puis s'éteignaient déçus ; et toute sa force se ramassait sur sa souffrance. Annette vainement essayait de le distraire. Rien ne l'intéressait. Elle s'interrompait, au milieu d'un récit. Mais quand, se sentant inutile, elle voulait se lever pour partir, il la retenait du geste, avec un dur reproche. Et ce reproche, elle ne pouvait le repousser. Elle s'accusait d'avoir fait luire une espérance, qu'elle n'était pas à même de réaliser.

Un jour — ils étaient seuls : la mère reconduisait le médecin, qui avait, une fois de plus, tenté de le leurrer — il prit le poignet d'Annette, et dit :

— Je suis perdu.

Elle essaya de protester. Il répéta :

— Je suis perdu. Je le sais. Je veux, je veux le revoir.

Elle fit un geste découragé. Il ne lui laissa pas le temps de parler :

— Je veux, dit-il durement.

— Que sommes-nous pour vouloir ? fit-elle.

— C'est vous qui dites cela ? Vous ?

Elle baissa la tête, accablée. Il poursuivit, avec une âpre rancune :

— Toutes vos protestations ! Cette jactance de femme ! Vous mentiez !

Elle ne se défendit point :

— Mon pauvre ami, je ferai tout ce que vous me direz. Mais quoi ? Mais quel moyen ?

— Trouvez-le ! Vous ne me laisserez pas mourir, sans l'avoir revu.

— Vous ne mourrez pas.

— Je meurs. Contre la mort je ne me révolte pas. On ne peut rien. C'est la loi... Mais la bêtise des hommes, je ne l'accepte pas !... Il est là, près de moi, lui, mon unique ami ; et je ne pourrais pas le voir, toucher sa main, l'étreindre une dernière fois !... Ce serait monstrueux !

Annette se taisait. Elle pensait aux milliers de malheureux qui se tendaient les bras, de l'étal des tranchées où s'égouttait leur vie, à leur foyer lointain, où dans le lit solitaire se retournait sans sommeil l'angoisse des aimés... Germain lut en elle. Il dit :

— Que d'autres s'y soumettent, moi, non ! Je n'ai qu'une vie, et ce n'est plus qu'un instant. Je ne peux pas attendre. Je veux ce qui est mon droit.

Annette, le cœur serré, continuait de se taire ; ses mains compatissantes tâchaient de le calmer.

Il la repoussa, colère, et lui tourna le dos. Elle sortit.

Mais lorsqu'après une nuit de fiévreux débat, elle revint, le lendemain, elle trouva le malade, immobile, qui lui dit, d'une voix morne et calme — (un calme plus oppressant que la fureur d'hier !)

— Je vous demande pardon. J'étais fou. Je parlais de justice, de mon droit. Il n'y a pas de justice, et je n'ai aucun droit. Malheur à ceux qui tombent ! Ils n'ont qu'à s'enfoncer la face dans la terre et à s'en emplir la bouche, pour étouffer leurs cris. Le ver se contorsionne sous le pied qui l'écrase. Sottise ! Je me tais, et ne résiste plus.

Annette, lui posant la main sur le front en sueur, dit :

— Non ! Il faut résister. Rien n'est encore perdu. Je viens de rencontrer votre médecin. Il conseille à votre mère de vous faire transporter dans un sanatorium de Suisse. Ici, l'air est trop mou, tiède, humide, anémiant ; et l'atmosphère morale n'est pas moins déprimante : on y est, quoi qu'on fasse, infecté par la guerre. Là-bas, dans le souffle des montagnes et l'oubli qui fleurit sur les cimes, vous vous rétablirez, sans doute. Il me l'a dit.

— Mensonge !... Oui, il me l'a dit aussi. Comme

il me sait perdu, il m'expédie crever au loin. Il se débarrasse... Mais je dis : « Non ! » Je mourrai ici !

Annette s'efforçait de le convaincre. Mais il répétait :

— Non !

Et il serra les dents, refusant de parler, enfoncé dans sa résistance entêtée.

Annette, penchée sur le lit, dit, avec un sourire triste :

— C'est à cause de lui ?

— Oui. Si je sortais de France, je serais encore plus loin de lui.

Annette dit :

— Qui sait ?

— Quoi ?

Annette se pencha davantage :

— Si c'était, au contraire, un moyen d'être plus près de lui ?

Il lui saisit les poignets, et la maintint courbée :

— Que dites-vous ?

Elle voulut se dégager ; mais il ne lâchait pas prise. Ils étaient soufle contre soufle.

— Il faut aller en Suisse. Mon ami, acceptez !

— Parlez ! Expliquez-vous !

— Vous me faites mal. Laissez-moi me rele-

ver !

— Non. Expliquez, d'abord !

Courbée sur l'oreiller, dans une pose instable, appuyée des deux paumes sur le corps du malade, pour ne pas tomber, elle dit, à voix basse et pressée :

— Écoutez !... Ce n'est pas sûr... Ce n'est qu'une chance... J'ai peut-être tort de vous dire... Mais je vais essayer. Je suis prête à tout risquer...

Il lui serrait les poignets :

— Dites, dites !

— J'ai pensé, cette nuit... Et, en entrant ici, quand j'ai entendu parler du projet de voyage en Suisse... S'il pouvait s'évader !

Germain étreignit Annette. Elle tomba sur le lit, la face contre la sienne. Il baisa furieusement, au hasard, ses yeux, son nez, son cou. De saisissement, elle resta quelques secondes avant de pouvoir faire un mouvement. Elle glissa à genoux devant le lit, et se releva enfin. Il n'avait pas conscience de ce qu'il venait de faire. Soulevé dans ses draps en désordre, il criait :

— Vous le ferez évader ! Vous me l'amènerez en Suisse !

— Silence !

Il se tut. Bouleversés, tous deux reprirent haleine.

Quand elle put de nouveau remuer et parler, elle lui fit signe de se recoucher. Il obéit. Elle remit en ordre les draps et l'oreiller. Docilement

il laissait faire, sans bouger. Après qu'elle eut terminé, elle s'assit au pied du lit ; et tous deux oubliant ce qui s'était passé — (il s'agissait bien d'elle ! il s'agissait bien de lui !) — ils reprirent à mi-voix, le projet qui venait de se lever.

Annette se rendit à Paris. Elle vit son ancien ami, Marcel Franck, qui s'était fait habiller d'un bien bel uniforme. Haut fonctionnaire aux Beaux-Arts, il rentrait d'on ne sait quelle mission à Rome, sans péril, mais non sans gloire ; et il se trouvait, pour l'instant, attaché à un bureau confortable, où l'on s'occupait, à l'arrière et sans fièvre, du sauvetage des œuvres d'art. Il n'apportait aucune exagération de zèle au service de cette guerre, qu'il jugeait stupide, c'est-à-dire naturelle : car la stupidité lui paraissait la mesure normale de l'humanité. Sans exagération, il s'intéressa à la démarche d'Annette.

Tout de suite, il l'avait reçue, avec le sourire de secrète entente, le sourire d'autrefois. Il arbo-rait maintenant une superbe calvitie ; mais il s'en faisait une élégance de plus. Le visage était jeune, les yeux vifs, de belles dents : très à l'aise dans le costume de guerrier, bleu-tendre, qui le gantait.

Ils étaient seuls ensemble. Les paroles d'accueil échangées, Annette exposait, par des chemins un peu lents, l'objet de sa venue. Et elle regardait les dents de Marcel qui riaient. Il la laissait parler, amical et distrait, et son regard se promenait sur elle, du haut en bas. Elle s'interrompit :

— Mais vous ne m'écoutez pas !

Il dit :

— Naturellement, non. Quand on vous voit, enfin, on a mieux à faire. Pardon ! Mais tout de même, j'entends. Je sais bien que si vous venez, ce n'est pas pour me voir, c'est que vous avez quelque chose à me demander, et que je serai trop heureux si je puis vous l'offrir. Alors, puisque c'est d'avance une affaire entendue, je vous regarde, je me paie d'avance.

— Ne me regardez pas trop ! Je suis vieille, à présent.

— « *Midi, roi des étés...* »

— Vous pouvez dire : l'automne.

— Le plus riche plumage est des arbres d'automne.

— On aime mieux les fleurs.

— J'aime les fleurs et les fruits.

— Oui, oui, vous aimez tout... Voulez-vous m'écouter ?

— Parlez ! Je suis tout yeux !

— Vous avez trop bien vu que je viens en quê-

teuse. Après un si long temps que nous sommes séparés, j'aurais honte que ma première visite fût pour vous demander aide. Mais ce n'est pas pour moi.

— Alors, c'est sans excuses.

— Soit ! répliqua-t-elle. Quand il s'agit d'un autre à qui je m'intéresse, j'ai toute honte bue.

— Un autre qui vous intéresse, c'est encore vous.

— Peut-être. On ne sait pas où moi commence, où moi finit.

— Le communisme du moi ! Eh bien donc, ce qui est à vous est à moi. Partageons ! ConteZ-moi votre histoire.

Annette lui parla du jeune prisonnier. Marcel le connaissait de nom. Il avait même vu de lui, dans quelque exposition, deux ou trois petits « machins », qui ne lui avaient pas laissé grand souvenir. Mais un peintre, quel qu'il fût, était de son rayon. Il ne fut pas fâché de faire montre à Annette, en même temps que de son crédit, de sa largeur d'esprit. Il obtint pour elle le permis de visiter Franz, au camp de prisonniers.

Annette profita de ses congés de Pâques, pour cette petite expédition. Au lieu de les passer avec son fils, comme il s'y attendait, elle se rendit à Angers. Il s'agissait d'abord de reconnaître la situation, et, avant tout, de connaître Franz :

car tous ses projets futurs étaient subordonnés à ce qu'il était, lui.

Depuis tant de jours déjà, elle le voyait au travers de l'amour de l'ami, qu'elle n'était pas sans trouble, à l'idée de le rencontrer. A force de partager les pensées de Germain, elle avait épousé son affection ; elle venait, chargée de lui ; ses yeux n'étaient plus libres : c'était lui qui voyait. Tendre plasticité de l'esprit féminin, que la femme connaît, qu'elle combat et cultive : elle en sait les dangers, elle en sent les douceurs ; dès que se relâche le contrôle de la volonté, elle s'y alanguit et s'abandonne à la pente...

Dans le compartiment de chemin de fer, qui approchait d'Angers, Annette calmait dans sa poitrine les battements du cœur impatient de Germain.

Franz avait peu à souffrir de la captivité. Le camp où il se trouvait jouissait d'une certaine liberté. Beaucoup des prisonniers travaillaient en ville et n'étaient guère astreints qu'à la ponctualité pour les appels du matin et du soir. La surveillance était molle : on les jugeait inoffensifs et, si loin des frontières, incapables de les rejoindre, s'il leur prenait fantaisie de décamper. En fait, ils n'y songeaient point. La plupart de ces bonnes gens, installés en France, avant l'année 14, souffraient d'être séparés de leurs parents d'Allemagne, mais ils n'avaient aucun désir d'être rendus à leurs risques et à leurs combats. En ceci, les petits bourgeois du pays — ce gras pays de l'Ouest endormi — les comprenaient parfaitement. Et ils ne se cachaient point pour le leur dire.

Franz était occupé à des travaux de peinture. La femme du commandant l'avait mis à contribution. Il repassait au blanc les trumeaux de portes de son salon, et rafraîchissait le rose éteint

des culs de bergères lutinées par des amours, qu'avait épanouis au plafond un vieux disciple de Boucher. La tâche n'eût pas été sans agrément, si la commandante n'eût compté parmi ses prérogatives envers un Boche sous le joug, de le traiter en domestique. Fier et timide, hypersensible, l'aristocratique jeune homme souffrait de ces affronts, qui eussent glissé sur le cuir de ses compagnons. C'est peut-être pourquoi la dame y prenait goût. Si vulgaire soit-elle, la femelle est toujours assez fine pour lire en sa victime, quand il s'agit de satisfaire à son instinct de cruauté.

Franz, la journée finie, sortait de là comme un écorché. Au lieu de prendre une bonne bouffée d'air et de pipe, en faisant : — « Ouf ! » — et de rejeter les ennuis, avec la fumée, dans la douceur du crépuscule, — (le ciel était, ce soir, tendre et chaud, comme la joue d'un abricot) — Franz marchait accablé, quand Annette l'aborda.

Il fit un mouvement brusque pour l'éviter. Il avait à l'égard des femmes une sauvagerie, qui s'alliait à l'attrait. Annette l'appela par son nom. Sans interrompre sa marche, il la regarda de côté, les yeux troubles et le sourcil froncé, inquiet et irrité, comme si l'on voulait attenter à sa pudicité. Annette sourit du jeune Joseph, qui défendait son manteau. Elle dit :

— Germain m'envoie...

Il s'arrêta, saisi. Il balbutia :

— Germain Chavannes...

Il quêtait dans ses yeux. Des paupières, Annette fit :

— Oui.

Franz lui saisit la main, l'entraîna.

Il allait le premier, la tirant par le bras, comme un enfant pressé ; et Annette, surprise, n'essayait pas de dégager ses doigts, bien qu'elle pensât au risque d'être remarquée. Mais l'heure était tardive ; ils ne rencontrèrent personne qu'une petite paysanne, qui rit en les voyant. Par une ruelle de traverse, Franz gagna les champs. Un mur à demi-éboulé entourait un verger. Dans une brèche, protégés des regards de la route par un retrait d'angle, ils s'assirent l'un près de l'autre, leurs genoux se touchant ; et, penché vers Annette, sans lui lâcher les mains, Franz implora :

— Germain ?...

A la lueur de ruisseau qui précède la nuit, Annette se sentit happée par ces yeux de mendiant exigeant. En la pressant de parler, ils l'empêchaient de parler. Elle observait ces yeux changeants, qui tantôt soupçonneux se refusaient, tantôt se livraient impérieusement, et soudain s'éteignaient, vagues et somnolents. Il avait les cheveux brun-clair, le front rond, le nez fin, la lèvre un peu gonflée, une expression puérile qui

flottait indécise dans l'attente perpétuelle de la joie ou de la peine. Un enfant. Elle le comparait à l'image que Germain lui en avait évoquée ; et elle s'étonnait qu'il eût inspiré un tel attachement...

L'impatient pression des mains qui la liaient rappela Annette à la réponse qu'il attendait. Elle parla de l'ami lointain, à tout instant interrompue par les questions, arrêtée dans son récit de la maladie par l'anxiété causée, et cherchant à l'atténuer, dérivant du souci de celui qui était absent vers le souci de celui qui était présent et qu'il fallait ménager...

Le clairon du camp sonna ; et tous deux se souvinrent qu'il avait, une fois déjà, sonné. Ils durent se séparer. Ce ne fut pas sans peine qu'Annette obligea Franz à rentrer, lui promettant pour demain un long entretien. Au moment de se quitter, et dégageant ses mains, Franz s'aperçut de celles d'Annette, qu'elles n'avaient point lâchées. Et il les regarda. Il regarda les siennes. Il dit :

— Ces mains l'ont touché...

Et, la face contre les paumes, il aspira ses mains.

Très vite, Annette se rendit compte de l'incapacité de Franz à combiner un plan d'action pratique et à l'exécuter. Non qu'il manquât d'audace : il était prêt à tout risquer ; il fallait plutôt prendre garde qu'il ne courût, d'emblée, au parti le plus fou et le plus désespéré. Aux premiers mots qu'Annette avança d'un projet d'évasion, il prit feu avec une telle extravagance qu'Annette coupa court et garda pour elle ce qu'elle avait imaginé : l'irréflexion de Franz et sa témérité eussent tout détruit. Il fallait tout préparer sans lui, et ne lui livrer l'affaire qu'à l'heure où l'on pourrait agir. Encore était-ce douteux qu'il fût en mesure d'agir seul. Il fallait le guider, pas à pas, par la main. Les chances déjà faibles devenaient presque nulles. — Et cependant, Annette ne renonçait point. Elle était captive de la promesse qu'elle avait faite, elle était prise dans cette étrange passion d'amitié qui la battait de son double courant, comme un îlot, à un confluent.

L'ilot demeure immobile, mais dans le tourbillon, c'est lui qui paraît tourner. Étrangère à l'agitation, Annette en subissait le vertige.

C'était, chez les deux amis, une exaltation de l'esprit qui a perdu contact avec la réalité, — un lien de chevalerie créé par l'âme passionnée contre un monde qui le nie, sous l'empire d'une révolte exceptionnelle contre une exceptionnelle oppression. Cette chevalerie avait un caractère héroïque chez l'aîné, le plus fort, — chez Germain — qui protégeait le plus faible dans la mêlée, et, succombant, reportait sur le jeune compagnon tout ce qui lui restait d'attachement à la vie. Chez le cadet, isolé dans un monde ennemi, elle prenait une couleur d'adoration mystique pour l'ami protecteur, que l'éloignement rend presque surnaturel, comme les saints patrons sur leurs autels. Il avait fallu la guerre pour donner aux sentiments cette déformation, qui les magnifiait. Dans une époque normale, ils se fussent maintenus à ces hauteurs moyennes, où campe la vie quotidienne. Le danger et la fièvre les avaient soulevés jusqu'aux sphères où l'on n'atteint que par les ailes de l'oraison. Pour les cœurs entiers, qui sont déjà plus qu'à moitié détachés de la vie, l'amitié, comme la prière, est un des chemins qui mènent au divin. Aucun des trois qui communiaient en elle — Germain, Franz et Annette —

ne croyait en Dieu. Et aucun ne voyait que, tel en ses métamorphoses Jupiter, Dieu avait pris en eux la forme de l'Amitié. Ils étaient pleins de lui. Ils brûlaient de s'y sacrifier.

Des trois, Annette est celle dont la situation est la plus singulière. Elle n'a, jusqu'à présent, ni pour l'un ni pour l'autre, rien qui ressemble à l'amour. Ses sentiments personnels ne dépassent point la pitié fraternelle, ce penchant de toute femme bien née pour l'être malheureux, qui souffre et qui a besoin d'elle, — surtout quand cet être est un homme, car sa force brisée a pour elle un attrait plus touchant. — Mais dans l'incapacité où sont Germain et Franz de se rejoindre et d'agir, elle participe aux émotions qu'ils échangent par son intermédiaire ; ils s'aiment en elle, par procuration. Et ils lui ont délégué, à elle seule l'action.

Lourde entreprise ! N'était-elle pas bien folle de s'en charger ? Elle en jugeait ainsi, quand elle se retrouvait seule ; et elle voulait freiner. Mais la machine était lancée ; et chaque tour de roue l'engageait davantage.

Dans le train de retour qui la ramenait à Paris, Annette s'épouvanta. Elle évaluait les difficultés presque insurmontables et les dangers. Elle n'apercevait aucun moyen de satisfaire aux engagements

qu'elle avait pris tacitement avec les deux amis. Elle était comme une fourmi, qui cherche à retirer une paille enserrée sous un bloc. A supposer qu'elle réussisse à la dégager, ce bloc, suspendu sur elle, risque de l'écraser, avec sa prise. Mais ce risque n'a jamais arrêté une fourmi. Et peut-être qu'il était pour Annette un stimulant de plus. Pour une partie de soi : celle qui ne supporte point la menace brutale. — Pour l'autre moi, plus faible, c'étaient des minutes d'effroi :

— Mon Dieu, qu'ai-je accepté ? Ne puis-je m'en dédire, y renoncer, m'enfuir ? Qui m'y contraint ?

— Moi. Je dois.

Elle était seule, en face de cette montagne de l'État. Elle affrontait le visage menaçant de la patrie. Elle se sentait sous le pied des grandes Déesses irritées. Mais si elles pouvaient l'anéantir, elles ne pouvaient la soumettre. Elle ne croyait plus en elles. A partir du moment où elle avait retrouvé, foulées par les colosses inhumains, les affections primitives et sacrées : l'amitié et l'amour, — tout le reste avait disparu. Le reste était la force. Contre la force, l'âme !

Folie ? — Soit ! Mais à ce compte, folie est aussi l'âme. Par cette folie je vis, je marche sur l'abîme, comme l'apôtre sur les eaux.

Elle arrivait, le mardi de Pâques ; elle n'avait plus que cinq jours de congé à donner à Paris. L'indifférent Marc en fut amèrement déçu. Six mois plus tôt, on eût dit qu'il lui manquait sa victime, celle qui souffrait par lui. (C'est humain ! Le cœur qui aime est fait pour qu'on en abuse...)

Mais Marc n'était plus disposé à en abuser. Pas davantage, Annette, à s'y prêter. La situation avait changé. Dans ces six derniers mois, il avait âprement vanné ses affections : amours et amitiés. Il lui en était resté plus de paille que de blé. Il avait le regard dur, singulièrement aiguisé, sans pitié pour l'objet sur lequel il se posait — lui ou les autres, n'importe !... Pas ces yeux un peu myopes, chauds et illuminés de sa mère. Ni ces yeux de moineau malicieux, de sa tante, qui pique au vol chaque ridicule qui passe, et pour qui tout est bon à rire et à manger. Il n'était pas accommodant ; il dépeçait l'objet : après l'opération, ne subsistait point lourd de ses amitiés

de rencontre ; Marc s'acharnait à les décortiquer, à trouver au fond du grain le ver, le vide, ou l'ordure. — Et parmi ces déchets, un grain avait résisté, un seul : le cœur de sa mère. Il avait eu beau s'y escrimer, du bec : il n'avait pu l'entamer. Il ne savait pas encore ce que valait la farine. Mais qu'il restât intact, sans trace corruptible, lui inspirait le respect et le désir inavoué d'y entrer... Il aimait bien Sylvie ; mais c'était avec une pointe de mépris affectueux, qui ne manquait pas de retour. Il savait qu'il pouvait compter sur sa complicité, et il lui en savait gré, car il aimait qu'on fût injuste, à son profit — (à condition qu'on ne fût point dupe : il était impitoyable pour les sots). — Mais il faisait la différence entre Sylvie et Annette. Annette était une âme dont il valait la peine de réussir la conquête. Car de ceci il s'est rendu compte aussi, depuis six mois : que sa mère l'aime, mais qu'il ne la tient point. Cet amour maternel est un instinct fort et sûr ; mais Marc veut davantage : plus qu'aimer, — connaître et être connu, posséder le plus secret, le meilleur, non pas la mère, — l'être. La mère est la même pour tous : la couveuse anonyme. Mais chaque être a son essence cachée, qui ne ressemble à nulle autre, qui fait son odeur propre. Il percevait l'odeur. Il voulait parvenir, sous la

gaine, au grain d'encens : — « Toi qui es toi, qui n'es qu'une fois ! Je veux ton secret !... »

— Pour quoi en faire ? Pour le rejeter, après la satiété ? Les cœurs d'adolescents, ces petits rongeurs, sont avides d'avoir et ne savent rien garder. Il est mieux que le trésor qu'ils convoitent soit à l'abri de leurs dents.

Il l'était, chez Annette. Elle avait beau s'offrir, de ses belles lèvres souriantes, elle ne possédait point elle-même la clef du coffret où reposait le secret de son être, elle ne pouvait en faire don. C'était heureux pour elle. Que de fois, dans sa vie, elle l'eût gaspillé ! L'asile inviolé prenait, pour Marc, l'attrait, pour un petit Northman, d'un sanctuaire à forcer.

Il comptait sur les congés de Pâques pour s'en rendre maître. De ne la voir point arriver, il se rongait les ongles. Quand elle parut enfin, plus d'une semaine perdue !... Il fallait se hâter de renouer l'intimité, tant de fois offerte par elle, et par lui refusée. Il s'attendait à ce qu'une fois de plus elle lui en fournît l'occasion, comme aux vacances dernières ; et, après s'être fait prier, cette fois, il y condescendrait...

Mais, cette fois, Annette avait l'esprit occupé d'autres pensées. Elle ne lui faisait aucune avance pour parler. Il avait ses secrets ? Fort bien ! Il

pouvait les garder. Car elle avait les siens ; et elle les gardait.

Il ne restait à Marc qu'à observer l' « étrangère », — la plus proche de lui — la lointaine — sa mère. Tâcher de voir du dehors, à travers les volets... Naguère, c'était elle qui voulait voir, et lui qui se barricadait. Échange de positions humiliant !...

Elle ne se barricadait point...

— Regarde, si tu veux !...

Elle ne s'occupait pas de lui... C'était le plus humiliant ! Il lui fallait avaler cet affront innocent, puisque sa curiosité, puisque l'aimant qui l'attirait, étaient plus puissants que l'amour-propre.

Ce qui le frappait, aujourd'hui, dans cette femme, c'était son calme et sa solidité, parmi la poussière d'âmes tourbillonnant aux vents. La maison était pareille à un vaisseau naufragé. La machinerie fêlée, l'équipage harassé, le typhon dans les cœurs. Le signe de la mort s'était de nouveau inscrit — rouge et noir — sur les portes. Apolline s'était tuée, peu après le dernier passage d'Annette ; mais Annette ne l'apprit qu'alors, Sylvie avait volontairement omis de lui en parler. Vers la fin de novembre, on avait retrouvé dans la Seine le corps de l'affolée. D'Alexis, nulle trace : il avait disparu dans le gouffre de l'oubli.... Les deux fils Bernardin

avaient disparu aussi, mais dans cet autre gouffre, qu'on appelle la gloire, — ces fondrières épiques, où l'on roule, en Andalousie, les cadavres des chevaux qu'ont troués les taureaux. Rien d'eux n'avait surnagé dans la glaise de la Somme, que le pouce infernal des deux artilleries avait longuement malaxée. Le chagrin s'était abattu, en trombe, sur la famille Bernardin. Quelques secondes avaient suffi pour dévaster leur race. Le coup était frais de quinze jours. M. Bernardin père, comme un bœuf assommé, avait l'œil sanglant ; sa fureur et sa foi se livrèrent un rude assaut ; il y eut des minutes, où il se colletait avec Dieu. Mais Dieu fut le plus fort ; et maintenant, l'homme, écrasé, tête pendante, présentait les pouces.

Dans la nuit qui suivit le lendemain de son arrivée, Annette se trouva, avec le troupeau décimé, dans les caves de la maison, où l'alerte d'un raid aérien l'avait entassé. Ce n'était plus l'animation cordiale des premiers temps où, se cherchant les uns les autres, on mettait en commun, afin de les multiplier, sa foi et son espoir. Malgré l'effort qu'on s'imposait pour garder ensemble les formes de la courtoisie et l'apparence d'un mutuel intérêt, on sentait que chaque groupe de famille, et dans chaque groupe, chaque individu s'isolait, au fond de sa cellule desséchée. Sur tous semblait

peser une lassitude irritée. Le plus banal échange de paroles courtoises trahissait par l'accent la souffrance agressive. Presque tous ces pauvres gens avaient une longue créance de griefs, déceptions, deuils et amertumes... Mais à qui présenter le relevé de comptes ? Où se cachait le Débiteur ?... A son défaut, chaque prochain payait sa part des rancunes.

Le mécontentement aveugle mûrissait, par toute la France, en cet avril 1917. La Révolution Russe venait d'éclater. De l'aurore boréale, le ciel saignait, aux bords. Les premières nouvelles en étaient arrivées à Paris, trois semaines avant ; et, la semaine précédente, le Dimanche des Rameaux, le peuple de Paris l'avait, dans un meeting, tumultueusement acclamée. Mais il n'avait pas de chefs, il n'était pas dirigé ; d'action commune, point : une multitude de réactions contradictoires, d'égoïsmes qui souffraient et ne savaient pas s'unir : ils seraient faciles à briser. L'esprit de la Révolution s'émiettait en révoltes isolées. En ces semaines d'avril, elles travaillaient sourdement les armées. Ce que voulaient ces régiments, ces insurgés, ils ne le savaient pas plus que les pauvres gens de la maison ; et leurs bourreaux en profitèrent. Mais ce qu'ils savaient tous, c'est qu'ils souffraient ; et ils cherchaient sur qui se venger.

Ce ressentiment perçait jusque dans les gestes et dans la voix — plus que dans les mots — des « encavés ». Au lieu d'associer leurs fardeaux, on eût dit qu'ils les comparaient et qu'ils accusaient le voisin de leur laisser le plus lourd. Bernardin et Girerd tiraient, chacun, son deuil, chacun de son côté. Et, se saluant froidement, ils ne se parlaient pas. La peine avait ses frontières. Ils ne les franchissaient point.

Annette exprima sa chaude compassion à Ursule et Justine Bernardin. Ces filles réservées, qui n'avaient jamais échangé une parole avec elle, furent presque bouleversées par cet élan de sympathie ; elles rougirent d'émotion ; puis, la timidité et la méfiance reprirent le dessus ; et, s'écartant, elles rentrèrent sous leurs voiles de deuil — dans leur coque. Annette n'insista point. Si les autres avaient besoin d'elle, elle était prête ; mais elle n'avait pas besoin des autres. Elle ne cherchait à imposer ni soi, ni ses idées.

Autour d'elle, dans cette cave, s'échangeaient des propos de froid fanatisme. Clapier contait la première du film : « *Debout les Morts !* » qui exposait les crimes allemands, épinglés de cette légende :

— « *Quel que soit ton ennemi, frère, parent, ami, tue ! Sache que chaque Allemand tué est un fléau de moins pour l'humanité !* »

M^{me} Bernardin, avec douceur, parlait à une

voisine, de la Ligue : « *Souvenez-vous!* » pour éterniser pieusement la haine de l'ennemi. — Annette écoutait en silence. Marc surveillait son visage. Elle n'avait pas bronché. Elle ne manifestait rien, quand Sylvie débitait, à son ordinaire, des sottises chauvines, pêle-mêle avec la chronique scandaleuse du quartier. Annette laissait parler, souriait sans répondre, et parlait d'autre chose. Elle ne trahissait rien de ce qui se passait en elle. Même la mort d'Apolline, cette brutale nouvelle, qui aurait dû lui arracher un sursaut, ne se traduisit que par une lueur de pitié dans ses yeux. Marc, dont cette tragédie avait remué les bas-fonds, irrité par la réserve de sa mère, chercha à l'en faire sortir ; et, très surexcité, il commença crûment à raconter ce qu'il avait vu et su. D'un geste, Annette lui ferma la bouche. Elle ne se mêlait aux entretiens que s'il lui plaisait. Tous les efforts pour l'entraîner dans une discussion étaient vains. — Cependant, elle avait ses idées arrêtées : Marc en était certain. Quelques paroles tranquilles avaient suffi à lui faire deviner son détachement intime de ce qui passionnait les autres — de la guerre et de la patrie. Il aurait voulu en savoir davantage... Pourquoi ne parlait-elle pas ?

Marc avait été secoué par la Révolution Russe. Il assistait au meeting du premier avril. Il était

venu en curieux, mais il avait subi la contagion de la foule ; il avait acclamé Séverine, et conspué Jouhaux. Il avait vu des Russes pleurer, en écoutant l'hymne de leur Révolution ; et bien qu'il méprisât les pleurs, il n'avait point trouvé ceux-ci dénués de grandeur virile. Mais il ne savait que penser. Quelques essais d'entretien avec ces Moscovites l'avaient aussitôt choqué, dépaysé, irrité ; leur intolérance géométrique, leur vanité nationale qui, sous le bonnet rouge, pointait la longue oreille, leur ironie blessante pour la France et les Français...

— Ah ! Zut ! J'en ai assez !...

Marc, qui ne se faisait pas faute d'exercer son ironie aux dépens des siens, n'aimait pas qu'on s'en chargeât pour lui et contre lui... Et puis, cette familiarité humiliante, sans gêne !... Marc était aristocrate, d'instinct ; il n'était pas tenté par l'idéal de promiscuité avec ces troupeaux de « Judéo-Asiates » — (c'est lui qui parle, l'animal !...) Après s'être emballé, il se rejette en arrière ; il subit toutes sortes de réactions, dont les unes sont peut-être justes, les autres, sûrement mauvaises ; mais il ne les discute pas : elles sont ce qu'elles sont, et il est comme il est. Dictature de la patrie, ou du prolétariat, — il voit le choix entre deux tyrannies, entre deux insanités de la raison qui tranche. Et son cœur n'est pas assez humain,

pas assez généreux, pour trancher en faveur du peuple, — fût-ce à ses dépens. Il aurait besoin, pour préférer, de comprendre. Et ce n'est pas Pitán et ses compagnons qui l'y aideront ! Pitán, naturellement, s'est engagé à fond sur le nouveau radeau, mais pour des raisons si fumeuses qu'elles écartent le petit Rivière, au lieu de l'attirer : — le mysticisme de la catastrophe et de la destruction, le pessimisme jubilant, l'ivresse du sacrifice...

— Va te promener ! Se sacrifie sans comprendre, qui n'a rien à perdre ! J'ai une valeur immense à sauver : mon moi, mon intelligence, mon avenir, mon butin... Quand j'aurai pris tout ce qui est à moi, quand j'aurai bien tout vu et tout vécu, alors !... Alors, se sacrifier dans la lumière... Oui, peut-être... Mais, dans la nuit, sous le bandeau ?... Merci, mon vieux ! Le sacrifice des taupes n'est pas mon affaire. Offre-moi un autre lumignon que « le règne du prolétariat » !...

Annette a-t-elle une autre lumière ? Marc essaie, en vain, de la démasquer. Afin de la provoquer, il professe, devant sa mère, quelques énormités... Elle ne semble pas entendre ; et le pavé tombe dans le vide. Il ne reste à Marc que la honte d'avoir parlé. Cette femme ne pense donc rien ?... Penser était à Marc une poussée d'urticaire, une irritation de peau. On ne la soulage

qu'en la grattant, en la frottant aux autres. Penser, était pour lui, toujours, un acte agressif. Penser, c'était projeter sa pensée, l'asséner sur un autre. Qu'elle y entre, de gré ou de force !... Annette paraît indifférente à ce que les autres pensent, ou non, comme elle...

Indifférente, non, elle ne l'est pas ; mais elle sent, d'instinct, qu'il en est des pensées comme des pousses des plantes. Qu'elles mûrissent lentement ! Si elles devancent l'heure, elles seront brûlées, au premier retour du froid. Autour d'elle, dans ces âmes, c'est encore l'hiver. Il n'est pas temps pour elles de sortir de leur léthargie. Leur léthargie endort leurs souffrances et leurs doutes. Un réveil trop précoce les anéantirait.

Sur le pas de sa porte, Annette entend vociférer, à l'étage au-dessus, Perret, l'ouvrier. Il discute violemment avec un camarade. En permission de quelques jours, il est revenu ulcéré. Tout ce qu'il a vu au front, tout ce qu'il a retrouvé à l'arrière, le gâchage des vies, le gâchage des biens, la perte des illusions, la démoralisation à son propre foyer, la fille qui fait la grue, les femmes qui font les dindes avec l'argent aussitôt gaspillé que gagné dans les usines de meurtre, l'ont enragé de révolte contre les compagnons, contre les chefs, contre le monde. Et pourtant, il s'obstine avec rage dans son : « Jusqu'au bout ! » Au cama-

rade anarchiste qui le nargue et tâche de l'ébranler, il crie :

— Ferme ça ! Ou je te fous en bas !... Qu'est-ce que tu veux de moi ? Est-ce que je n'en ai pas assez, déjà, de toute ma charge ? Tu seras bien avancé, idiot, quand tu m'auras prouvé qu'ils nous ont tous trompés, que la patrie, comme le reste, n'est qu'une sinistre blague, qu'on nous a tués pour rien ? A quoi veux-tu que je croie ? Je ne crois plus à la révolution. Je ne crois pas à la religion. Je ne crois pas à l'humanité : (c'est encore plus bête et plus creux que le reste !) Si je n'ai plus la patrie, où veux-tu que je me raccroche ? Je n'ai plus qu'à me faire sauter le caisson !...

Annette comprend Perret. Marc ne le comprendrait pas...

— Qu'il se fasse sauter le caisson !...

La jeunesse n'a pas de pitié pour la misère du faible, qui a besoin, pour vivre, de tricher avec la vie. Marc ne triche point. Et comme sa jeunesse veut vivre, malgré tout, lui et ses camarades, anarchistes, dadaïstes, ils se vengent à présent par la dérision sans mesure et sans frein de tout ce qui existe, par le ridicule poussé jusqu'à l'extravagance, par l'excès de l'absurde ; ils se vengent par la déraison, de l'inanité meurtrière de la raison...

Et voici ce qu'il comprend le moins : — sa

mère, qui est libre (il en jurerait !) de tout ce qui l'entoure, n'a nullement besoin d'attaquer pour se défendre. Elle ne critique rien. Elle ne fait le procès d'aucune autre pensée. Elle a sa pensée propre, sa raison, sa maison, et s'y tient. Elle s'est bâti ses assises... Sur quoi ?

Annette est femme. Son cœur est plein d'une pensée passionnée. Elle ne songe point à l'étendre à l'univers. Le champ de sa vision est entièrement occupé par une action précise, ardue, et limitée. Il ne lui importe pas de résoudre l'énigme tragique, qui se débat dans le monde. Cette énigme, pour elle, et cette tragédie, se résument en le devoir propre qui lui est — qu'elle s'est — assigné : sauver le sentiment sacré qui l'emplit : l'Amitié... Même pas !... Les deux amis, au sort de qui son sort est mêlé. Elle ne le généralise pas au sort des autres hommes. Elle a sa part du destin. Cette part lui suffit ; elle s'y voue tout entière. Pour répondre à cet appel, il n'est pas de respect humain, il n'est pas de loi humaine qu'elle ne soit prête à transgresser : une loi plus haute a parlé...

Si chacun faisait de même, dans son domaine restreint, ce serait la plus grande Révolution de l'humanité.

Elle repartit de Paris, sans avoir rien livré de son secret, — à son fils, moins qu'à quiconque. Car, malgré son désir de se rapprocher d'elle, Marc, selon son habitude d'auto-défense, avait pris constamment le contre-pied des sentiments qu'il lui supposait : il affichait le sarcasme humiliant pour le pacifisme qu'il prêtait à sa mère.

Elle n'avait nulle envie de débattre, là-dessus. La paix, la guerre, n'est pas son fait. C'est trop loin ! Elle tient dans ses mains les mains de ces deux hommes qui se sont fiés à elle, et qu'elle doit réunir. Ce ne sont pas des idées. C'est leur vie et la sienne. Et la sienne est en jeu. Jeu absurde ! Pour la raison, oui. Mais le cœur a ses raisons. Et le cœur a parlé.

De son passage à Paris, elle n'a recueilli, pour son projet, qu'un mot. Marc, incidemment, a parlé devant elle de révolutionnaires russes en

France, à qui les Alliés refusent les passeports, pour aller rejoindre là-bas leur poste de combat. Ils n'en passent pas moins. Il est aussi question de colloques secrets, qui s'échangent, par des voies détournées, entre les opposants français à la guerre qui sont en Suisse et leurs camarades de France. Dans le réseau de barbelés qui enserre la pensée française et l'empêche de respirer, des mailles ont cédé, par où circule encore la vie appauvrie : des lettres et des journaux vont et viennent par ces trous de souris dans la frontière. Et Pitan tient les fils de ce jouet périlleux, — qui n'est inoffensif que pour les maîtres du jour ; car ce n'est pas quelques libres propos qui ont chance de pénétrer les oreilles bétonnées et l'épaisse carapace de ce grand saurien : la Nation armée. Mais ils donnent pâture à l'illusion de ceux qui, sous les chaînes, s'efforcent de se prouver encore leur liberté. — Annette retient le nom de Pitan. Il faudra lui parler. Mais ce n'est pas à Marc qu'elle s'adressera pour l'atteindre.

Elle est retournée à son poste en province. Elle a avec Germain de longs conciliabules. Elle lui a porté le message direct, la présence invisible de l'ami. Ils débattent ensemble le grand projet. Elle ne lui dit point ses doutes. Elle n'aperçoit encore aucune possibilité. Mais que Germain n'en

sache rien ! Il s'agit, pour le moment, de ranimer en lui la volonté de vivre et de le décider au départ : si peu d'espoir qu'offre ce changement d'air, c'est la chance dernière, et on doit la tenter. Germain est lent à s'y résoudre ; il ne voudrait partir qu'à la veille de l'action, quand il sera tout à fait sûr. Et le projet demeure encore bien vague. Il faut tout l'égoïsme de la passion, pour ne pas voir les dangers mortels où il va jeter Annette et son ami. S'il les voyait, ce ne serait pas avec les yeux des vivants : la mort lui monte déjà jusqu'aux épaules. Afin de l'apaiser, on lui offre, en attendant, le simulacre des approches de l'action problématique. Par Marcel Franck, Annette obtient que le jeune Autrichien bénéficie d'un traitement de faveur. On l'éloigne du camp, pour raisons de santé. On l'autorise à loger en ville, sans contrôle astreignant, sous prétexte d'études qui intéressent l'art français. Ces inégalités de traitement ont été, dans la guerre, moins rares qu'on ne pense. Tel *privat-docent* de Berlin circule, sans surveillance, dans une ville du Centre. Soixante internés allemands de marque sont dans une bonne pension de Carnac, avec leurs femmes ou leurs maîtresses, et ont leurs coudées franches sur un domaine de cent hectares. Après que la fermentation des premières

années de guerre est éventée, l'accoutumance se fait, en certaines régions, avec les prisonniers ; ils sont en train de s'intégrer dans l'ensemble de la vie normale de la province ; un ordre tacite s'établit, et la surveillance se relâche. — Franz en recueille les avantages. Ce sont, aux yeux de Germain, les premiers jalons sur la voie de la libération.

Pressé par le médecin, par les siens, par Annette, il consent à quitter le pays. Annette lui a fait entendre qu'il ne devait plus tarder à s'installer en Suisse, afin d'y accueillir le fugitif, après l'évasion. Germain se méfie :

— Annette, ne me trompez pas ! Plutôt, laissez-moi mourir ici. Ce serait lâche d'abuser de la confiance d'un mourant, pour l'éloigner, en le berçant de promesses qu'on ne doit pas tenir.

Annette répond :

— Personne ne peut promettre de réussir. Mais je m'engage à risquer tout, pour vous. Me croyez-vous ?

Il croit.

A la veille du départ, il se rend compte qu'elle va se perdre pour lui. Il est sur le point de lui dire :

— Annette, je vous tiens quitte... Je renonce...

Mais la passion l'emporte... Non ! Il ne renonce pas ! Tant que reste une chance !...

A l'instant des adieux, il demande seulement :

— Pardon !...

sans expliquer pourquoi.

Qu'elle se perde pour lui ! Il n'y a plus qu'une heure de jour...

Il est parti au début d'août, sous la garde de sa mère et de Mme de Mareuil.

Annette se retrouve seule, avec l'impossible dessein, qu'elle s'est engagée à tenter.

L'heure est la pire pour une action secrète. Le danger s'est accru. Au relâchement du pouvoir, dans les premiers mois de 1917, a succédé un régime de contrainte et de délations. Le gouvernement, qui s'est piteusement effondré devant les grèves révolutionnaires et les insurrections du printemps, — après qu'elles ont avorté, se venge de sa peur et de sa lâcheté. Commence l'ère des faux complots « défaitistes », dont le système hypocrite se généralise dans tous les pays Alliés. Une vaste usine à calomnies remplit de ses fétides fumées le ciel d'Europe et d'Amérique. Ce n'est pas une des moindres industries de guerre ! « Intelligences avec l'ennemi » : le mot-cliché, le mot menteur, qui autorise toutes les basses dénonciations ! « *L'Union Sacrée contre la Trahison,* »

la ligue nouvelle fondée en septembre, cultive ces honteuses maladies de la haine mutuelle et du soupçon. Chacun s'arme contre son voisin. On épie son ombre.

Pendant tout l'été, Annette tâtonne, sans avancer. Tout lui manque. Elle ne peut retourner auprès de Franz, sans attirer l'attention. Et la correspondance est lue. Comment convenir avec lui d'un plan ? Et quel plan ? Il ne saurait être question pour lui de traverser la France à pied : dès le lendemain, il serait arrêté. Il faut aller vite et procéder par surprise. Franz devra rejoindre, au passage, dans un train de grandes lignes, Annette qui l'accompagnera jusqu'à la frontière. Mais les trains pour la Suisse sont filtrés, au départ et à l'arrivée. Et qui conduira Franz, de la ville où il est interné, au train libérateur ? Et qui sera son guide, à travers la frontière ?... C'est trop peu d'un seul, pour exécuter un tel projet. Et Annette n'a personne à qui se confier...

Le hasard vient à son aide. — Elle est rentrée à Paris, pendant les mois de vacances. Elle est dans son appartement, et elle tient dans ses mains une porcelaine de Chine, qui a été brisée, un des rares souvenirs qui lui soient restés de l'élégant décor de la maison du passé : Boulogne, où les deux sœurs

filèrent les jours de miel de la première amitié. Et justement, Sylvie est là. Et le beau plat brisé, aux bleus profonds d'Alpes à l'horizon, fait ressurgir le paysage d'autrefois. Sylvie donne à sa sœur l'adresse d'un habile ouvrier, qui pourra réparer le dégât. Et Annette reconnaît le nom de Pitane.

Elle se met à sa recherche. Il y a peu de chances qu'elle le rencontre. Sylvie l'a avertie : Pitane est toujours en course, la boutique est moins souvent ouverte que fermée. Annette va pourtant à l'adresse en banlieue. Et, par exception, Pitane se trouve au logis.

Il est bien étonné de la visite. Le prétexte ne lui en fait pas accroire, — quoiqu'aussitôt les débris de faïence posés entre ses grosses mains, elles se fassent douces et dévotes aux pétales effeuillés de la fragile fleur de feu... Mais on ne vient pas de si loin pour une réparation ! Pitane laisse venir, sans manifester ni hâte ni surprise. Poliment, il fait asseoir Annette et, debout devant elle (debout, il est à peine plus grand qu'Annette assise), il l'écoute et la regarde, de ses bons yeux de velours. Cet homme, dans la vie de qui la femme ne paraît pas avoir eu place, n'a jamais aucune gêne quand il cause avec une femme ; tout naturellement, il se trouve de plain-pied. Ce qu'il y a d'enfantin et d'instinctif, même chez

les plus rouées, les rapproche de lui. Ce naïf est capable de lire à livre ouvert leurs ruses et leurs désirs, adroitement maquillés, et de ne pas s'en étonner. Il ne les blâme point ; et même, quand elles lui mentent, il ne les contredit point ; quand c'est « non », et qu'elles disent : « oui », sa tête, en les écoutant, hoche avec bienveillance ; mais ses yeux sérieux montrent bien qu'il entend : « non » ; et, devant son sourire affectueux, elles ne pensent pas à se fâcher. Elles voient en lui un camarade — point dupe et point complice — sincère et indulgent, qui les accepte telles qu'elles sont, et, telles qu'elles sont, qui les respecte.

La confiance ne peut être lente à s'établir entre les yeux du barbet en arrêt et les claires prunelles, fenêtres sans rideaux. Et le nom de Marc, prononcé par Annette, fait fondre le silence. Le visage ocre jaune de Pitau rayonne, dans sa barbe. Il dit :

— Vous êtes madame Rivière ?

Par tout ce qu'il sait d'elle et par ce qu'il a deviné, il a pour la mère de Marc un respect, qu'il s'empresse à lui témoigner.

— Vous me connaissez ? dit-elle.

— Je connais votre garçon.

— Il ne me ressemble pas.

— Naturellement, non. Il est comme tous les

garçons. Il se donne beaucoup de mal pour ne pas vous ressembler. C'est pour cela que je vous connais.

— Je le gêne. Il me fuit.

— Ne courez pas après ! La vie est comme une piste. Elle tourne en rond. Vous n'avez qu'à attendre. Plus il s'éloigne de vous, plus il se rapproche de vous.

Il s'épanouit. Annette rit. Ils sont en pays de connaissance : Marc. Ils sont amis. Après avoir parlé de lui, Pitan dit à Annette :

— En quoi puis-je vous être utile, madame Rivière ? Est-ce à propos de lui ?

Annette rougit un peu qu'il ait démasqué son prétexte mensonger.

— Non, ce n'est pas pour lui. Mais, c'est vrai, je suis venue pour un conseil que vous pourrez me donner. Excusez-moi si j'ai tourné autour, avant de vous en parler !

— Oh ! j'ai bien vu, tout de suite... Il n'y a pas à vous excuser. Avec leur Union Sacrée, ils ont réussi à ce que chacun soit obligé de se méfier de l'autre. « Ne parlez pas ! Motus ! Gare à qui vous écoute !... » Quand vous êtes venue (confession mutuelle !) j'ai tenu ma langue, moi aussi.

— Je ne la tiens plus, dit Annette. Vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Pitan ne fut point fat. Il dit avec bonhomie :

— Avec moi, c'est sans danger. Parlez, madame Rivière ! Nous ne sommes point faits, l'un et l'autre, pour cacher notre pensée.

Sans rien voiler, simplement, Annette expose son dessein. Pitan, en l'entendant, a un petit sursaut ; mais il ne l'interrompt pas et la laisse parler. Après qu'elle a fini, il toussote, et dit :

— Mais, madame Rivière, vous savez ce que vous risquez ?

— Ce n'est pas en question, dit tranquillement Annette.

Pitan, de nouveau, toussote. Il se demande quel motif peut pousser cette femme à compromettre sa vie et son honneur. Il hésite à parler. Elle l'a deviné.

— Dites, monsieur Pitan, ce que vous voulez me demander !

— Madame Rivière, pardon ! Mais si c'est ce jeune prisonnier à qui vous vous intéressez, est-ce qu'il ne serait pas mieux pour lui de rester où il est, à l'abri, au lieu de l'exposer ?

— Il ne s'agit pas de sa sécurité, ni de la mienne.

Sans ambages, Pitan poursuit :

— C'est donc l'autre que vous aimez ?

Annette, de nouveau, rougit. (Qu'il est jeune, encore, son sang !)

— Non, point d'amour, Pitán, je vous assure ! Je suis une trop vieille femme. Ce n'est plus de mon âge. Je n'y ai même pas songé. Je ne pense qu'à leur amitié — pas celle qu'ils ont pour moi : je ne compte pas, à leurs yeux — leur amitié mutuelle.

— Et c'est pour elle ?...

Pitán n'achève pas sa pensée. Annette dit :

— Cela ne vaut-il pas la peine de se sacrifier ?

Pitán la contemple. Elle ajoute, comme pour se justifier :

— L'un des deux va mourir... Alors, n'est-ce pas, Pitán, il n'y a pas à discuter.

Pitán ne discute pas. Il a compris. La folie même du généreux dessein est faite pour le persuader. Mais ses yeux couvrent Annette, avec vénération.

— Vous ne pouvez pas, seule, dit-il, après réflexion.

— S'il le faut, répond-elle.

Pitán réfléchit encore ; puis, il s'incline devant elle, et il ramasse la poussière du sol avec deux doigts. Il la porte à son front.

— Que faites-vous ? dit Annette.

— Je m' enrôle dans votre bataillon... Voyez-vous, madame Rivière — (il a pris un escabeau

et s'est assis près d'elle, pour parler à mi-voix) — il vous est matériellement impossible de tout faire, à la fois, en même temps ici et là. Un aide n'est pas de trop... Et j'ajoute, vous avez d'autres devoirs à ménager. Votre fils. Il ne faudrait pas risquer — si l'on peut autrement — de compromettre lui, son nom et son avenir, en vous faisant pincer. Il ne vous en saurait pas gré. Moi, je ne risque rien, que moi. Un homme seul, aujourd'hui, au marché, c'est pour rien. Laissez-moi, je m'y connais, vous organiser l'affaire ! A mes risques et périls ! Ce qu'on pourra, on le fera.

— Mais, Pitan, dit Annette, émue, vous ne connaissez même pas ceux pour qui vous voulez vous exposer !

— Je connais l'amitié, dit Pitan. Ils sont amis, tous deux. Vous êtes amis, tous trois. Nous sommes amis, tous quatre. L'amitié est un aimant. Il faudrait être plus dur que le fer, pour y résister.

— Le monde d'aujourd'hui y résiste très bien, dit Annette.

— Chacun sait, dit Pitan, que le monde d'aujourd'hui est un monde de géants. Mais nous, madame Rivière, nous ne visons pas si haut. Nous sommes tout uniment des hommes ordinaires.

Ils discutèrent le projet. Et Pitan s'y arrogea,

sans réplique, la part du lion. Ils convinrent que ce serait lui qui se tiendrait en communication directe avec le jeune prisonnier. Et, le moment venu, il se ferait son guide, il le remettrait aux mains d'Annette, dans le train pour Genève. Par des amis à lui, il s'occuperait aussi du passage de la frontière. Mais il fallait d'abord étudier le terrain. Ne rien précipiter. Dans les semaines prochaines, Pitan se créerait un prétexte d'aller sur place reconnaître le camp de prisonniers ; il rencontrerait Franz, et poserait prudemment les premières fondations... Pitan parlait de prudence, mais il se passionnait. Le risque énorme qu'un tel acte, surpris, tombât sous le coup d'un jugement sommaire d'espionnage et de haute trahison, ne l'effleurait même pas. Je veux dire qu'il le connaissait, mais qu'il n'en tenait aucun compte... (Qui sait ? En son for intérieur, c'était peut-être un attrait... Pitan avait le goût, nous l'avons vu, d'être « mangé »...) Le côté chimérique du dessein l'avait conquis. Il s'emballait, tête baissée, les yeux brillants, la truffe sur la piste, — quand il s'arrêta, rit dans sa barbe, et dit :

— Madame Rivière, faites excuse ! Nous sommes aussi fous l'un que l'autre. A l'heure où tout est mis en miettes, les villes et les hommes, je m'échauffe à raccommoder les porcelaines cassées. Et vous, vous tâchez de recoller les mor-

ceux d'amitié... Il y a de quoi rire !... Eh bien ! rions ensemble ! Compère Colas a dit : — « Plus on est de fous ensemble, plus on est sages... » Qui sait ? C'est peut-être nous, plus tard, qui serons les sages !...

Dès le lendemain, Pitane commença son travail d'approches. Mais son métier de patience lui avait appris à mesurer ses mouvements. Il allait pas à pas. Tout l'été s'écoula. Quand Annette retourna de Paris à son poste, on ne pouvait encore fixer la date de l'action. Mais les fils étaient attachés solidement entre les trois conjurés. Et, le jour où Annette rentra dans sa province, Pitane partait vers la frontière suisse, afin de préparer l'autre partie du projet.

Germain, dans son « sana », du côté de Château-d'Oex, naturellement, s'impatientait. Il ne pouvait l'exprimer librement dans ses lettres. Il l'exprimait encore trop, harcelant et fiévreux. Annette lui écrivait :

— Voulez-vous tout ruiner ?

Alors, il lui faisait redire, vingt fois :

— Jurez ! Vous avez juré !...

— « ...J'ai juré. Oui. Tu me tiens. Mourant, qui nous entraîne !... Tu fais bon marché de

notre vie... Pauvre petit ! Je te comprends...
Je ne cherche pas à me dégager... »

Elle avait recommencé une troisième année de cours. Mais la situation, pour elle, avait changé. La maison des Chavannes était fermée. Elle n'avait pas seulement perdu la société d'amis, à qui elle s'était attachée. Leur présence lui était une protection, dont elle avait, sans le savoir, bénéficié. Qu'elle fût admise dans leur intimité avait peut-être avivé la malveillance jalouse de la petite ville ; mais cette malveillance ne pouvait se manifester. Maintenant que le bouclier qui couvrait Annette lui était retiré, on n'eut plus de ménagements à garder. On savait que la sœur de Germain, Mme de Seigy-Chavannes, seule restée au pays, n'avait aucune sympathie pour Annette ; depuis le départ de son frère, elles ne se voyaient plus. Les médisances rentrées purent se donner de l'air. Depuis deux ans, grain par grain, ainsi que la fourmi, la gent femelle avait amassé en un tas des observations patientes et sans bonté. Au grenier public, chacune apportait les siennes : on les mit en commun. On rapprocha les doutes sur la vie privée d'Annette et sur sa maternité suspecte, des remarques suggérées par la froideur équivoque de son patriotisme et par les complaisances qu'elle avait affichées pour l'ennemi. Sans qu'on fût sur la voie, ses voyages de l'an passé, ses démarches, mal

connues, commençaient à faire jaser. Il était temps pour Annette de passer à Pitan toute la partie active des opérations, car ses mouvements étaient espionnés. Elle ne s'apercevait de rien que de la froideur accrue, qui n'empêchait pas, d'ailleurs, sur les visages, le sourire confit, et les politesses mielleuses dans les bouches contournées.

Mais on ne manque jamais d'amis, quand il s'agit de nous avertir du mal qu'on dit de nous. Conter une mauvaise nouvelle à quelqu'un qui l'ignore, est un plaisir charmant. C'est pour son bien ! Le devoir y trouve son compte, avec l'agrément.

De ce devoir, la Trottée se chargea gaillardement. La Trottée (veuve Trottat, ou plus exactement, Tortrat) était cette blanchisseuse, qui avait souffleté l'officier allemand, puis qui, brusquement touchée par l'énergie d'Annette, lui avait, à l'hôpital, manifesté un repentir bruyant. Elle avait une quarantaine d'années : la tête près du bonnet, bonne femme, mais aimant la bouteille. Depuis le jour mémorable, elle faisait montre d'un pacifisme agressif, à la barbe des gendarmes débonnaires ; et elle témoignait pour Annette d'une sympathie éclatante, dont celle-ci se fût bien passé. Mais elles habitaient porte à porte ; la Trottée avait sa clientèle : il fallait subir la blanchisseuse et son battoir.

Annette lui concédait beaucoup, en faveur de la vieille belle-maman, qui vivait avec elle. On ne pouvait être plus différentes que les deux femmes : la Trottée, forte en gueule et taillée à la serpe, de gros os, et charnue, un grand nez bourguignon qui enfonce les portes ; et la mère Guillemette, menue, calme et fluette. Elle avait passé la soixante-dixième année. Mariée en secondes noces à un cultivateur de la région d'Arras, elle avait, pendant la guerre, reçu copieusement le baptême du feu. Tout son petit avoir, sa maison, avaient été détruits ; et le vieux mari en mourut de chagrin. Elle, avait accepté. Pendant des semaines, elle se trouva seule sous le bombardement de ses compatriotes, avec des soldats allemands ; elle ne montra aucun ressentiment, ni contre ceux qui anéantissaient son bien, ni contre ceux qui attiraient sur sa tête le désastre. Elle plaignait ses ennemis campés chez elle, qui partageaient ses dangers, et elles les étonna par sa dignité. Quand elle se rendit compte que tout effort était vain pour éluder son sort, et que sa vie de laborieuses économies avait été pour rien, elle indiqua à ses hôtes les cachettes où elle avait réussi à dissimuler le peu qui lui restait de ses provisions, son petit trésor ; elle leur dit :

— Mes pauvres garçons, prenez ! Autant que cela vous profite, tandis que vous êtes en vie !

Moi, je suis trop vieille maintenant. Je n'ai plus besoin de rien.

Annette en eut connaissance par un des blessés allemands, qui étaient en convalescence à l'hôpital, et à qui l'on permettait de petites sorties en ville. Il avait été, chez la Guillemette, près d'Arras, un des hôtes de passage ; et il eut grande joie à retrouver la vieille femme, pour qui il conservait un respect étonné. Il disait :

— Maintenant, vos journaux, et vos épouvantails, Barrès et Poincaré, ils peuvent parler au nom de la France ! La vraie France, je la connais, mieux qu'eux !

Annette aimait à s'entretenir avec la Guillemette, — autant que le permettait la terrible trompette de la bru Trottée. Sûrement la vieille femme, de race fine et de manières discrètes, n'avait pas à l'entendre plus de joie qu'Annette. Mais elle n'en montrait rien qu'un sourire malicieux, qui prêtait à ce vieux visage un charme de jeunesse. Elle ne se reconnaissait pas le droit de réclamer. Chaque oiseau a son chant !...

La fréquentation d'Annette chez les deux femmes avait été aussitôt connue et commentée. Des deux, l'une était décriée, l'autre tenue suspecte, parce que, restée trois ans en pays occupés, elle en était revenue sans animosité contre les Allemands, qui l'avaient évacuée. On ne manqua

pas de savoir que quelquefois, en passant, un prisonnier allemand s'arrêtait chez Guillemette, et qu'Annette avait pris part à un ou deux entretiens. C'était une note de plus qui s'ajoutait au compte. Mais Annette, devant qui la Trottée avait déballé sa hotte des propos médisants que l'on tenait sur elle, n'en était pas à un blâme de plus ou de moins.

Le Jour des Morts approchait. Le jour sacré. La vraie religion des Français. Toutes les autres ne sont que superfétations, tardivement ajoutées, et qui passeront. A ce seul culte, qui tient aux entrailles de la terre, tous ceux qui en sont sortis, tous ceux qui y rentreront, participent : ceux de toutes les confessions et ceux qui n'en ont aucune. Annette n'y était pas plus étrangère que M^{me} de Seigy-Chavannes, ou bien que la Trottée. Et, le jour venu, elle suivit, presque sans y penser, le ruisseau des promeneurs, qui s'en allaient en famille faire leur tour de cimetière.

Un peu avant la porte, elle rencontra Guillemette, clopinant. Elle lui donna le bras. Elles entrèrent ensemble. Toutes les tombes étaient fleuries, les allées râties. Mais dans un coin là-bas, vers le mur écroulé, parmi les mauvaises herbes, il y avait de la terre remuée, nue, sans une couronne, avec des croix de bois. Le champ des

réprouvés. C'étaient les morts ennemis, qu'évacuait l'hôpital. Comme ils étaient chrétiens, ils avaient eu accès dans la vallée de Josaphat, mais on les avait parqués, devant le Jugement, qui séparera « *oves ab haedis.* »

La vieille Guillemette n'avait point, elle, sa place retenue d'avance au paradis. Elle confia à Annette :

— J'ai un de mes garçons là-bas. Un petit blond, à lunettes. Il était bien poli. Quand je faisais ma cuisine, il allait au puits me tirer de l'eau. Il me parlait du papa, de la fiancée. Je m'en vas lui faire un bout de causette.

Annette l'accompagna. La vieille ne pouvait pas lire les noms sur les croix. Annette l'aida. Elles finirent par trouver celui que l'on cherchait. Guillemette disait :

— Mon pauvre gars, t'es donc là ? T'as pas été chançard !... Mais autant ici qu'ailleurs !... Tu vois, ta vieille ne t'oublie pas... C'est vrai qu'elle n'a pas pensé à t'apporter une fleur !... Mais je vas toujours te faire une petite prière.

Annette la laissa agenouillée. Elle était saisie par le dénuement grelottant de ces tombes, — parents pauvres, oubliés à dessein par la famille des morts en fête. Elle retourna à l'entrée du cimetière, acheta chez le gardien une brassée de fleurs, et, sans réfléchir à ce que son brusque élan pouvait

avoir d'ostentatoire aux yeux qui la voyaient passer, elle revint vers les morts honteux sous leur terre dévêtue, et elle y sema ses fleurs. La vieille achevait tranquillement ses prières. Après qu'elle eut fini, Annette lui reprit le bras, et elles s'en retournèrent.

Alors, elles s'aperçurent qu'à la lisière du terrain maudit, un groupe de gens les observaient. Des femmes du peuple et leurs enfants, de petits bourgeois, les désignaient, parlant avec animation. A quelque distance, par derrière, deux ou trois dames suivaient la scène, sans s'y mêler. Quand Guillemette et sa compagne durent, pour passer, traverser cette haie, elles ne la trouvèrent pas sans épines. Une commère s'exclamait :

— Aller porter nos fleurs à ces charognes !

Le sang d'Annette se mit à bouillir. Elle fit effort pour se taire, et passa, d'un air hautain. On n'osa pas l'apostropher. Mais avec Guillemette, on n'avait pas à se gêner. On l'injuria :

— Vieille salope ! Vendue !

— Parbleu ! disait la commère. Comme si l'on ne savait pas qu'elle a fait commerce avec les Boches !

La vieille femme riotait doucement... « Joli commerce ! Elle a tout perdu !... » Annette n'eut point sa sagesse. Elle prit sa défense, selon son habitude, en attaquant. Elle dit qu'il était ignoble

de ne pas faire silence à ses méchancetés devant la mort, et que sous terre on était tous égaux : point de différence entre ceux qui étaient ici, ou là ! — On protesta. Poussée à bout, elle déclara qu'elle honorait autant les morts allemands que s'ils étaient morts pour la France : tous sacrifiés et tous victimes, également...

Elle en dit assez, pour que les trois journaux locaux, des trois couleurs, du rouge au blanc, lui fissent les honneurs, dans le numéro du lendemain, d'un article virulent, qui relatait les paroles scandaleuses d'une professeur de l'Université, fonctionnaire de l'État, et qui appelait sur elle les sanctions du gouvernement.

Le résultat ne se fit pas attendre. Annette fut convoquée chez le principal du collège. Et une enquête sommaire, dont elle n'essaya pas d'atténuer la rigueur, amena sa suspension du poste de professeur. Elle ne répliqua point, et elle plia bagage. Elle était lassée.

L'heure de l'action, d'ailleurs, avait sonné. Il lui fallait avoir les mains libres.

Pitan était prêt. Son plan était au point. Il en avait vérifié sur place tous les détails. Il se chargeait d'aller cueillir Franz à son camp et de le mener au train, où Annette le piloterait jusqu'à la dernière station avant la douane française. Là, un ami de Pitan viendrait prendre l'oiseau et, par des voies détournées, le guiderait à la frontière. Une auberge s'y trouvait, qui, par fortune singulière, chevauchait les deux pays : une porte ouvrait sur la France, et l'autre sur la Suisse. C'était un jeu, de passer. Le plus gros à risquer était le morceau que Pitan s'était réservé. Annette était ménagée. Son rôle n'était pourtant pas sans dangers. Elle devait se munir, à Paris, de deux billets pour la Suisse ; or, pour les obtenir, il lui fallait présenter, au guichet de la gare, deux passeports, régulièrement timbrés pour la destination et la date arrêtées. Pitan s'était fait fort de lui procurer un passeport, dont le signalement répondît à celui de Franz. Mais, pour une raison ou une

autre, Annette ne reçut rien. Le temps fuyait. Le jour fixé approchait. Annette prit sur elle de demander deux passeports, l'un à son nom, l'autre à celui de son fils. C'était une idée folle. Marc n'avait point l'âge de Franz, et ne lui ressemblait guère. Mais on ne pouvait plus attendre. Risquons le tout pour le tout ! Annette comptait, d'ailleurs, n'utiliser le passeport que pour retirer le billet.

Elle n'eut pas de peine à l'obtenir, à Paris, par l'entremise de Marcel Franck, — alors que beaucoup d'autres, plus justifiés qu'elle à faire le même voyage, perdaient des semaines à quémander une autorisation, qu'on finissait par leur refuser ! Beauté des règlements ! Ils ne gênent que les innocents. Pour l'excuse d'Annette, il faut dire qu'elle n'avait même pas conscience de sa chance. Quand elle voulait une chose, elle la voulait si fortement qu'il lui semblait naturel que la chose s'accomplît ; et son assurance se communiquait à ceux dont la réalisation dépendait. Le prétexte invoqué dans le cas présent était la santé de son gamin, qu'elle allait conduire en Suisse. Marcel ne s'informa pas de plus près, et s'occupa des démarches.

Annette quitta sa province, la veille du jour convenu avec Pitan. Elle s'était arrangée pour que les deux faits se succédassent immédiatement. Durant ce court laps de temps, elle n'était fixée nulle part, comme l'oiseau sur la branche ; elle

échappait à la surveillance et des yeux de province, et de ceux de Paris. Car à aucun des siens elle ne faisait connaître son passage à Paris. Sylvie savait seulement que sa sœur venait d'être congédiée, et elle en avait appris la cause ; mais elle ignorait la date de son retour. Annette ne ferait que toucher terre, à Paris, juste le nombre d'heures qui lui étaient nécessaires pour les préparatifs de son expédition ; et elle attendrait le succès de celle-ci, pour s'annoncer aux siens. (Si c'était l'insuccès, ils l'apprendraient assez tôt !)

Elle arriva donc, sans qu'on le sût, le soir du 9 novembre, après la nuit tombée ; et elle prit logement dans un petit hôtel, aux abords de la gare du P.-L.-M. La chance encore la favorisa. La frontière franco-suisse était constamment fermée. Elle l'avait été, fin octobre, à la suite des désastres italiens. Elle l'était encore, le 9 novembre. Le 10, elle se rouvrit, — disait-on, pour un jour. C'était le jour fixé. Annette, fiévreusement, passa la matinée et presque toute l'après-midi en formalités, attentes, stations interminables à la Préfecture de Police, puis aux Affaires Étrangères, pour retirer les passeports et les faire viser ; et elle prit à la gare les billets de chemin de fer. Après que ce fut fini, — (la journée de bruine, sans lumière, déclinait) — Annette rentra à l'hôtel, afin de s'y reposer, en prévision de la nuit

aventureuse. Mais la chambre était glacée. Annette se tourmentait, maintenant qu'elle n'agissait plus. La fatigue la disposait à ruminer, ce qui pouvait faire manquer l'expédition : la fuite de Franz ne serait-elle pas aussitôt signalée ? Arriverait-il à temps, au passage du train ? Elle-même, tout à l'heure, avec ses deux billets, la laisserait-on passer ?... Paix là ! Tout à l'heure, on verra... A chaque heure son action ! Silence à la pensée !... Elle se rappela qu'elle ne s'était pas munie de provisions de bouche : Franz arriverait, exténué... Elle ressortit, pour quelques instants.

C'était quatre heures passées. Le lumignon du jour s'éteignait. Un souffle humide et mou pesait sur la Ville. On était transpercé par une petite pluie égale et sans arrêt, qui sortait de la chaussée et des murs des maisons, comme du ciel invisible. Paris était englouti sous le brouillard, comme un dormeur sous ses couvertures. On ne voyait pas à quatre pas. Du voile ruisselant émergeaient brusquement les passants qu'on croisait, et qui replongeaient sous la nuée. Pour qui ne voulait pas être vu, c'était une sécurité. C'était aussi un piège...

Et soudain, le carreau de brume fut crevé par une jeune tête ébahie, par un cri ; et, si vite que le cœur d'Annette les eût reconnus, une main plus

rapide l'avait déjà saisie par le bras ; et, devant elle, c'était Marc qui disait :

— Maman !... C'est toi !...

Elle resta muette de saisissement... La dernière rencontre qu'elle eût prévue !... Il la regardait, heureux et curieux. Et, sous le parapluie d'Annette, il l'embrassa. Leurs lèvres et leurs joues étaient mouillées de pluie. Elle reprit, avec peine, la possession de soi. Il demandait :

— Tu es donc de retour ? Tu viens à la maison ?

Elle répondit :

— Non. Je ne suis qu'en passant.

Marc s'étonna :

— Comment ?... Mais tu restes, cette nuit ?

— Non, je repars, ce soir.

Il ne comprenait plus :

— Quoi ?... Ce soir, tu repars ?... Pour où, pour quoi, pour quand, pour combien de temps ?... Depuis quand es-tu ici ?... Et tu viens en passant ? Et tu ne m'as même pas averti !

Elle s'était ressaisie :

— Pardonne-moi, mon petit ! Mais je ne l'ai su moi-même qu'au dernier moment.

Il reprenait ses questions, avec une insistance irritée.

— Je t'expliquerai plus tard. Ici, on ne peut pas, dans la rue, sous la pluie.

— Eh bien, rentrons chez nous ! Tu as le temps, jusqu'au soir.

— Non, il faut que je m'en retourne, déjà, à la gare.

Marc, assombri, l'observait :

— Eh bien, je t'accompagnerai jusqu'à ton wagon.

Elle devait rentrer encore à son hôtel. Elle ne voulait pas que son fils sût qu'elle y était descendue. Elle ne pouvait lui confier son plan. Pour mille raisons ! Il ne devait pas être compromis dans cette affaire. Et qu'en penserait-il ? Elle n'avait point confiance en lui, en son caractère ; elle le jugeait incapable de comprendre ses idées, et hostile. Non, elle ne pouvait parler ! Une autre vie était en jeu... Mais ne point parler, c'était autoriser tous les soupçons. Déjà, ils étaient éveillés. Qu'imaginait-il de son passage clandestin ? Elle rougissait devant son fils. Elle dit :

— Rentre chez toi, mon petit. La pluie augmente. Tu seras trempé.

Il haussa les épaules :

— Tu n'es pas venue sans paquets. Où les as-tu laissés ? J'irai les prendre et te les porter.

— Je n'ai besoin de personne.

Il ressentit l'offense, mais il feignit de ne pas entendre. Il voulait savoir où elle allait :

— As-tu pris ton billet ?

Elle ne répondait point. Il lui emboîtait le pas. Elle sentit qu'il l'épiait. Elle cherchait une raison à lui donner, et elle n'en trouva point. Au coin d'une rue, elle s'arrêta, et se força à prendre un ton d'autorité :

— Séparons-nous ici !

Il répéta, buté :

— Sur le quai de la gare.

Elle dit sèchement :

— Je te prie de me laisser.

Il continua de marcher. L'irritation la prit. Elle lui empoigna l'épaule :

— C'est assez. Je te défends de me suivre.

Il s'arrêta, souffleté. Annette savait qu'il ne pardonnerait pas l'offense. Mais elle avait commencé, il fallait qu'elle allât jusqu'au bout, puisque c'était le seul moyen pour l'éloigner. Blessé, il fut blessant :

— Qu'est-ce que tu viens donc faire ? Tu te défies de moi ?

— Oui.

Il tourna les talons.

Elle le rappela :

— Marc, embrasse-moi !

Il ne se retourna pas, et, les mains dans les poches, les épaules remontées rageusement, il s'éloigna, ulcéré. Le voile du brouillard le recouvrit.

Annette, un moment immobile d'émotion, s'élança à sa suite :

— Marc !... Mon Dieu !...

Il avait disparu.

Elle courut, se heurtant aux passants dans la brume. Elle voulait lui dire :

— Pardon !... Je t'expliquerai... Attends !...

Trop tard ! Il était loin. La nuit, la nuée, l'avaient bu. Après quelques minutes, elle revint sur ses pas. Il fallait penser à l'autre. L'autre n'attendrait point.

La question du départ l'empêcha de songer plus longtemps à Marc. Il lui fallait faire timbrer deux billets, à l'entrée du quai d'embarquement. Mais les employés filtraient, un par un, les entrants. Il y avait neuf chances sur dix qu'on ne voulût pointer qu'un seul billet. Pour la troisième fois, la chance fut pour elle. Une famille venait de passer. Père, mère, trois enfants, l'un sur le bras du père, l'autre à la main de la mère. Le troisième, une fillette de douze ans, restait un peu en arrière. Annette la prit par la main, en souriant, et tendit les deux billets à l'employé, qui, distrait, ne remarqua point l'échange. Elle avait passé, disant des mots affectueux à l'enfant, qu'elle remit aux parents.

On s'entassa dans les wagons. Les compartiments étaient déjà pleins. Annette resta debout dans le couloir. Après un très long temps, le train partit dans la nuit, toutes lumières éteintes, de peur des avions ennemis, dont on signalait l'incur-

sion menaçante. Le train s'arrêta dans la campagne obscure. La pluie persistante tombait, tombait, sur le toit et les vitres. Rien ne remuait plus. Il semblait qu'on fût oublié au milieu des champs. Il faisait humide et froid. Annette s'endormit debout, calée entre la paroi et les voisins qui l'enserraient. Ses genoux et ses chevilles étaient endoloris. Elle mourait de fatigue. Elle rêva, — réveillée par les cahots du train qui repartait, — puis retombant, dans d'autres rêves.

Elle rêva de Marc et de Franz. Elle était dans une chambre, — sa chambre de province. Franz était venu la rejoindre. Ils allaient partir ensemble. Ils bouclaient les paquets. Ils étaient prêts... La porte s'ouvre... Marc... Franz disparaît dans la pièce à côté. Mais Marc l'a vu. Il a son mauvais sourire et l'expression fermée. Il s'offre à l'accompagner. Mais Annette sait qu'il veut livrer le prisonnier. Il se dirige vers la pièce, où Franz s'est retiré. Annette se met devant la porte. Marc dit :

— Laisse-moi donc, maman ! Je veux voir ce cher Franz. Nous avons à causer.

Annette lui crie :

— Je sais ce que tu veux. Mais tu ne passeras pas !

Souffle à souffle, ils restaient à se défier. Marc l'épouvantait. Son regard ironique eut une lueur

cruelle. Il dit, écartant celle qui lui barrait le passage :

— Allons donc !... On l'aura, ton amant !...

L'indignation, la peur, font surgir dans le cerveau d'Annette une fureur sans nom. Elle se trouve, avec un couteau de cuisine à la main ; et, la seconde d'après, le couteau allait frapper...

Dans l'effort convulsif pour s'arracher à son crime, elle se retrouva debout, dans la nuit du wagon. Haletante. Horreur et honte... Elle suffoquait... L'insulte faite par son fils, l'insulte faite à son fils, le déshonorant soupçon qui les flétrissait tous deux — (lui, elle, c'était le même !) — le vent de meurtre, accablaient ses membres qui tremblaient. Elle se disait :

— Se peut-il ? Se peut-il que, cette pensée, je l'aie seulement conçue, que ç'ait été en moi ?...

Elle se jugeait deux fois criminelle, envers son petit, de ce soupçon infâme, et de son attentat. Et elle ne pouvait pas empêcher sa pensée d'insister :

— Si les choses en étaient venues là, l'aurais-je donc tué ?...

L'idée qu'elle avait parlé tout haut, que ses voisins avaient pu l'entendre, glaça son délire. Elle se dompta, refoula les sanglots qui lui soulevaient la gorge. Et le roulement du train dans la nuit réapparut... Non ! Personne n'avait pris garde

à sa fièvre. Chacun avait la sienne. Et dans les ténèbres protectrices, elle essaya les larmes qui la brûlaient. Les propos de deux voisins la rejetaient dans l'action.

Ils disaient que le train avait changé de trajet, et qu'il filait à gauche, au lieu de suivre la ligne du Bourbonnais. Elle trembla. Le rendez-vous était manqué !... Le front collé contre les vitres, ses yeux fouillaient sans voir les masses d'ombres qui fuyaient, et elle ne reconnaissait point le parcours. Mais, au premier arrêt, elle eut un sursaut. C'était la station convenue...

Elle regarda... Deux paysans. Quelques soldats. Nul ne monta, qu'elle attendait. Elle fut certaine que l'affaire avait échoué. Rongée d'angoisse, elle tâcha de parcourir les couloirs des wagons. Mais on pouvait circuler à peine, entre les corps entassés... Le train avait repris sa marche, puis, de nouveau, s'arrêta entre stations, à cause de travaux sur la voie ; et, de nouveau, les lumières étaient éteintes. A l'aveuglette, le front baissé, Annette s'efforçait de remonter le courant figé ; elle se trouvait prise, dans une banquise... Le train s'ébranla, la lumière revint ; et Annette vit, à cette lueur fumeuse de quinquet — debout contre elle, dans le couloir, celui qu'elle cherchait !... Face contre face... Dans la joie qui les illumina, leurs bouches se joignirent... Il y a trop à dire !

L'esprit défaille, et le corps parle... Le frère perdu retrouve la sœur...

Il se croyait égaré sans espoir, et seul, incapable de savoir où aller, quand descendre, comment se diriger, il était affolé. Annette lui apparut un ange envoyé des cieux. Il l'étreignait, comme un enfant. Et elle, heureuse, le couvait : ainsi, la poule son poussin. L'un contre l'autre, ils se contèrent, à voix basse, à demi-mots, leur équipée. Pitan, malin, avait évité la souricière de la station, l'avait conduit à travers champs, jusqu'au remblai où les travaux obligeaient le train à s'arrêter ; et là, dans la nuit, Franz était monté...

Une heure plus tard, on changeait de train. On contrôla les billets. Le plus grand risque était passé. Restait bien le saut périlleux par la frontière. Mais la confiance était revenue dans les cœurs. A présent, Franz ne doutait de rien. Sans transition, il avait passé d'un extrême à l'autre. Et son allégresse de grand gamin avait gagné sa compagne. Elle ne pensait plus à sa fatigue, à ses soucis, à ses mauvais rêves, à son cher garçon, ni aux cheveux blancs dans sa crinière. Très excités, riant, causant, ils étaient deux écoliers qui se réjouissent d'une bonne farce. Ils faisaient le frère et la sœur. Et même, Franz s'amusait à jouer un entretien inventé sur leur commerce d'horloger et sur leurs voisins aux noms saugrenus, dans une

petite ville du Jura suisse. Qui eût su le vrai et les eût vus rire, les jugerait fous. Mais leurs nerfs avaient été trop tendus. Il y aura toujours le temps, après, pour la peine !...

Ils finirent par s'assoupir, en causant. Et, brusquement, la tête de Franz s'appuya sur l'épaule d'Annette ; et sur les cheveux de Franz, la joue d'Annette endormie... Mais au milieu d'un rêve, soyeux comme son oreiller, le devoir la réveilla :

— « Lève-toi !... »

(Elle résistait...)

— « Lève-toi ! On frappe... »

— « Qui donc ? »

— « Un que tu aimes !... »

(Elle vit Marc ; mais elle désignait sa figure, d'une suite de noms divers.)

— « ...On le poursuit. Lève-toi ! Ouvre !... »

Elle fit effort, elle retomba comme dans ses draps, elle reprit souffle, elle sauta du lit. Ses yeux s'ouvrirent. Il faisait jour. Le train venait de s'arrêter. C'était ici que Franz devait descendre.

Elle l'éveilla précipitamment. Elle descendit avec lui. Ils entrèrent, ainsi qu'il était convenu, à la buvette. Un paysan grisonnant vint s'asseoir à leur table. Il était placide et lent, dans son parler et ses mouvements. Il demanda des nouvelles de Pitau. Ils burent ensemble le café noir. Au

bout d'un instant, les deux hommes semblaient être venus ensemble du pays, pour saluer au passage Annette. Ils prirent congé et se dirigèrent vers le comptoir. Le paysan connaissait les aîtres et les gens. Il échangea tranquillement avec le buffetier quelques mots traînants. Puis, il sortit, sans se presser, par une porte de côté. Franz portait pour lui un panier de bière en canettes, qu'il venait d'acheter. Annette remonta dans son wagon. Le train partit.

De la vitre de son compartiment, elle aperçut, sous le ciel éteint, parmi les champs luisants de neige, qu'encerclait la dure barrière des monts, la route blanche, où s'éloignait, cherchant la fente dans la haie des nations — ces prisons — une carriole, qui portait l'ami vers l'ami mourant.

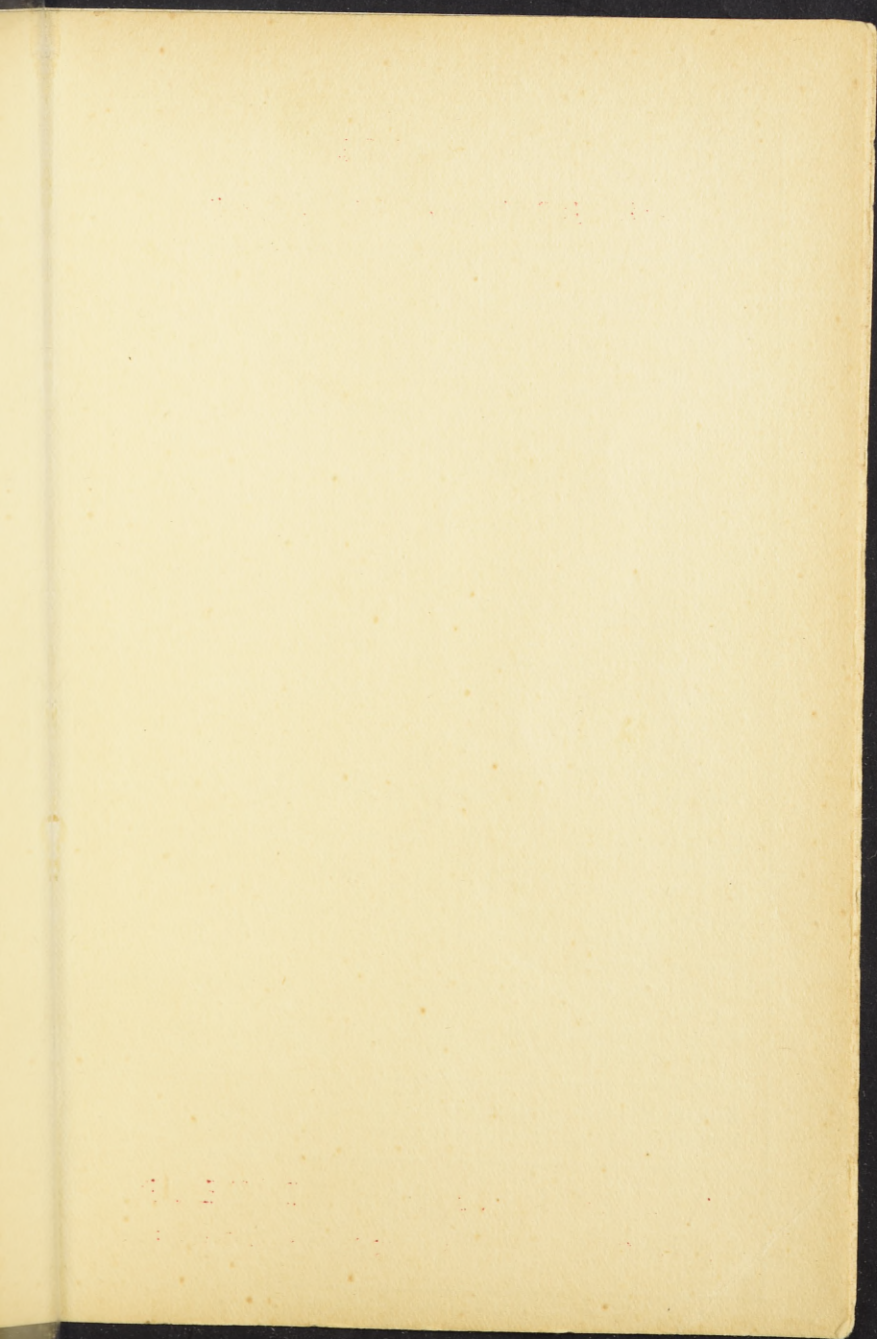
FIN DU TOME I

DE MÈRE ET FILS

NOTE DE L'AUTEUR :

L'auteur prie le lecteur de suspendre son jugement sur l'œuvre, jusqu'après lecture du second tome de Mère et Fils. Des raisons matérielles obligent à diviser l'ouvrage en deux tomes. Mais l'action est une.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JANVIER 1927
PAR L'IMPRIMERIE
LA SEMEUSE A
ÉTAMPES (S.-ET-O.)



OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Édition définitive sur beau papier Vélín et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélín, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition de luxe*, in-4° (19×27) sur Japon, Hollande et Vélín, avec des bois gravés en couleur de Gabriel BELOT.

L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol. — III. Mère et Fils, 2 vol.

PIERRE et LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 Juillet, Danton, les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES FLEURIES, 1 vol.

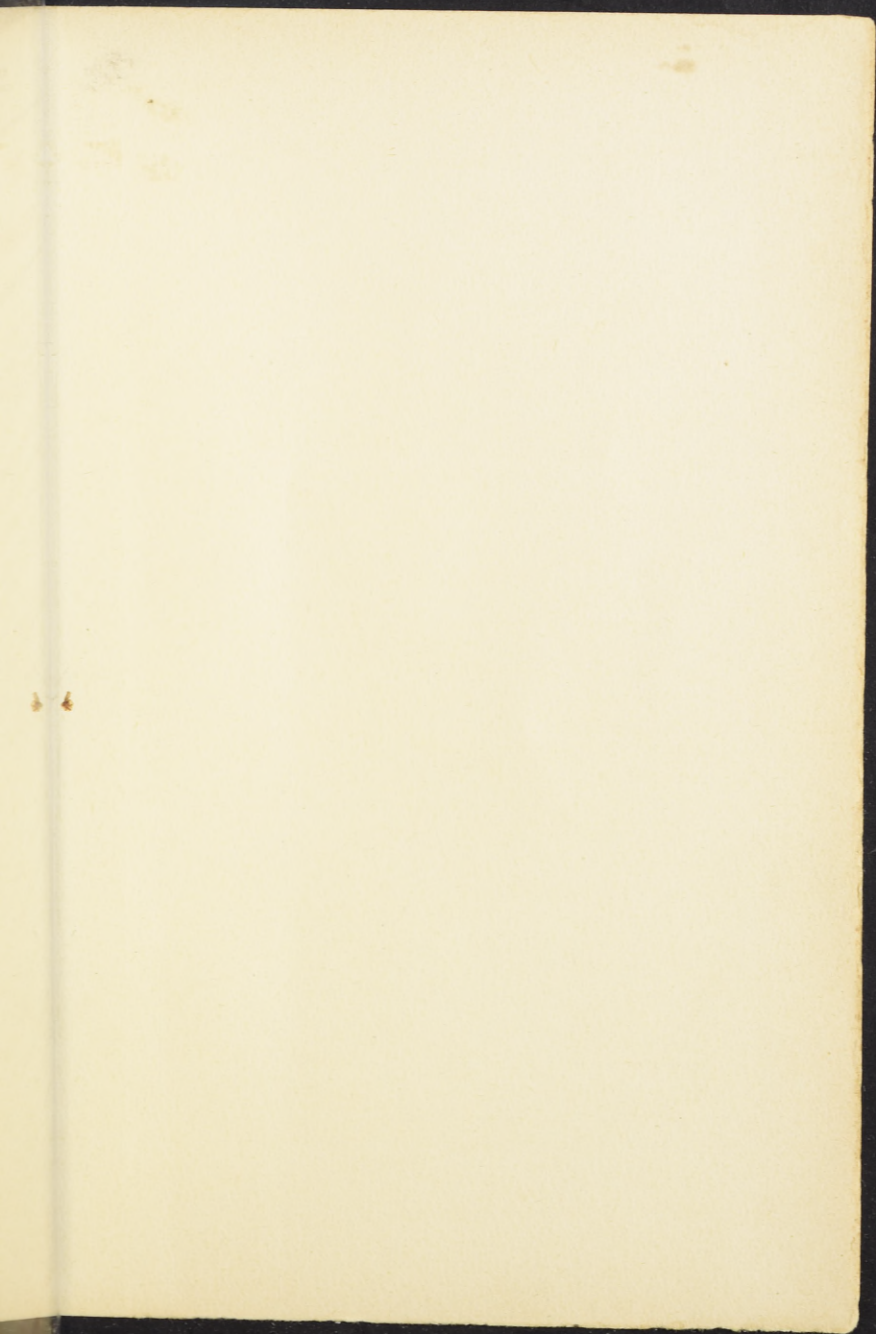
LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

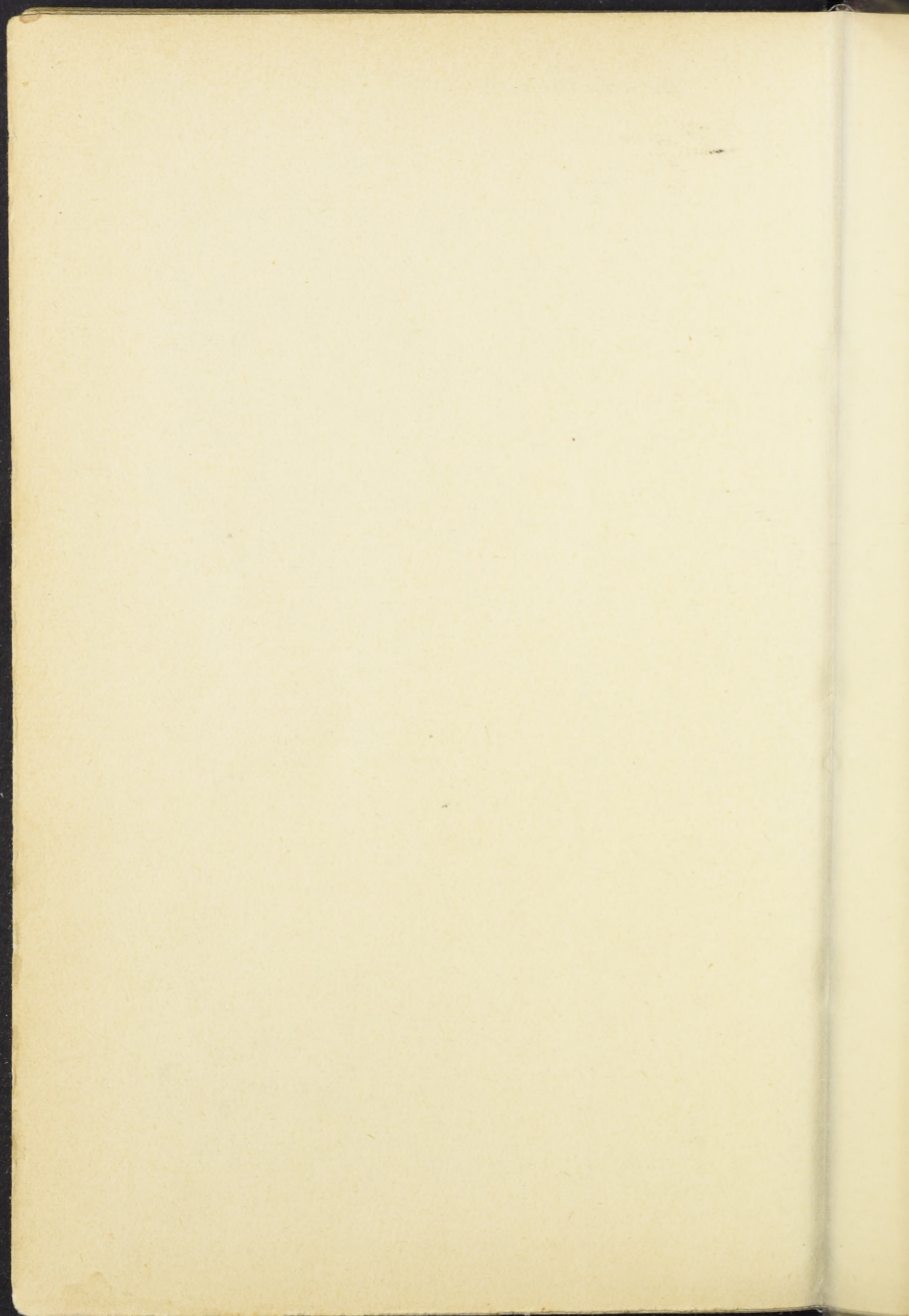
PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices, par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

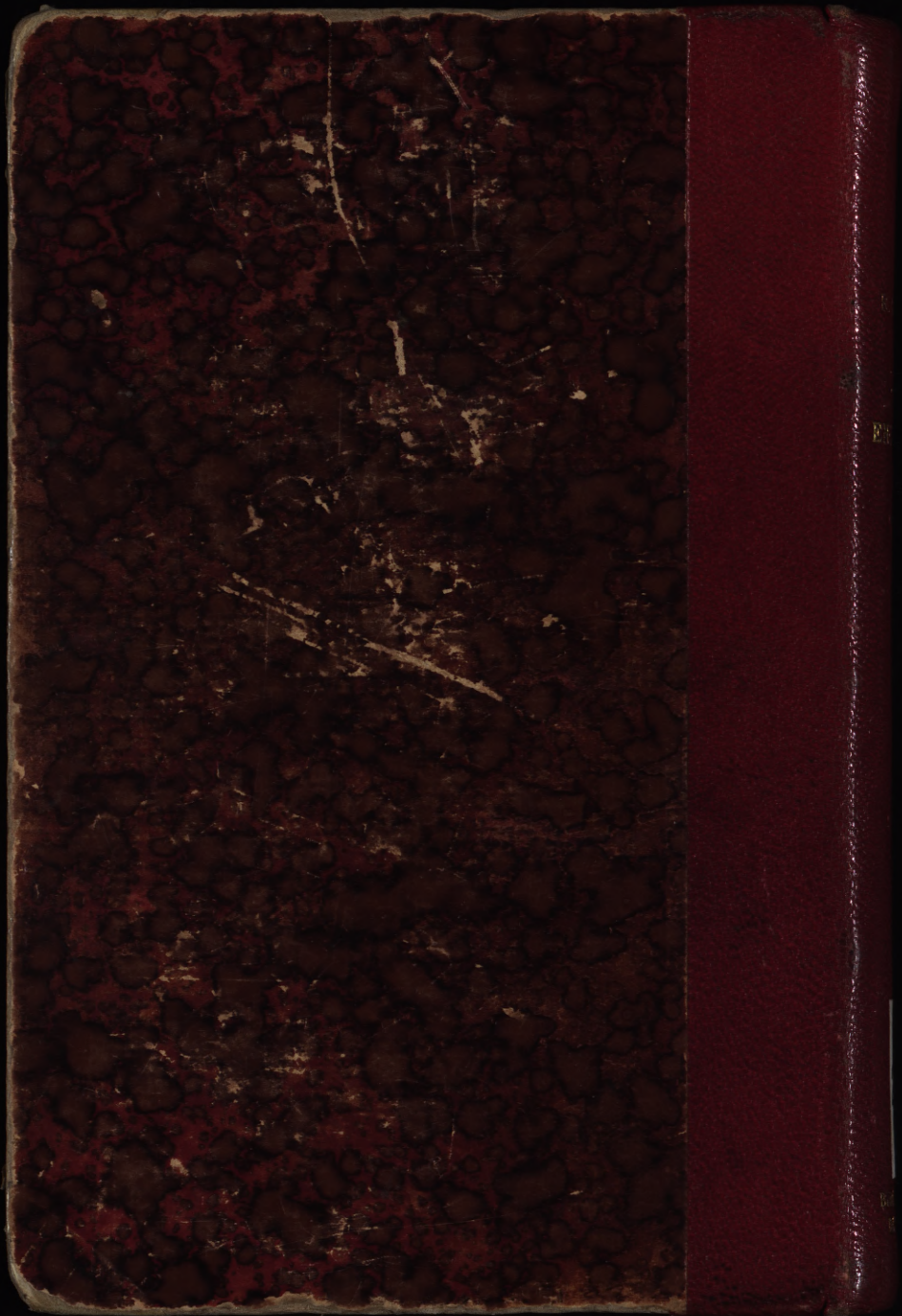
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS — PARIS





Hofer & Kramer rel.

Zs 273/3



R. ROLLAND

—

L'ÂME

ENCHANTÉE

—

III



Zs

273

3

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

